

## Commerce et routes du trafic en Afrique occidentale

*Jean Devisse*

Depuis vingt ans, la recherche a considérablement modifié les bases d'information dont on dispose pour l'étude de ce sujet. Il s'agit d'abord des nombreuses découvertes dues à l'archéologie, particulièrement au sud du Sahara, et des progrès considérables d'une numismatique totalement renouvelée par les recherches de laboratoire, spécialement pour notre époque, sur les monnaies musulmanes en cause. Il s'agit aussi de la relecture critique des sources écrites ou de l'application des méthodes de l'histoire économique à ces périodes lointaines. Presque tous les travaux récents contribuent à la fois à remettre fortement en cause les résultats que l'on pensait acquis il y a deux décennies, à modifier profondément l'esprit même de la recherche, et à ouvrir de nouvelles et très vastes perspectives à des enquêtes neuves.

Dès l'abord, il convient de prendre deux précautions. L'une de méthode : le simple énoncé de découvertes archéologiques n'est pas du tout suffisant pour relier quelques séries d'indices mis à jour. Les exigences de l'histoire économique, avec ses méthodes statistiques ou au moins sérielles, ses efforts de globalisation nécessaire et son besoin de raisonner sur des espaces larges l'emportent désormais sur les micro-analyses et les minicertitudes.

Deuxième précaution liminaire, sans laquelle bien des éléments du raisonnement qui va suivre demeureraient obscurs : il convient de prendre quelques élémentaires précautions de vocabulaire. L'existence d'une économie d'échanges locaux, fondée sur le troc d'objets consommables ou de produits de fabrication locale, est incontestable en Afrique comme ailleurs, très tôt et en tout cas pour notre époque. Elle ne concerne pas directement le sujet étudié ici. Une économie d'échanges lointains, qui mobilise des

commerçants, est fondée sur l'existence de « marchés d'appel » — ou de consommation — de certains produits rares et coûteux et qui ne peuvent venir que « d'ailleurs » : le sel, la cola, l'or, le blé, les tissus, le cuivre peuvent être de tels produits ; autour d'eux — et de bien d'autres — se nouent les fils d'un commerce d'échanges qui ne devient transsaharien que dans la mesure où il y a complémentarité irremplaçable entre les appels du Nord et ceux du Sud ; il conviendra de ne jamais oublier cela. On peut, à partir de circuits existants, créer des besoins nouveaux pour des produits nouveaux chez des partenaires lointains ; on ne crée pas des échanges dangereux à très longue distance s'ils ne traduisent pas des besoins impérieux.

Mais surtout, on ne comprendrait rien à l'étude qui va être faite des développements du commerce transsaharien de l'or si l'on oubliait deux notions essentielles : celle des demandes et celle des offres de monnaie<sup>1</sup>. La demande de signes d'échange existe dès qu'apparaît le désir d'un médium qui préserve temporairement la liberté de la partie qui vient d'échanger le produit de sa vente contre un signe qui n'est pas nécessairement le produit qu'offre l'acheteur. L'archéologie et les textes nous ont suffisamment démontré, dans toute l'Afrique, pour la période dont nous nous occupons ici, l'existence de tels signes (croisettes de cuivre, objets de fer, tissus) pour qu'il ne soit pas nécessaire d'ouvrir le débat ; l'Afrique connaît le besoin de signes monétaires. Elle connaît aussi la valeur de l'or et sait constituer des réserves orfèvrées, véritables épargnes cohérentes pour les moments difficiles.

Ainsi le commerce transsaharien n'est pas une évidence intemporelle. Il a, sous sa forme de traversée annuelle, par caravanes de dromadaires, à la recherche de l'or du Sud, des origines, un développement, qu'il faut reconnaître et étudier. Il connaît aussi des transformations importantes qu'il convient d'accompagner le mieux possible.

## Le Sahara, espace de séparation dont l'ampleur s'est accrue depuis le Néolithique

### Les possibilités de traversée du désert

La période qui va du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle est, du point de vue des relations transsahariennes, d'importance capitale : elle voit apparaître, variables dans leurs tracés à travers le temps, les axes de liaisons régulières entre les économies circumméditerranéennes, demandeuses d'or en particulier, et

1. Sur la notion de besoin et d'offre de monnaie, voir C. Cipolla, 1961 ; G. P. Hennequin, 1972, 1974. Les besoins peuvent être appréciés à l'aide de sources de toute nature qui les décrivent, des trouvailles monétaires ou des vestiges en or ou en argent que découvrent les archéologues. Les offres sont liées directement aux témoins, de tous ordres, des monnayages passés ; elles sont étudiées aujourd'hui par une méthode rénovée de la vieille numismatique et par la toute récente mégalnumismatique, qui raisonne sur les séries statistiques ; les résultats des enquêtes ont été profondément modifiés, depuis quelques années, par des travaux de laboratoire.

celles du Sahel saharien méridional et des savanes qui le relie à la forêt, consommatrices de sel qu'elles produisent peu. Cependant, le débat est resté longtemps très ouvert sur l'ancienneté éventuelle de ces traversées.

L'unité culturelle du Sahara des chasseurs et de ses franges méridionales a été, tout récemment encore, s'agissant de périodes très anciennes, magistralement démontrée<sup>2</sup>, mais cette unité concerne, justement, les zones du Nil, du Sahara central, du Hoggar au Tibesti, et de l'Atlas saharien; elle laisse totalement hors du débat tout le sud-ouest de l'Algérie, la Mauritanie et le Mali actuels<sup>3</sup>. Sur ces dernières régions, H. Hugot montre bien que, avant le III<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, où l'aggravation de la désertification a ruiné les efforts antérieurs, le Sahara a vécu une néolithisation active: les vestiges de céramique, découverts en quantité, en portent témoignage<sup>4</sup>. Le Sahara se ferme à la vie facile de relation lorsque les isohyètes vitales s'écartent de plus en plus vers le nord et vers le sud.

A lire la carte actuelle des isohyètes (fig. 14.1), on s'aperçoit de l'ampleur de la zone de pâturages tout à fait insuffisants ou très médiocres qui sépare, sur près de 1 000 kilomètres, les zones de meilleure herbe du nord et du sud. Cette situation n'est probablement pas très fondamentalement différente, dans ses grandes lignes, de ce qu'elle était il y a 1 500 ou 1 600 ans<sup>5</sup> encore que d'innombrables péjorations locales aient, ici et là, aggravé la situation<sup>6</sup> et que de très récentes crises aient posé en termes renouvelés la question des progrès de la désertification au Sahel méridional du Sahara.

Sauf en quelques rares points où se rapprochent les isohyètes 50 millimètres nord et sud, la traversée du Sahara réclame qu'on puisse soit trouver des puits sûrs et des oasis soit voyager avec des montures économes en eau<sup>7</sup> et en transportant une part importante de l'eau nécessaire à la survie des hommes<sup>8</sup>. Cette traversée est dangereuse et on ne la tente point sans de fortes raisons.

Ce constat, sur lequel tous les chercheurs s'accordent aujourd'hui, rend quelque peu académiques les débats anciens sur les grandes traversées de

2. J. Leclant et P. Huard, 1980; voir surtout les conclusions, p.517-528.

3. *Ibid.*, carte p.80.

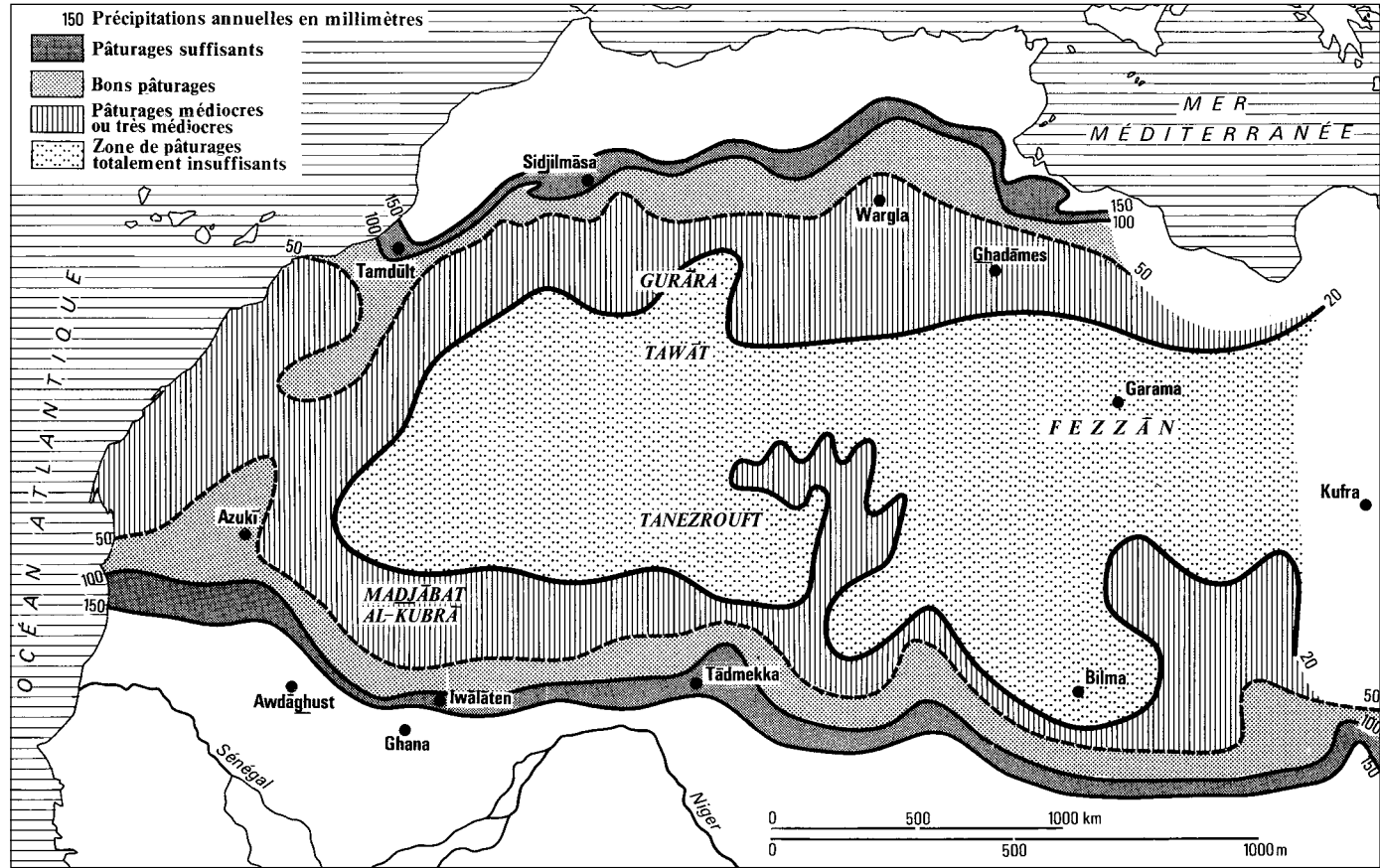
4. H. J. Hugot, 1979, surtout p.213 et suiv. et p.673 et suiv.; J. P. Roset, 1983; R. Kuper (dir. publ.), 1978; *Colloque de Nouakchott*, 1976; C. Toupet, 1977.

5. La littérature sur l'évolution climatique du Sahara est parvenue aujourd'hui à un bon niveau de synthèse; voir par exemple, sur les conséquences humaines: R. Kuper (dir. publ.), 1978; H. J. Hugot, 1979; J. Leclant et P. Huard, 1980; et sur les transformations des conditions de vie, pages saisissantes dans T. Monod (1958) à propos de la Madjābat al-Kubrā. On consultera aussi S. E. Nicholson, 1979, p.31-50; résumé de S. E. Nicholson, 1976, une thèse importante. D'une manière générale, les progrès de la recherche sur l'histoire de l'évolution de l'environnement en Afrique occidentale sont régulièrement publiés dans le *Bulletin de l'ASEQUA* (Dakar).

6. J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.* (1983) contient une étude précise de l'évolution historique de la nappe aquifère à Awdāghust et des causes probables de son effondrement.

7. Sur le dromadaire et sa place historique: R. Mauny, 1961, p.287 et suiv.; C. de Lespinay, 1981.

8. T. Monod (1973a, p.31) montre bien que le Sahara est le plus difficile de tous les déserts, 60 % de son territoire étant frappés d'aridité, dont 15 % totalement dénués de végétation.



14.1. La zone désertique à traverser: carte actuelle des isohyètes. [Source: Hugot, 1979, et Godinho, 1956.]

l'espace saharien en des temps plus reculés<sup>9</sup>. Même s'il est prouvé un jour qu'elles ont existé, l'écartement inexorable des deux rives du désert<sup>10</sup> les a rendues difficiles ou impossibles, en trajet continu, au moment où s'achève ce qu'il est convenu d'appeler l'Antiquité<sup>11</sup>. Des populations, probablement berbérophones, se sont mises en place au Sahara, dans des conditions et à des dates mal connues, entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, qui vont jouer un rôle important dans les relations de traversée<sup>12</sup>. Le rôle économique de ces groupes sahariens est, avant le VIII<sup>e</sup> siècle, très mal connu de nous. Ce n'est pas une raison pour nier l'existence de relations segmentaires, par leur intermédiaire, entre l'Afrique septentrionale et des points plus ou moins enfoncés dans le désert<sup>13</sup> ou même vers le sud et la zone sahélienne. Les confédérations « berbères » des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles<sup>14</sup> ont eu, les premières, l'occasion de tenter la traversée grâce à la diffusion rapide, depuis quelques siècles, du dromadaire<sup>15</sup>. En effet, seul cet animal pouvait permettre des longs raids d'un à deux mille kilomètres entre les deux rives du Sahara. Ni les chars, à l'activité économique desquels on ne croit plus beaucoup<sup>16</sup> ni les chevaux, alors récemment introduits au Sahara<sup>17</sup> ni les ânes, vieux et sobres, habitués de ces régions, ni les lents bœufs porteurs, dont les rupestres attestent l'existence<sup>18</sup> ne correspondaient aux exigences d'un difficile commerce pondéreux à longue distance; ce qui va caractériser les caravanes, à partir du X<sup>e</sup> siècle au moins, c'est le nombre des porteurs pour des charges imposantes destinées à l'échange du principal produit recherché au sud du Sahara: l'or.

Reste à savoir par où passer pour limiter les risques. Le soin mis par les auteurs arabes des X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles à décrire par le menu les itinéraires du trafic transsaharien indique assez que toute improvisation risquait d'être fatale. Il existe des zones de passage privilégiées que les conditions physiques

9. Par exemple, O. du Puygaudeau, 1966.

10. Sur les conséquences, au sud, de cet écartement, voir les études très suggestives de S. Daveau et C. Toupet (1963) et de C. Toupet (1977). Elles apportent des illustrations qui correspondent à la période étudiée ici.

11. Les travaux les plus récents concluent par la négative en matière de relations commerciales transsahariennes régulières après la fin du Néolithique; voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, ch. 20; J. Desanges, 1976, p. 213, 374; G. Camps, 1980, p. 65 et suiv.

12. Voir H. T. Norris, 1972; T. Lewicki, 1978; G. Camps, 1980, et chapitre 11 ci-dessus.

13. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, p. 514-515.

14. Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, p. 508; G. Camps, 1980. On s'est interrogé aussi sur la présence éventuelle de berbérophones de religion juive dans ces régions.

15. Une mise au point récente (C. de Lespinay, 1981; H. J. Hugot, 1979, p. 145) fait remarquer qu'on ne trouve aucune trace d'ossements de dromadaires dans les foyers néolithiques, convenablement datés, du Sahara et que leurs représentations par peintures ou sculptures sont tardives.

16. G. Camps, 1980, p. 65; H. J. Hugot, 1979, p. 566 et suiv.

17. H. J. Hugot, 1979, p. 111 et suiv.

18. H. J. Hugot, 1979, p. 675, 574-575; Hugot croit à l'importance historique des chars à bœufs; mais ils sont inadaptés à un réel commerce transsaharien, nous semble-t-il, alors que — Hugot le montre bien p. 573 — ils ont pu jouer un rôle pour le transport, sur de plus courtes distances, de matières telles que le bois, l'argile, les roseaux, en particulier dans les savanes méridionales du Sahel.

conseillent et que l'habitude va consacrer. On parle parfois — al-Bakrī y fait allusion au XI<sup>e</sup> siècle mais sans lui attribuer une réelle importance<sup>19</sup> — d'un itinéraire côtier; la recherche récente en a révélé les difficultés, donc les dangers: entre les 26<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> degrés de latitude, la côte, tout à fait inhospitalière, est vide de toute trace humaine même pour l'époque néolithique<sup>20</sup>.

Plus à l'est, le rapprochement des isohyètes 50 millimètres nord et sud crée, sur le territoire de l'actuelle Mauritanie, une zone relativement propice aux relations; là s'installera Azuķī. Encore plus à l'est existent au nord la vallée de la Saura, le Gurāra et le Tūwāt, qui ont vite attiré l'attention des caravaniers<sup>21</sup>; l'exceptionnelle importance de cet axe va en faire, à partir du X<sup>e</sup> siècle, un des points de passage les plus fréquentés par les caravanes. Plus à l'est encore, il faut aller jusqu'au Mzāb, à Wargla, et glisser vers le sud jusqu'à l'Adrār des Ifoghas et la vallée du Tilemsi<sup>22</sup> pour retrouver un axe aussi commode que le précédent; mais Wargla n'apparaît dans l'histoire qu'au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>; peut-être est-elle alors une étape sur la route qui va de Tāhert vers Gao<sup>24</sup>; près d'elle s'est créée Isedraten (Sadrāta), la ville du refuge pour les ibadites chassés de Tāhert par le triomphe fatimide au début du X<sup>e</sup> siècle; Isedraten n'a pas vécu longtemps dans un environnement difficile<sup>25</sup>. Mais le Mzāb, où les villes se développent au XI<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup> et Wargla, prospère depuis le X<sup>e</sup> siècle, constituent un pôle de développement des relations transsahariennes comparables au Tūwāt.

Au dernier quart du VIII<sup>e</sup> siècle, on considérait, à Tāhert, que « les routes menant au Soudan s'ouvrent au négoce et au trafic »<sup>27</sup>. On peut donc dater de la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle la première impulsion vers des relations avec le *Bilād al-Sūdān*; mais ces relations ne sont durablement établies et attestées qu'au X<sup>e</sup> siècle. Si les berbérophones ont été les premiers expérimentateurs des trajets transsahariens, il faut, pour ouvrir ceux-ci au commerce régulier, des incitations économiques et une volonté humaine dont on ne fait qu'entrevoir les prodromes à Tāhert; les « conditions naturelles » ne suffisent pas à créer les itinéraires; il y faut des besoins économiques.

Plus à l'est, l'existence de relations anciennes est d'autant plus évidente qu'on va plus près du Nil. Mais les travaux actuellement publiés ne permettent pas de tracer un parcours très sûr. Le rôle des Garamantes demeure objet de controverse<sup>28</sup>; entre Fezzān et lac Tchad, on suppose maintenant que des échanges ont lieu; et aussi que le Kawār fournit du sel au sud<sup>29</sup>; cependant,

19. J. M. Cuoq, 1975, p. 95.

20. N. Petitmaire, 1978, p. 327; à compléter par J. C. Rosso et N. Petitmaire, 1978.

21. Voir J. L. Echallier (1970), qui date du X<sup>e</sup> siècle les plus vieilles installations dans le Tūwāt et le Gurāra.

22. J. P. Blanck (1968), montre que la vallée du Tilemsi était encore probablement drainée 5 500 ans avant l'ère chrétienne et qu'elle l'était certainement il y a 10 000 ans.

23. T. Lewicki, 1976.

24. *Ibid.*, p. 12.

25. La ville a été abandonnée au cours du XI<sup>e</sup> siècle.

26. H. Didillon, J. M. Didillon, C. Donnadiou et P. Donnadiou, 1977, p. 32; A. Ravereau, 1981.

27. T. Lewicki, 1962.

28. Voir R. C. C. Law, 1967*b*; J. Desanges, 1962, 1976; G. Camps, 1980.

29. D. Lange, 1978, p. 497-499.

rien ne permet encore d'esquisser un schéma des échanges éventuels avec les peuples qui vivent au sud du lac Tchad<sup>30</sup>. Peut-être un axe qui irait du Tchad à la Tripolitaine a-t-il servi à l'exportation d'esclaves depuis une date impossible à préciser; c'est ce que tend à faire penser la lecture d'al-Ya'qūbī, qui décrit la situation au milieu du IX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>.

Lorsqu'on approche du Nil, les réseaux sont beaucoup plus anciennement établis, sur le fleuve et sur un axe qui le double, à l'ouest, le long du chapelet d'oasis; entre celles-ci et le fleuve, des liaisons transversales existent aussi<sup>32</sup>; de même sont assurées les liaisons par caravanes avec la mer Rouge, depuis l'époque hellénistique au moins<sup>33</sup>. Rien ne change des temps anciens de l'Égypte pharaonique à l'époque dont nous nous occupons, à l'exception probablement d'un paramètre: les relations avec la Nubie. Celles-ci ont été gelées par un pacte — *baḳt* — entre les musulmans maîtres de l'Égypte et la dynastie des Makurra. Ce pacte, convenu à l'avantage des deux parties<sup>34</sup> et par lequel sont livrés au Nord, chaque année, plusieurs centaines d'esclaves noirs, est exécuté plus ou moins régulièrement jusqu'aux temps des Mamlūk. Le verrou nubien gêne probablement, pour les musulmans d'Égypte, l'accès direct par le Dārfūr à la cuvette tchadienne; il en est ainsi jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle et le fait revêt un grand intérêt économique. Ceci n'a jamais empêché les maîtres musulmans de l'Égypte d'accéder aux réserves d'or du Wādī al-ʿAllāḳī ou de la Nubie, mais leurs relations avec le *Bilād al-Sūdān* s'en trouvent compliquées. Le seul itinéraire libre passe par une vieille route, bien connue de l'Antiquité dans son premier tronçon, du Nil à l'oasis de Sīwa; aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, d'intelligents moines ont greffé sur cet itinéraire un commerce de reliques de saint Menas dont le monastère est situé aux environs d'Alexandrie<sup>35</sup>. Diverses études permettent d'admettre que la route passe par l'oasis de Kufra<sup>36</sup>. Ensuite, probablement, on traversait le Kawār d'est en ouest, en passant par al-Ḳaṣāba (Gezabi)<sup>37</sup> pour gagner Maranda (Marandet) et Gao.

De cette route, al-Ya'qūbī parle, vaguement mais au présent au IX<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>; Ibn Ḥawḳal la considère comme abandonnée, un siècle plus tard, parce que trop dangereuse<sup>39</sup>. Ce dernier marque, par ses descriptions, une rupture importante. Lorsque l'on dresse (fig. 14.2) un graphique d'ensemble des itinéraires

30. J. P. Lebeuf, A. M. D. Lebeuf, F. Treinen-Claustre et J. Courtin, 1980; J. P. Lebeuf, 1981. Dans ce dernier travail de synthèse, l'auteur envisage la pénétration au sud, au IX<sup>e</sup> siècle, de chasseurs à sagaie venus du nord du lac Tchad.

31. J. M. Cuoq, 1975, p. 49. Voir D. Lange et S. Berthoud (1977, p. 34-35) dont les hypothèses semblent tout à fait raisonnables.

32. Sur le système des routes, voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 20.

33. Sur le développement de ces relations avec la mer Rouge à l'époque fatimide, voir J. C. Garcin, 1976, p. 71 et suiv.

34. Sur le *baḳt*, voir L. Török, 1978. Pour la période fatimide, voir I. B. Beshir, 1975. Voir aussi le chapitre 8 ci-dessus.

35. J. Devisse, 1979a, p. 38 et suiv.

36. T. Lewicki, 1965c.

37. D. Lange et S. Berthoud, 1977, p. 33. Sur cet itinéraire, voir chapitre 11 ci-dessus.

38. J. M. Cuoq, 1975, p. 49.

39. Ibn Ḥawḳal, 1964, p. 58, 153.

décrits par lui, on constate qu'il frappe de décadence l'itinéraire « égyptien », mais aussi qu'il « ignore » les relations entre les régions où vivent les ibadites et le Soudan<sup>40</sup> pour ne consacrer son attention qu'à la route « fatimide », de Sidjilmāsa à Ghana; il dit du reste explicitement que c'est la route la plus fréquentée « de son temps »<sup>41</sup>. Dès qu'on dépasse Ghana au sud, l'inexactitude des renseignements fournis est flagrante: localisations fantaisistes, distances tout à fait floues; du reste, sur la carte qu'il joint à son propre texte, Ibn Ḥawqal se garde bien de placer les noms qu'il cite (Sāma, Kūgha, Ghīyārū, Kuzam) et que reprendront ses successeurs; il se contente de mentionner qu'il s'agit dans cette région des « cantons du domaine des Noirs »<sup>42</sup>.

Nous voici prévenus: tout ce qui touche à la description des itinéraires revêt un caractère politique et procède des choix de l'auteur. C'est spécialement flagrant s'agissant de la vieille route d'Égypte, dont une source iranienne, le *Hudūd al-Ālam*, rappelle, en 982-983, qu'il faut quatre-vingts jours pour effectuer ce trajet en ne trouvant qu'un seul endroit où il y a de l'eau et du fourrage et que les marchands égyptiens l'empruntent pour porter au *Bilād al-Sūdān* « du sel, du verre et du plomb »<sup>43</sup>.

L'ostracisme lancé par Ibn Ḥawqal sur la route égyptienne n'a probablement pas que des causes idéologiques et politiques; il correspond probablement à des changements économiques profonds, survenus entre le IX<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle: ni al-Bakrī ni al-Idrīsī, ces deux grands descripteurs d'itinéraires transsahariens, ne feront, plus mention de la route d'Égypte; il s'est bien passé quelque chose entre le IX<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle qui a conduit à son abandon.

En fait, l'essentiel va se jouer aux IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, entre Tripolitaine, Tchad et Atlantique, l'autre espace, autour du Nil, ayant un sort très différent.

La vie en zone sahélienne telle que la découvre aujourd'hui la recherche archéologique<sup>44</sup>

Les recherches récentes sur le fer et sur le cuivre<sup>45</sup> en Afrique occidentale remettent à elles seules en cause, pour des périodes antérieures à l'ère chrétienne, la plupart des idées reçues. Pour l'époque antérieure aux grandes traversées commerciales sahariennes, ces deux produits essentiels étaient, au sud du désert, commercialisables à longue distance sans interventions septentrionales<sup>46</sup>. A consulter la carte des sites<sup>47</sup> sur lesquels l'archéologie vient de nous renseigner et qui sont datés, on fait de surprenantes constatations quant

40. *Ibid.*, 1964, p. 68. Ibadites et nukkarites sont traités par lui de « gens impies et hypocrites » et « schismatiques ».

41. *Ibid.*, p. 58.

42. *Ibid.*, p. 61.

43. J. M. Cuoq, 1975, p. 69.

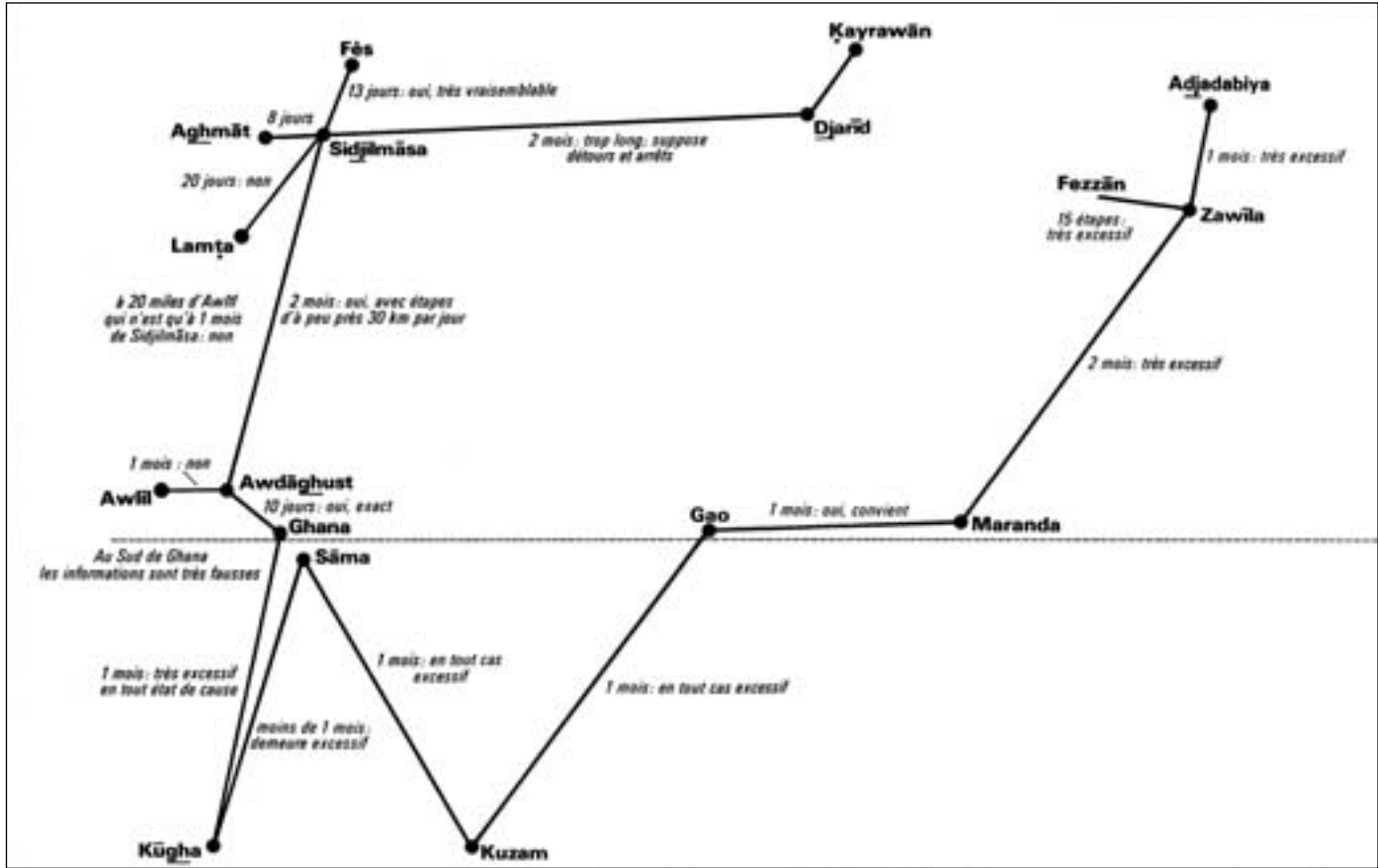
44. Voir J. Devisse (1982), qui fournit la bibliographie récente et une carte des sites, et S. K. McIntosh et R. J. McIntosh (1981).

45. En dehors de S. Bernus et P. Gouletquer (1974, 1976), voir D. Calvoceossi et N. David (1979), et D. Grebenart (1983).

46. Voir en particulier R. J. McIntosh et S. K. McIntosh, 1981; S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*. Je reprends la plupart de leurs conclusions.

47. Voir R. J. McIntosh et S. K. McIntosh, 1981; J. Devisse, 1982.





14.2. Itinéraires décrits par Ibn Ḥawqal. [Source: J. Devise.]

à l'importance de la vallée moyenne du Niger et du territoire du Sénégal dans ces découvertes récentes.

Avant le V<sup>e</sup> siècle, les sites de la région de Bandiagara-Tolloy (du V<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne), de Jenné-Jeno (phase I de -200 à + 50 et phase II de + 50 à + 400) et de Begho ont livré des preuves de l'intensité de la vie dans les trois régions considérées.

Pour les V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne, sans qu'il soit besoin de penser à des influences transsahariennes, la vie est active, les fouilles le prouvent, aussi bien dans la vallée du Sénégal<sup>48</sup> que dans la moitié sud de ce pays; elle est éveillée aussi, remarquablement, de Niani à Tondidaru, le long des vallées du Niger et jusqu'aux environs de l'actuelle Niamey. Marandet, Ife et des sites de Côte d'Ivoire montrent également une vie très active. La vie collective organisée, avec travail des métaux, division du travail, échanges, est organisée, au Sahel, avant toute apparition d'un puissant commerce saharien. On peut, sans crainte d'être démenti par les recherches futures, dire aujourd'hui que toute l'infrastructure du peuplement et de la vie économique dans les vallées du Sénégal et du Niger, et sans doute plus au sud, est en place durant ces « siècles obscurs »<sup>49</sup>.

Si l'on passe aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, on s'aperçoit qu'en-dehors du développement qui se poursuit d'ailleurs encore aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, les seules nouveautés consistent dans l'émergence des cités marchandes du Nord: Tegdaoust, Kumbi Saleh; les mêmes tendances caractérisent les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, avec l'émergence d'Azuķī puis de Walāta et le renforcement, à nouveau, de la vie des zones du Sénégal et du Niger.

L'examen détaillé des résultats obtenus sur les chantiers renforce la conviction que d'importantes cultures sahéliennes sont en cours de résurrection par la recherche, cultures avec lesquelles allaient entrer en contact les commerçants venus du Nord. Pour les périodes antérieures au VII<sup>e</sup> siècle, Tondidarou<sup>50</sup>, Jenné-Jeno<sup>51</sup>, Bandiagara<sup>52</sup>, ont fourni une ample moisson; les remarques de S. K. McIntosh et R. J. McIntosh sont particulièrement importantes s'agissant du commerce du cuivre et du fer dans le delta intérieur du Niger<sup>53</sup>. Pour les diverses régions du Sénégal, les informations sont

48. De très récentes recherches encore inédites sur la rive mauritanienne du fleuve Sénégal apportent une moisson surprenante de faits nouveaux. Il convient de suivre attentivement les prochaines publications de l'Institut mauritanien de la recherche scientifique.

49. Bien entendu, ce bond en arrière dans nos connaissances ne saurait nous convaincre que, entre le V<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, nous nous trouvons aux origines de la vie organisée, des échanges et du développement culturel en Afrique sahélienne. Les récentes découvertes relatives au fer et au cuivre suffiraient, à elles seules, à mettre en garde contre cette nouvelle erreur d'appréciation. Ces découvertes mettent en cause les orientations données par J. Anquandah (1976) à sa description de l'évolution économique du Sahel.

50. J. F. Saliège, Y. Person, I. Barry et P. Fontes, 1980. Datation au carbone 14, rectifiées, très précises: 1330 BP -40, 1245 BP + 40, soit entre + 620 et + 655.

51. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b: le site, selon ces auteurs, avait une vie urbaine dès le II<sup>e</sup> siècle; vers 900-1000 de l'ère chrétienne, ils estiment la superficie de la ville à 40 hectares.

52. R. M. A. Bedaux, 1972.

53. Il existe, en particulier, dès les périodes II et III (50 à 400 et 400 à 900), quelques rares importations de cuivre qui ne peuvent évidemment provenir du commerce transsaharien; S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b, p. 76. Les auteurs tiennent, p. 444-445, le même raisonnement

moins détaillées<sup>54</sup> mais l'importance même des zones prospectées a donné lieu à des évaluations discutables mais non négligeables sur la densité du peuplement entre le fleuve et la Gambie durant le I<sup>er</sup> millénaire<sup>55</sup>. Le site de Sintiu-Bara, encore incomplètement publié, a livré un matériel en bronze de grand intérêt<sup>56</sup>. La découverte, dans les sites du fleuve, de nombreux disques à fabriquer des cordes, pour cette période, est trop récente encore pour être interprétée avec sûreté; elle implique, elle aussi, un bon développement des techniques<sup>57</sup>. Tegdaoust a livré, pour les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, peut-être même pour une date plus ancienne, les traces, abondantes et cohérentes, d'une métallurgie des alliages de cuivre, dont l'une des matières premières provenait probablement d'Akdjudjt<sup>58</sup>; des preuves archéologiques d'utilisation de moules à la cire perdue y ont été retrouvées pour les mêmes périodes anciennes<sup>59</sup>; cette métallurgie locale, qui paraît assurer la continuité de celle sur laquelle N. Lambert a fait porter ses études<sup>60</sup>, a certainement joué, très tôt, un rôle économique interrégional.

Si, enfin, on totalise les informations, si rares encore, apportées en matière de rapport à l'environnement, d'élevage, d'agriculture et d'alimentation, on note, toujours pour cette époque antérieure aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, quelques résultats récents et importants, toujours empruntés aux recherches archéologiques. A Jenné-Jeno, deux espèces de bovidés et des poissons sont consommés dès la première période; le riz (*Oryza glaberrima*) est peut-être aussi déjà consommé<sup>61</sup>; il est attesté après + 400 et avant + 900 (phase III) au même titre qu'un mil<sup>62</sup>. Cependant l'espérance de vie paraît encore mince, à en juger par l'âge des squelettes découverts; six n'ont probablement pas vécu au-delà de vingt-cinq ans, un au-delà de trente ans, trois entre trente et trente-cinq ans, un entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans<sup>63</sup>. A Tegdaoust, dès l'origine — VIII<sup>e</sup> siècle ou plus tôt — le bœuf est abondant; les volatiles — pintades — et les animaux domestiques ou d'élevage constituent des éléments importants de l'alimentation<sup>64</sup>. A Niani, le sorgho est attesté aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles et, probablement, les lentilles aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles<sup>65</sup>.

concernant le fer, non produit localement et probablement échangé avec des régions productrices situées en amont.

54. Voir G. Thilmans, C. Descamps et B. Khayat, 1980.

55. V. Martin et C. Becker, 1974b. Se reporter à l'*Atlas national du Sénégal* (1977, feuille 8, p.51) pour les sites préhistoriques de la Sénégamie.

56. A. Ravisé et G. Thilmans, 1978, 1983.

57. G. Thilmans (1979) fait état d'une liste des découvertes effectuées sur quarante-deux sites, dont dix ont fourni plus de dix exemplaires. Un disque à corder a été, semble-t-il, découvert aussi à Tegdaoust (D. Robert, 1980).

58. Voir C. Vanacker, 1979, p.136 et suiv.; J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983; J. Polet, 1985; D. Robert-Chaleix, à paraître; B. Saison, à paraître.

59. D. Robert-Chaleix, à paraître.

60. Voir N. Lambert, 1971.

61. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b, p.188.

62. *Ibid.*, p.190.

63. *Ibid.*, p.177 et suiv.

64. J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983.

65. W. Filipowiak, 1979, p.107 et 113.

Tout, aujourd'hui, permet donc de montrer que les sociétés avec lesquelles les hommes du Nord allaient entrer en contact par le Sahara étaient cohérentes, bien organisées, pourvues de villes, capables d'échanges parfois lointains; il faudrait ajouter à tout ce qui vient d'être dit, de ce dernier point de vue, la probable existence de réseaux d'échange du sel dès ce moment<sup>66</sup>; il faut ici se souvenir du témoignage du *Hudūd al-Ālam* cité plus haut et aussi de celui d'al-Muhallabī qui montre qu'au X<sup>e</sup> siècle la principale richesse des princes de Gao consistait en leurs réserves de sel<sup>67</sup>.

### La situation au nord du Sahara

Il nous suffira ici de retenir les éléments de la situation au nord du Sahara qui seront éventuellement importants pour l'histoire économique<sup>68</sup> et celle des relations transsahariennes.

Dans l'actuel Maroc, cinq zones nous concernent. L'une, dans les plaines atlantiques et une bonne partie du Rif, est aux mains de peuples qui vont demeurer longtemps indépendants; les plus représentatifs, les Barghawāta, restent rétifs à toute domination au moins jusqu'à l'époque almoravide; ils n'en jouent pas moins un certain rôle, mal connu aujourd'hui, par leurs relations économiques avec l'Espagne musulmane en particulier; en apparence, leurs relations avec le Sahel sont demeurées nulles. Les Idrisides, divisés en nombreuses branches régnantes, dominent le Nord, autour de Fès, leur capitale et leur création, et de Meknès, mais aussi le Moyen-Atlas. A en juger par les travaux publiés jusqu'à présent, ils n'ont pas entretenu de relations avec le monde noir<sup>69</sup>. Au nord, une série de ports, de Ceuta à Honayn, assurent une liaison constante par cabotage avec l'Espagne voisine; ces ports sont plus ou moins directement et en permanence dépendants de l'économie andalouse<sup>70</sup>. Le Sūs, entre Atlas et Anti-Atlas, jouit, très tôt, auprès des auteurs arabes, de la réputation économique de terre d'abondance<sup>71</sup>; là apparaît une première tête de ligne des routes vers le Sud: Tāmdūlt<sup>72</sup>; elles se multiplient, de part et d'autre de l'Atlas et dans la vallée du Dar'a jusqu'au X<sup>e</sup> siècle. Enfin, au revers saharien du Moyen-Atlas, Sidjilmāsa, sur la fondation de laquelle al-Bakrī rapporte plusieurs versions contradictoires, commence, en tout cas

66. J. Devisse, 1970; entre la côte atlantique et le Niger; le Tāgant mauritanien et Awdāghust constituent des relais importants; il faut probablement penser à des échanges comparables entre le Kawār et le Tchad (D. Lange et S. Berthoud, 1977), entre l'Air et les régions voisines, etc. C'est aussi l'avis de S. K. McIntosh et R. J. McIntosh (1980b, p. 446), qui pensent, sans étudier le dossier plus avant, que le commerce du sel était très actif, au sud du Sahara, dès le V<sup>e</sup> siècle.

67. J. M. Cuoq, 1975, p. 78.

68. Sur les relations économiques entre régions du nord du continent, voir C. Vanacker, 1973.

69. D. Eustache, 1970-1971. Il n'existe, d'après le catalogue minutieusement dressé par cet auteur, pas une seule trace de monnayage or pour les Idrisides. L'argument est fort, mais il n'est pas décisif lorsqu'il s'agit des relations avec le Sud.

70. A en croire Ibn Ḥawkal au X<sup>e</sup> siècle, l'influence espagnole s'étend jusqu'au Sebou, sur la côte atlantique; voir Ibn Ḥawkal, 1964, p. 77.

71. Ibn Ḥawkal, 1964, p. 89.

72. B. Rosenberger, 1970b, p. 106; la ville existe au X<sup>e</sup> siècle: al-Ya'qūbī en parle.

dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, à jouer un rôle de port caravanier pour les relations avec le Sud<sup>73</sup>.

Au sud, s'ouvre — tous les auteurs le disent — le domaine des grands chameliers, maîtres du désert, qui ne connaissent ni le pain ni l'agriculture et vivent en symbiose profonde avec le chameau. Parmi eux, au X<sup>e</sup> siècle, Ibn Ḥawḳal nomme déjà les Banū Massūfa, excellents connaisseurs des routes, voilés, qui traversent le désert en hiver<sup>74</sup>; un peu plus tôt, Ibn al-Faḳīh a nommé les Lamṭa qui, déjà, fabriquent des boucliers célèbres « qu'ils font tremper une année entière dans le lait aigre. Le sabre rebondit sur ces boucliers<sup>75</sup> »; on a reconnu les « adargues » dont a longuement parlé R. Mauny<sup>76</sup>. L'islamisation de ces groupes a été étudiée par T. Lewicki<sup>77</sup>; sans doute reste-t-il encore beaucoup à découvrir sur ce thème difficile.

Le pôle ifrikiyen a, la pacification des Berbères achevée, et particulièrement à l'époque aghlabide, une plus considérable importance. Ce qui nous intéresse sans doute le plus ici, s'agissant des relations transsahariennes, c'est l'existence d'une frappe de dinars<sup>78</sup>.

Nous disposons d'une enquête de S. Ehrenkreutz<sup>79</sup> sur 45 dinars aghlabides, tous d'excellent aloi<sup>80</sup> (en moyenne à 98,99 %); la répartition chronologique montre que les frappes les moins riches en or datent du début du IX<sup>e</sup> siècle et que ces frappes sont, après 817, de très bonne qualité; les pièces à 100 % d'or apparaissent entre 841 et 863<sup>81</sup>. Les Aghlabides, donc, se sont procuré de l'or pour leur frappe. Cet or vient-il pour une part importante de la conquête de la Sicile<sup>82</sup>? Est-il, au contraire, au IX<sup>e</sup> siècle, apporté du *Bilād al-Sūdān*<sup>83</sup>? Les historiens en discutent encore beaucoup<sup>84</sup>. D'une part, nous ne possédons pas, pour l'époque aghlabide, les importantes recherches de

73. Al-Ya'ḳūbī (voir J. M. Cuoq, 1975, p.48) dit qu'on joint cette ville au pays des Noirs en cinquante jours environ. Pour Ibn Ḥawḳal déjà, au X<sup>e</sup> siècle, le commerce de Sidjilmāsa avec le Sud est « ininterrompu ».

74. Ibn Ḥawḳal, 1964, p.100.

75. J. M. Cuoq, 1975, p.54; le texte date de 903.

76. R. Mauny, 1961.

77. T. Lewicki, 1970.

78. Ceci est insuffisamment approfondi dans J. Devisse, 1970, p.140.

79. A. S. Ehrenkreutz, 1963.

80. *Ibid.*, p.251; un seul contient seulement 83 % d'or; pour les autres six contiennent entre 95 et 97 % d'or; vingt-deux en contiennent 99 %, et trois en contiennent 100 %.

81. *Ibid.*, 1963, p.252.

82. C'est une hypothèse de M. Talbi, 1966, p.250-251.

83. *Ibid.*, p.458; l'auteur fait remarquer l'importance de la participation des Noirs à la garde émirale; ceux-ci peuvent, il est vrai, provenir de la région tchadienne et de l'axe d'exportation d'esclaves dont il a été question plus haut. Quoi qu'il en soit, la venue de Noirs en Ifriḳiya est indirectement soulignée par une étude récente du temporel de l'abbaye de Monreale après la reconquête normande du XI<sup>e</sup> siècle. Des Noirs, venus d'Ifriḳiya, figurent dans la main-d'œuvre musulmane dont dispose l'abbaye; voir M. Bercher, A. Courteaux et J. Mouton, 1979.

84. H. Djait, M. Talbi, F. Dachraoui, A. Bouib et M. A. M'Rabet ([s. d.], p.57) pensent que les relations avec le monde noir demeurent du domaine de l'hypothèse; M. Talbi (1966, p.173) considère que l'activité si vive de l'Ifriḳiya aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles dont parlent les lettres des marchands juifs étudiées par S. Goitein implique que la même activité existait déjà au IX<sup>e</sup> siècle. Ce qui postule l'importation d'or africain.

laboratoire conduites par R. Messier pour les dinars des époques suivantes<sup>85</sup>. D'autre part, la documentation est mince et difficile à interpréter. T. Lewicki a, dans les très nombreux travaux qu'il a consacrés aux ibadites<sup>86</sup> souligné que ceux-ci opposaient une barrière politique et idéologique à la pénétration des Aghlabides vers le sud; il n'a jamais dit ni démontré que, même s'ils avaient le monopole de la circulation sur les pistes sahariennes, ils n'avaient pas vendu d'or aux gouverneurs de Ḳayrāwan. Al-Bakrī, au IX<sup>e</sup> siècle, attribue le creusement de puits, sur la route qui va de Tāmdūlt à Awdāghust, à 'Abd al-Rahmān ibn Abī 'Ubayda al-Fihrī; celui-ci s'est emparé du gouvernement de l'Ifrīkiya en 747<sup>87</sup>; il a été assassiné en 755. Une source récemment publiée dit qu'en 135/752-753, il a pillé Tlemcen et subjugué tout le Maghreb<sup>88</sup>. Au même homme, nettement plus tôt (vers 734), est attribuée une expédition vers les pays de l'or qui lui aurait été confiée par le gouverneur de l'Ifrīkiya<sup>89</sup>. Même si le raid est historique, même s'il a donné lieu au creusement des puits en question, le plus méridional se trouvant au plus sur le 23<sup>e</sup> parallèle, on est très loin du compte, s'agissant de l'organisation d'une route vers Awdāghust (sur le 17<sup>e</sup> parallèle) et le pays de l'or<sup>90</sup>. Il apparaît curieux qu'un Ifrikiyen ait voulu faire explorer une route aussi occidentale et non point celle, plus évidemment accessible, qui passait par le Mzāb. Il n'est pas, actuellement, possible de connaître dans le détail ce qu'ont pu être les relations économiques, aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, entre l'Ifrīkiya et l'Afrique occidentale ni même de savoir s'il a existé une politique cohérente des Aghlabides dans ce domaine. Tout au plus peut-on tenir pour à peu près assuré que les ibadites, maîtres des régions qui s'étendent de la Tripolitaine méridionale — Djabal Nafūsa — à l'Algérie occidentale actuelle, ont, eux, dès ce moment, tenté d'organiser une relation régulière transsaharienne. La présence de l'or en Ifrīkiya incite à le penser; la certitude que des relations ont existé entre Tāhert et Gao conduit à attacher plus de crédit encore à cette hypothèse. Tāhert devient ainsi l'une des clés principales des premières relations transsahariennes régulières que nous connaissons. Ces relations concernaient Gao, non point Ghana, et il n'est pas interdit de se demander si les commerçants de Tāhert n'ont pas cherché à fournir à Gao le sel que les princes de ce lieu stockaient et revendaient. Il faut, enfin, se souvenir que l'imam de Tāhert a cherché dans une alliance matrimoniale avec les Midrarites de Sidjilmāsa à obtenir une éventuelle participation au commerce naissant de la route occidentale.

Ainsi, pour les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, en attendant qu'une meilleure documentation soit, éventuellement, mise à la disposition des chercheurs, en particulier par la fouille de Sidjilmāsa et de Tāhert, en est-on, pour le moment, réduit aux hypothèses, s'agissant de la mise en place des futurs grands ports septentrionaux du commerce transsaharien: Tāmdult, Sidjilmāsa, Tāhert,

85. Voir ci-après, p. 415, note 127.

86. Bibliographie, pour l'essentiel, dans J. Devisse, 1970, p. 124.

87. Voir E. Lévi-Provençal, 1960a.

88. H. R. Idris, 1971, p. 124.

89. Ibn 'Abd al-Ḥakam, 1922, p. 217.

90. Voir S. Daveau, 1970, p. 33-35.

Wargla, les villes du Djarīd; et aussi de la première organisation des caravanes transsahariennes.

Ici encore, comme dans le cas de la route d'Égypte, il faut tout de suite observer que tous les paramètres du problème changent avec les descriptions d'Ibn Ḥawḳal, qui fait référence à une situation du milieu du X<sup>e</sup> siècle, et aussi avec celle d'al-Bakrī, qui, à travers les nombreux emprunts qu'il a fait à al-Warrāk, auteur du X<sup>e</sup> siècle, parle parfois, lui aussi, de la situation du X<sup>e</sup> siècle. Tout nous conduit à constater que ce siècle — ou la période qui va de 850 à 950 — est celui où se sont produits les événements décisifs qui ont abouti à un commerce transsaharien régulier.

Quel commerce, à la recherche de quels biens ?

Si l'on se place au VIII<sup>e</sup> siècle, les deux derniers millénaires viennent, entre les deux zones dont il vient d'être question, d'élargir les difficultés géographiques de la communication; mais aussi, depuis quelques siècles, un moyen précieux de traversée du désert — le dromadaire — est en place.

Il manque cependant un maillon essentiel: que peut-on aller chercher de l'autre côté du désert? Pour le Sud, la réponse est probablement très mince, les besoins d'une alimentation très différente, dans ses produits et ses équilibres, de celle de la Méditerranée sont certainement mieux satisfaits par le Sud adjacent que par le Nord transsaharien; sans doute le sel, sans être abondant, est-il en suffisance relative grâce à la multitude des procédés et des points de cueillette ou de fabrication. Il ne faut probablement pas se laisser abuser par les sources arabes postérieures à Ibn Ḥawḳal; celles-ci créent, pour nous, l'impression que l'Afrique sahélienne, qui manquerait totalement de sel, serait à la merci des marchands venus du Nord et de leur offre de ce produit.

En réalité, et sans nier l'immense disparité des prix du sel importé du Nord<sup>91</sup> avec ceux que l'on pratiquait en Méditerranée, on peut nuancer le raisonnement. Awlīl — Ibn Ḥawḳal, al-Bakrī et al-Idrīsī le signalent — n'a cessé ni de produire ni d'exporter du sel; pour le premier c'est la principale mine au sud du Sahara<sup>92</sup>; le deuxième insiste sur la vie de la région productrice où l'on consomme des tortues de mer<sup>93</sup>, dans un secteur de la côte qui fournit aussi de l'ambre gris<sup>94</sup>; le troisième montre que la mine joue encore un rôle régional important et que sa production, transportée par bateaux sur «le Nil», gagne l'ensemble du «Pays des Noirs»<sup>95</sup>. Tout le raisonnement d'Ibn Ḥawḳal et des auteurs suivants consiste à montrer que les commerçants venus du Nord, d'abord clients d'Awlīl, et obligés, à partir de cette mine, de passer par Awdāghust, remarquablement située sur un bon point d'eau entre la côte et la vallée du Niger, ont progressivement découvert le moyen de raccourcir un tel itinéraire par l'exploitation de réserves de sel placées

91. J. Devisse, 1970, p. 111 et suiv., avec les nuances que nous introduisons maintenant.

92. Ibn Ḥawḳal, 1964, p. 91; il semble, en fait, n'en point connaître d'autre.

93. R. Mauny, 1961, p. 260.

94. *Ibid.*, p. 155.

95. *Ibid.*, p. 407.

sur le trajet nord-sud en plein Sahara. Ils ont donc acquis les moyens d'une pression accrue sur le marché du sel au sud et amplifié, à travers les exemples de Ghana et d'Awdāghust, l'impression d'un besoin sans satisfaction, alors qu'il s'agit d'une pression de plus en plus forte à l'écoulement d'un produit monopolisé dans son extraction et son transport. Mais l'histoire de la production et de la consommation du sel en savane et en forêt reste à écrire et cette production échappe probablement à la pression du Nord. Le Sud n'a pas davantage besoin de cuivre, contrairement à ce que l'on pensait il y a vingt ans, ni de fer, produit déjà de manière dispersée mais suffisante. Si demande il y a, elle vient davantage du Nord que du Sud.

On a probablement beaucoup exagéré, s'agissant de l'Afrique occidentale et de notre période, la demande d'esclaves. Claude Cahen faisait remarquer, dès 1964, que l'intérêt du commerce à longue distance, d'après des sources arabes des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles<sup>96</sup>, était très lucidement estimé en fonction des marges bénéficiaires réelles, compte tenu de la gravité des risques à courir; il faisait aussi remarquer que le commerce des esclaves n'apparaît pas, en général, comme source de grands bénéfices<sup>97</sup>. Cependant, l'importation, dit encore Claude Cahen, était indispensable car « l'essor économique général [...] exigeait et permettait l'emploi d'une croissante main-d'œuvre que l'esclavage était le moyen le plus facile de se procurer »<sup>98</sup>. Flux certain donc, mais pas moteur économique principal probablement, le trafic d'esclaves n'explique pas le commerce transsaharien. La demande annuelle est probablement limitée<sup>99</sup> et mieux organisée dans le quart nord-est du continent que dans le quart nord-ouest.

Le Nord n'a pas, c'est l'évidence, de besoins alimentaires; la distance, la disparité des bases nutritionnelles conduisent à ne pas penser qu'on a traversé le Sahara pour chercher du mil, de la kola — qui n'apparaît au Nord qu'après le XIII<sup>e</sup> siècle —, du poivre — que les marchands arabes vont chercher en Asie, les « poivres » africains n'étant destinés à une modeste commercialisation que beaucoup plus tard. De même rien ne permet de penser à la recherche, au Sud, des tissus teints à l'indigo; rien ne prouve du reste que leur production a été importante avant le XI<sup>e</sup> siècle<sup>100</sup>.

On est donc irrésistiblement renvoyé au produit dont tous les auteurs arabes parlent et auquel tous les historiens ont prêté attention: l'or. La

96. C. Cahen, 1977, p. 339. Sources étudiées: *Tabassur al-Tidjāra* (Iraq, IX<sup>e</sup> siècle) et *Maḥāsīn al-Tidjāra*, du sujet fatimide Abū l-Faḍl al-Dimaṣḥkī.

97. *Ibid.*, p. 341: les très hauts prix sont l'exception; en général, les prix de vente se situent entre 30 et 60 dinars.

98. *Ibid.*

99. L'exemple du *baḥt* entre la Nubie et l'Égypte permet de réfléchir en général: cinq cents esclaves, au maximum, sont remis chaque année, à Assouan, en échange des marchandises dont la cour nubienne a besoin.

100. Tout ce qui précède est très vraisemblable, s'agissant des rapports de l'Afrique du Nord et du *Bilād al-Sūdān*. Il faudrait probablement nuancer les choses, déjà, pour la Tripolitaine; le fait qu'Ibn Ḥawḳal parle de la production et de l'exportation des tissus de laine à Adjadābiya (Ibn Ḥawḳal, 1964, p. 63) conduit à se poser la question du rôle possible de l'alun du Kawār dans des termes proches de ceux qu'ont opportunément évoqués D. Lange et S. Berthoud (1977).



bibliographie sur ce sujet est énorme ; on y trouve le meilleur et le pire. Notre préoccupation, ici, n'est pas d'ordre archéologique ou ethnologique, mais avant tout économique ; dans quelles conditions, à quel moment, pour quelles fins la demande d'or, au Nord, a-t-elle conduit à l'organisation d'échanges réguliers avec le Sahel ?

Le monde musulman, gros consommateur d'or depuis les réformes de la fin du VII<sup>e</sup> siècle, agit par rapport à ses périphéries, car il est lui-même assez faiblement producteur d'or, comme une vaste zone de demande. L'or vient d'Asie, de Nubie, de la récupération de trésors pharaoniques, beaucoup plus probablement, à cette époque, que de l'Afrique occidentale ou de l'actuel Zimbabwe<sup>101</sup>. L'occident musulman, à l'exception, déjà rencontrée, de l'Ifrīkiya aghlabide, ne frappe pas l'or avant le X<sup>e</sup> siècle<sup>102</sup> ; à partir de ce moment, au contraire, il devient un gros consommateur d'or à monnayer. C'est aussi à partir de ce moment, la correspondance n'est évidemment pas fortuite, que les informations, émanant pour la première fois d'auteurs occidentaux du reste, sur la production africaine de l'or deviennent moins mythiques et géographiquement plus précises, au moins relativement.

Il convient d'ouvrir ici une longue parenthèse. Tous les théoriciens musulmans de la monnaie établissent une différence fondamentale entre l'or et l'argent bruts non raffinés et ces métaux une fois frappés. A La Mecque, à la veille de l'hégire, l'or brut s'appelle *tibr*, le monnayé, *ʿayn*<sup>103</sup>. R. Brunschwig établit la même distinction dans un article assez récent<sup>104</sup> entre *tibr* ou *sābika* et dinar. Ce simple constat doit rendre prudent lorsqu'on traduit le mot *tibr* par « poudre d'or ». Le relevé des occurrences *tibr* et *dhahab* dans les sources traduites par J. M. Cuoq<sup>105</sup> se révèle important à commenter.

Pour les premiers auteurs, al-Fazārī et Ibn al-Faḳīh<sup>106</sup>, *dhahab* désigne l'or, y compris celui « qui pousse comme des carottes »<sup>107</sup>. La grande importance que l'on attache en général au texte d'al-Bakrī sur ce point nous a conduit à demander à un jeune chercheur tunisien, arabisant et très bon linguiste, une traduction aussi précise que possible<sup>108</sup>. La voici : « S'il est trouvé dans toutes les mines de son pays une portion<sup>109</sup> d'or, le roi en trie<sup>110</sup>

101. Bibliographie immense et fastidieuse sur ces questions. On verra avec profit récemment : C. Cahen, 1979, 1980. Il faut rappeler ici que R. Summers (1969) estime que l'exploitation de l'or méridional a commencé au VI<sup>e</sup> siècle, qu'elle était déjà développée au VIII<sup>e</sup> siècle et qu'elle alimente une forte exportation annuelle dès le X<sup>e</sup> siècle ; personne n'a, pour le moment, repris, à partir de ces données, une étude économique d'ensemble de la commercialisation de l'or du Sud comparable à celle que, nombreux, nous avons entreprise pour l'or ouest-africain.

102. En dernier lieu, C. Cahen, 1979.

103. G. P. Hennequin, 1972, p. 7-8, note 5.

104. R. Brunschwig, 1967.

105. J. M. Cuoq, 1975.

106. *Ibid.*, p. 42, 54.

107. Plus tard, au XIV<sup>e</sup> siècle, al-ʿUmarī dit que les racines du *nadīl* sont du *tibr* (J. M. Cuoq, 1975, p. 273) ; quitte à parler un peu plus loin de l'extraction du *dhahab* (*ibid.*, p. 280).

108. Il s'agit de M. Nouredine Ghali, qui prépare un doctorat d'histoire.

109. Le mot arabe *nadra* implique la rareté ; Ghali insiste sur l'idée qu'il s'agit d'une portion d'or pur qui se trouve mêlée au minerai.

110. Le mot arabe *astafā* implique l'idée d'« écrémer », de « prendre le meilleur ».

le meilleur; mais il en laisse aux gens les déchets d'or natif<sup>111</sup>. Sans cela l'or<sup>112</sup> pur entre les mains des gens deviendrait trop abondant jusqu'à baisser de valeur. La parcelle va d'une *ūkiya* à un *ratl*. On rapporte qu'il en a une chez lui, «semblable à une énorme pierre»<sup>113</sup>. »

Cette traduction apporte une solution nouvelle de l'interprétation à donner du couple *tibr-dhahab*. Dans tous les ouvrages qu'il a consultés, M. Ghali a retrouvé le sens de *tibr* indiqué ci-dessus: or natif, non frappé, non travaillé, en paillettes ou en poudre éventuellement; en tous les cas, il s'agit de l'or à l'état brut, par opposition à l'or travaillé: *dhahab*<sup>114</sup>. Au contraire, et dans tous les cas, *dhahab* implique un travail d'affinage: c'est la recherche du plus pur métal, pour l'or ou pour l'argent<sup>115</sup>. Ainsi, l'opposition entre un or non travaillé et le «cœur du métal pur» dégagé de sa gangue nous apparaît-elle comme tout à fait adéquate à la compréhension du texte d'al-Bakrī. Un peu plus loin, dans son texte, al-Bakrī écrit que les Naghmārata font commerce du *tibr*<sup>116</sup>. Il n'existe qu'une explication possible de cette contradiction: le *tibr*, abandonné aux particuliers, serait commercialisé par des marchands spécialistes, les Naghmārata (ancêtres des Wangara?), qui agiraient en dehors du contrôle du souverain. Mais que devient alors l'explication du même al-Bakrī<sup>117</sup> selon laquelle le souverain règle la circulation de l'or en retenant les pépites, afin que le métal ne se déprécie pas par excès d'abondance? L'incohérence serait-elle de règle, en matière économique, au Ghana? Nous n'en croyons rien. L'opposition faite classiquement entre pépites et poudre ne tient pas. L'opposition porte sur autre chose: l'or «pur», celui que se réserve le pouvoir par définition, et qui est destiné à la frappe, c'est le *dhahab*; comment un Andalou du XI<sup>e</sup> siècle nourri de culture arabe pouvait-il s'exprimer autrement? *Tibr* c'est l'or «naturel», de très bonne qualité lui aussi, qui se trouve commercialisé par d'autres voies que celles du pouvoir.

Un siècle plus tard, al-Idrīsī, fort bien informé, contrairement à ce qu'on a souvent écrit, apporte de nouveaux détails<sup>118</sup>: les marchands du Nord emportent de l'or (*tibr*) de Takrūr<sup>119</sup> et les Wangara fournissent de l'or (*tibr*) qui est

111. En arabe: *al-tibra daḡīka*; *al-Mundjīd fi 'l-luḡhat wa 'l-adab wa 'l-ulūm* (Beyrouth, 1975, p. 58 c) fournit pour *tibra*: or non frappé et non travaillé dans sa gangue.

112. Il s'agit cette fois en arabe de *al-dhahab*, ainsi clairement distingué de la nomination précédente.

113. Ce passage est traduit par V. Monteil (1968, p. 73): «Si l'on découvre dans n'importe quelle mine du royaume de l'or natif, le roi met la main dessus: il ne laisse à ses sujets que la poudre d'or...»; et par J. M. Cuoq (1975, p. 101): «Si l'on découvre dans les mines du pays de l'or en pépites, le roi se le réserve; il abandonne alors à ses sujets la poudre d'or...».

114. R. Blachère, M. Chouémi et C. Denizeau (1967) donnent une citation qui est empruntée probablement à Ibn 'Abd al-Haḡam: «Il échangea avec Zurāra de l'or natif [*tibr*] contre de l'or fin [*dhahab*]. »

115. M. Ghali me fournit une citation (sans référence d'auteur) empruntée à *al-Mundjīd fi 'l-luḡhat wa 'l-adab wa 'l-ulūm*, p. 239 c, 240 a: «il a trouvé le *dhahab* dans son minerai; il fut ébahé comme s'il allait devenir fou».

116. J. M. Cuoq, 1975, p. 102.

117. *Ibid.*, p. 101.

118. Voir T. Lewicki, 1966, une étude très documentée.

119. J. M. Cuoq, 1975, p. 129.

frappé ensuite à Wargla<sup>120</sup>; son texte ne laisse pas de doute: les Wangara ne peuvent agir sans le contrôle du souverain du Ghana.

Il nous semble qu'à opposer géométriquement pépites, pour la traduction de *dhahab*, à poudre d'or, pour celle de *tibr*, on a beaucoup appauvri le débat que laisse plus ouverte la distinction entre or non traité et or monnayé. Sans aucun doute le débat ne pourra-t-il être conduit à des conclusions claires que par fichage et traduction systématique de tous les emplois des deux mots. Nous aimerions, en attendant, suggérer que d'autres hypothèses pourraient aider à résoudre ce problème.

Finalement, le mot *dhahab* est peu employé s'agissant des sources arabes relatives à l'Afrique occidentale; présent aux VIII<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, il n'est guère rencontré, après al-Bakrī, que dans deux sources du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>121</sup>. Au contraire, la continuité de l'emploi de *tibr* est remarquable<sup>122</sup>; peut-être Ibn Khaldūn<sup>123</sup> puis Ibn Ḥadjar al-<sup>c</sup>Asḳalānī<sup>124</sup> donnent-ils un élément de la réponse, le dernier surtout, qui rappelle que *tibr* signifie l'or non traité.

Dès lors, nous n'hésitons pas, quant à nous, à remplacer le couple «poudre-pépite» par celui, beaucoup plus important pour l'histoire économique, «or non traité — or raffiné et travaillé».

Un pas de plus, à partir de là, permet peut-être de comprendre l'abandon progressif de *dhahab* au profit de *tibr*, s'agissant du *Bilād al-Sūdān*. *Tibr* a probablement, à la longue, désigné, quelle qu'en soit la provenance socio-économique, l'or d'Afrique occidentale, sous quelque forme qu'on l'ait reçu (paillettes, poudre, pépites ou lingots) en tant que qualité spécifique d'un or assez pur, même sans affinage, pour être utilisé directement pour la frappe, sans «épuration» parce qu'il contient peu d'impuretés et sans alliage. De fait, les travaux de laboratoire<sup>125</sup> ont montré que cet or contient de l'argent à un faible pourcentage de cuivre<sup>126</sup>; c'est même par ce faible pourcentage de cuivre que R. A. K. Messier propose d'identifier, pour les dinars qu'il a étudiés, ceux qui sont produits à l'aide d'or du Soudan<sup>127</sup>. Les analyses de laboratoire que nous effectuons aujourd'hui sur l'or de la Falémé et sur certains dinars almoravides<sup>128</sup> confirment les résultats de Messier, en les précisant un

120. *Ibid.*, p. 164.

121. Al-<sup>c</sup>Umarī (J. M. Cuoq, 1975, p. 264-265) n'est, finalement, pas beaucoup plus clair qu'al-Bakrī: le sultan, dit-il, a dans sa dépendance le pays du «refuge de l'or» (*tibr*), mais s'il faisait la conquête d'une des villes de l'or (*dhahab*) [p. 265], la production cesserait; l'opposition se clarifie si l'on admet que *dhahab* se rattache bien à l'or «du pouvoir».

122. Al-Mas'ūdī (J. M. Cuoq, 1975, p. 62), Ibn Ḥawḳal (J. M. Cuoq, 1975, p. 75), al-Bakrī (J. M. Cuoq, 1975, p. 84, 101-102), al-Idrīsī (J. M. Cuoq, 1975, p. 129-164), Abū Ḥāmid al-Ġharnāṭī (J. M. Cuoq, 1975, p. 169) et ainsi de suite jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

123. J. M. Cuoq, 1975, p. 347 et suiv.

124. *Ibid.*, p. 394.

125. R. A. K. Messier, 1974.

126. Nous avons retrouvé, lors des fouilles de Tegdaoust, dans une strate archéologique qui correspond au IX<sup>e</sup> siècle, un fragment de creuset dans lequel se trouve une petite boule d'or incluse; cette boule est cernée de cuivre oxydé.

127. R. A. K. Messier, 1974, p. 37; le cuivre n'est présent qu'à moins de 1.5 % dans cet or, ce qui, pour l'auteur, exclut qu'on l'ait ajouté par alliage.

128. Ces travaux seront publiés prochainement par l'Institut mauritanien de la recherche scientifique.

peu; nous retrouvons des pourcentages d'argent comparables à ceux qu'il a publiés; il faut ajouter du platine, en traces faibles mais caractéristiques, dont il ne parle pas<sup>129</sup>.

On le voit, ce problème de sémantique à portée économique n'est pas simple; il faudra bien, un jour, le tirer définitivement au clair.

Si, comme nous le pensons, *tibr* désigne bien, au moins à partir du XI<sup>e</sup> siècle, la qualité de l'or ouest-africain utilisable sans affinage et alliage pour la frappe des monnaies, on comprend mieux pourquoi al-Bakrī dit que cet or est le meilleur du monde et l'acharnement à se le procurer. Une enquête récente dans les archives de Gênes confirme qu'après le XIV<sup>e</sup> siècle les Génois tendent eux aussi à utiliser *tibr* pour désigner une qualité d'or<sup>130</sup>.

L'or existait — les sources arabes l'attestent — sous forme orfèvrée en Afrique de l'Ouest; mais, à ce qu'il semble, musulmans ou non, les responsables des pouvoirs au sud du Sahara n'ont, même après 1050, jamais transformé cet or en pièces de monnaie; on n'a jusqu'à ce jour retrouvé aucune trace d'un coin monétaire ou d'un atelier de frappe au sud du désert. Le constat conduit à se poser des questions essentielles en matière d'histoire économique. La production de cet or, dispersée en milliers de puits, rendrait-elle réaliste une utilisation monétaire directe de l'or au Sud? Cet or, même frappé en pièces de 4 grammes, n'aurait-il pas eu un pouvoir libérateur beaucoup trop fort pour le type d'échanges locaux, comme c'était du reste le cas aussi au même moment pour les transactions locales des sociétés méditerranéennes<sup>131</sup>?

L'utilisation d'or orfèvré ou en lingots est cependant, pour les juristes musulmans, légale pour toutes sortes de transactions, au Sud comme au Nord. Les théoriciens musulmans établissent qu'il ne doit pas exister de différence de valeur, au change, entre dinars de frappes différentes — sauf s'il est évident que l'aloï de certains est tout à fait insuffisant — et entre dinars et or en lingots<sup>132</sup>. L'or orfèvré entre évidemment, s'il est de bonne qualité, dans ce jeu réglementé des échanges.

Au Nord, surtout à partir du X<sup>e</sup> siècle, la frappe des monnaies par le pouvoir devient la règle<sup>133</sup>; ceci résulte en partie des prétentions croissantes à

129. Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. S. Robert, attaché de recherche à l'Institut mauritanien de la recherche scientifique.

130. J. A. Cancellieri, 1982. L'auteur écrit, page 14, que ni la plus vieille dénomination *de paliola* ni, après 1400, celle de *tibar* ne désignent spécifiquement l'or en poudre; page 16, il conclut qu'il s'agit d'or non raffiné, à 21 carats, et page 20, il écrit, à propos de *tibr*, qu'il s'agit « d'or brut, n'ayant subi aucune correction d'aloï ».

131. Voir P. Grierson, 1961, p. 709.

132. G. P. Hennequin, 1972, p. 9, note 4: « Les métaux précieux ont continué, presque toujours, leur carrière "paramonnaire" de marchandises universellement acceptées, concurremment avec la monnaie frappée ». Hennequin écrit encore, p. 10: « C'est la frappe du métal qui en fait un signe monétaire, en y incorporant une sorte de plus-value. Cette plus-value existe toujours au moins à l'état qualitatif. »

133. *Ibid.* L'auteur n'hésite pas à écrire: « L'acte de naissance de la monnaie, au sens où nous l'entendons, c'est l'intervention de l'autorité publique » et, page 9, en note 2: « Le fait qu'un signe monétaire quelconque ait pouvoir libérateur illimité vis-à-vis de la puissance publique suffit à garantir son acceptation dans les règlements privés, même si elle ne provoque pas forcément l'élimination immédiate d'instruments concurrents et donc le monopole du signe privilégié. »

l'hégémonie territoriale des pouvoirs musulmans d'Occident, des progrès de leur administration, mais aussi de la situation économique globale de l'Occident tout entier. Le commerce apparaît, annuel par obligation de monétarisation, à l'incitation des dynasties qui frappent l'or, en Afrique septentrionale puis en Espagne: les gouverneurs aghlabides d'Ifrīkiya au IX<sup>e</sup> siècle, les Fatimides d'Ifrīkiya au X<sup>e</sup> siècle, les Umayyades d'Espagne au X<sup>e</sup> siècle, les Fatimides d'Égypte après 970, les Zirides d'Ifrīkiya puis les Almoravides. C'est bien entendu surtout lorsque les dynasties fatimide, umayyade, puis almoravide prennent en charge le monnayage, dont l'Occident musulman ne fournit pas de précédent quantitativement, que le caractère vital du commerce transsaharien devient évident.

Entre la production dispersée du *tibr* au sud et ses consommateurs de plus en plus organisés au nord, quels sont les intermédiaires? Les sources arabes nous présentent les choses comme allant de soi: le Ghana s'en charge. Mais rien ne nous est dit des cheminements historiques qui ont conduit à cela; rien ne nous est dit de l'existence éventuelle d'intermédiaires — marchands dont la mention n'apparaît qu'au X<sup>e</sup> siècle probablement — entre les mineurs et le roi, entre les mineurs et d'autres marchands?

On a récemment cherché à évaluer la capacité de frappe annuelle en Espagne umayyade; bien entendu, il convient d'apprécier avec prudence de telles approximations. Il reste que l'année hégirienne qui correspond à 1009-1010, cette frappe représentait 40 000 dinars pour une année de fort monnayage<sup>134</sup> soit un poids d'or d'environ 160 kilos; un tel chiffre est sans commune mesure avec le nombre dérisoire des exemplaires aujourd'hui conservés dans les cabinets des musées<sup>135</sup>; le même auteur estime que la frappe annuelle, en Égypte tulunide, entre 879-880 et 904-905, ne devait pas dépasser 100 000 dinars<sup>136</sup> soit environ 400 kilos. Les besoins du monnayage annuel au nord ne sauraient être estimés exactement à partir de ces deux ordres de grandeur. On peut penser qu'ils oscillent, au plus, autour d'une tonne, même en tenant compte des rivalités et concurrences, puisque celles-ci ont toujours joué, par exclusion des rivaux, au profit d'un seul bénéficiaire: les Aghlabides, puis les Fatimides, puis les Umayyades, puis les Zanāta, puis les Almoravides; le cas des Zirides étant beaucoup plus difficile à analyser.

En tout état de cause et même en tenant compte des besoins de l'orfèvrerie, de la constitution d'épargnes et des pertes annuelles de monnaies, il est difficile d'imaginer que le tonnage importé annuellement puisse dépasser beaucoup les deux tonnes, trois au maximum. Ce sont là des chiffres qui rendent peut-être un peu excessifs ceux auxquels pensait Mauny en 1961<sup>137</sup>.

134. A. S. Ehrenkretz, 1977, p. 270.

135. Les causes de disparition sont innombrables; voir p. Grierson, 1975.

136. Voir J. Devisse, 1970.

137. Estimation de la production exportable annuelle: Buré: 4 tonnes; Galam: 500 kilos; Poura Lobi: 200 kilos; Gold Coast et Côte-d'Ivoire: 4 tonnes; Kpelle, Sierra Leone: 300 kilos (R. Mauny, 1961, p. 310-322). Il est vrai que ces estimations reposaient sur des chiffres de production actuels. Un travail récent de M. Kiethega estime que la production de la région de Poura, au Burkina Faso, entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, n'a probablement jamais excédé 50 kilos par an, en moyenne (J. B. Kiethega, 1983).

En fixant, arbitrairement et certainement en excès, à trois tonnes par an les besoins moyens en or du Nord à partir du X<sup>e</sup> siècle, on mesure que la tâche n'était pas hors de portée; cela représentait la charge de 30 à 40 dromadaires. Le foisonnement apparent des voyageurs, les informations tirées des sources arabes laissent l'impression que ce sont là des chiffres beaucoup trop modestes et que les caravanes étaient plus importantes en nombre de dromadaires, au moins à l'aller, et nombreuses chaque année. Ici apparaissent pleinement les difficultés de l'histoire quantitative pour ces périodes anciennes<sup>138</sup>. En tout cas se trouve posé le problème sérieux du déséquilibre matériel évident entre la lourdeur des matières à faire venir du Nord à travers le désert, donc du nombre de dromadaires à l'aller, et le poids beaucoup plus faible au retour. Que devenaient les dromadaires inutiles? Étaient-ils consommés comme nourriture ou vendus au Sahel où, dès lors, leur troupeau a dû rapidement proliférer? Encore une enquête qui n'est pas faite.

Que l'on retienne le chiffre « plancher » que nous proposons — environ trois tonnes — ou les chiffres de R. Mauny, ces poids, dérisoires pour l'économie moderne, appellent des commentaires. Leur faiblesse explique à la fois l'âpreté de la rivalité pour le contrôle des routes et à quel point la surveillance de celles-ci ou le pillage des caravanes étaient nécessaires ou rentables; mais aussi à quel point chacun des terminus septentrionaux de la circulation de cet or avait besoin, pour que son monnayage demeure crédible, et en l'absence, pour l'Occident musulman, de toute autre zone importante où se ravitailler en or, de la régularité annuelle des caravanes sahariennes. Comme il devient explicable que l'apport au Caire, beaucoup plus tard, d'environ une tonne d'or par le *mansa* Kankū Mūsā ait pu bouleverser le cours de l'or. Il serait puérid d'imaginer qu'un flot d'or est sorti chaque année de l'Afrique de l'Ouest.

On peut encore, très approximativement, estimer le travail que représente cette production exportable annuelle, éventuellement doublée de la quantité d'or qui reste sur place, si l'on se souvient qu'un puits fournit entre 2,5 et 5 grammes d'or. En puits creusés, il faut donc de 240 000 à 480 000 puits par an, ce qui représente une mobilisation considérable de travail. Même si l'on ajoute la production de l'orpaillage, il reste que cette activité, saisonnière au demeurant, a dû mobiliser chaque année, en Afrique de l'Ouest, des centaines de milliers de personnes, à partir du moment où la demande a été forte et régulière.

Quand a commencé le trafic annuel régulier des caravanes pourvoyeuses d'or pour les ateliers monétaires musulmans?

On peut écarter la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, époque de troubles au Nord, de tâtonnements dans la traversée du désert, de raids spectaculaires peut-être mais sans lendemain. Le problème se pose par contre sérieusement pour la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle et le IX<sup>e</sup> siècle, période de création ou de développement de Sidjilmāsa, d'essor de Tāhert, de développement

138. Remarquons d'ailleurs que, même en gardant un chiffre proche de celui de R. Mauny, soit environ 6 à 7 tonnes par an, on n'atteindrait encore qu'un petit nombre de montures en retour vers le Nord.

du trafic ibadite. Rien encore ne permet de répondre vraiment, mais il nous semble qu'à cette époque pourraient bien correspondre les échanges encore hasardeux et peu confiants auxquels font penser les textes d'al-Ya'qūbī ou même d'Ibn Ḥawkal. On peut rappeler ici ce qu'écrit ce dernier pour une époque sensiblement plus récente probablement, lorsqu'il rapporte ce que lui a conté un témoin : « J'ai entendu, disait-il, Tanbarūtān ibn Isfīshār, qui était alors le prince de tous les Ṣanhādja, préciser qu'il gouvernait ce peuple depuis vingt ans et qu'il recevait chaque année la visite de groupes qu'il ne connaissait pas... ». Les fouilles de Tegdaoust, lieu à peu près sûr de l'ancienne Awdāghust, nous ont apporté de précieuses informations, justement sur cette époque encore si mal connue des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles<sup>139</sup>. La métallurgie du cuivre a déjà été signalée plus haut : des vestiges sont très abondants : creusets, moules à la cire perdue, scories, petits lingots ; elle n'implique pas de relations transsahariennes mais elle nécessite des échanges<sup>140</sup> et la vente de produits. La production d'or est certaine<sup>141</sup> : il vient nécessairement du Sud. La présence des fusaiöles<sup>142</sup> implique la filature et probablement le coton, sans que, pour le moment, on en puisse dire davantage, ces objets étant rares pour cette période. Une production, très caractéristique des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, de céramiques locales à décors peints blancs<sup>143</sup> pose, elle aussi, des problèmes intéressants : elle n'est pas sans rappeler des productions comparables d'époque chrétienne en Nubie (fig. 14.3)<sup>144</sup>.

Les objets importés du Nord présentent encore plus d'intérêt : ils ne sont pas encore très abondants mais ils témoignent de l'existence des traversées du désert. Pierres précieuses ou semi-précieuses — il en sera plus largement question par la suite — et céramiques vernissées sont déjà présentes. La recherche de provenance, très attentive, n'a pas encore permis d'aboutir à des conclusions totalement stables, sauf dans un cas : quelques fragments de céramiques, présents dans les strates inférieures du site, proviennent d'Ifrīkiya<sup>145</sup>. Des verres aussi, dès ce moment, ont traversé le Sahara<sup>146</sup>.

139. Sur la chronologie du site, voir J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983, et J. Polet, 1985 ; D. Robert-Chaleix, à paraître ; B. Saison, à paraître.

140. L'abondance des coquillages importés du littoral atlantique (D. Robert, 1980, p.209 et B. Saison, 1979) implique des liaisons régulières avec la côte. On sait ce qui a été dit plus haut de l'utilisation éventuelle du cuivre d'Akdjudjt.

141. D. Robert, 1980, p.209 : fragments de creuset à goutelettes d'or ; B. Saison, 1979, p.688 : plateau d'une balance de petites dimensions à peser l'or ? J. Devisse (rapport non publié) : fragment de creuset à inclusion d'or cerclé de cuivre.

142. D. Robert, 1980, p.209 ; B. Saison, 1979 ; J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983. H. Hugot, dans sa thèse sur le Néolithique saharien (1979), dit que les fusaiöles sont présents au Néolithique, au Sahara.

143. Voir B. Saison, 1979, p.548-549 par exemple. Elle est présente dans les comptes rendus de fouilles et sa fabrication a continué au X<sup>e</sup> siècle. Ces poteries ne ressemblent pas à celles qui ont été retrouvées à Jenné-Jeno (S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b, p.453) ou à Kūgha (cité par *ibid.*).

144. Voir S. Wenig, 1978, vol 1, p.132, ill. 98 et 99 ; p.133, ill. 100 ; vol. 2, p.321, ill. 285 ; p.322, ill. 288.

145. B. Saison, 1979, p.688 ; J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983 ; C. Vanacker, 1979.

146. J. Polet, 1980, p.92 ; C. Vanacker, 1979.



14.3. *Un exemple de céramique modelée sur place par imitation de poteries importées du Maghreb et tournées (date probable : X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles).*  
[Source : J. Devisse.]

Pas totalement identifiées quant aux provenances mais assurément venues du Nord, ces précieuses « marchandises » retrouvées à Tegdaoust proviennent d'un achat ou plus probablement d'un échange. La date des strates où elles ont été retrouvées est sans aucun doute antérieure à 900. Sans doute sont-ce là les premières preuves aussi précises de l'existence des relations transsahariennes pour les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles.

Tous les fils du raisonnement ayant été rassemblés, il convient maintenant de montrer comment les choses ont évolué vraisemblablement entre 900 et 1100 à peu près.

## L'évolution du commerce transsaharien de 900 à 1100

La croissance des besoins monétaires : les Fatimides en Ifrīkiya, la concurrence umayyade, les Almoravides

Les souverains umayyades d'Orient ont voulu, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, donner à la communauté dont ils étaient les califes des monnaies conformes à la religion nouvelle et économiquement puissantes. Le monde musulman a vécu, deux siècles durant, sur la notion théorique d'une unité idéologique



de la monnaie frappée au nom du seul calife reconnu et régnant à Damas puis à Bagdad. La monnaie est donc, pour un musulman, comme en atteste au XIII<sup>e</sup> siècle un texte d'al-Maḳrīzī, un phénomène économique évident, mais aussi l'indice d'une certaine perception du pouvoir<sup>147</sup>.

La frappe des monnaies est, dans le monde musulman comme dans la tradition romaine, un droit régalien<sup>148</sup> que les souverains font plus ou moins durement respecter. Ce monopole de la frappe<sup>149</sup> n'a rien à voir avec le cours légal des monnaies frappées<sup>150</sup>, les signes reçus pour les transactions demeurant du domaine de l'accord entre échangeurs; il est évidemment plus commode d'avoir recours à des pièces qui inspirent confiance en raison de l'honnêteté du monnayage. Celui-ci, droit régalien et pourvoyeur des signes des relations fiscales entre le pouvoir et ses dépendants, peut donc aussi, dans les meilleurs des cas, être admis comme un bon arbitre des transactions économiques; il proclame, dans ce cas, la gloire et l'honnêteté de qui l'a ordonné et a proclamé, sur les flancs des pièces, la gloire de Dieu, de son prophète et de la dynastie régnante.

La carte (fig. 14.4) des ateliers de frappe de l'or au moment où les Fatimides vont s'emparer du pouvoir est éloquente. Un atelier à Ḳayrawān aux mains des Aghlabides et un à Miṣr-Fuṣṭāṭ entre celles des Ikhshidides; l'essentiel de l'or est frappé soit en Syrie-Palestine sous le contrôle des Ikhshidides, soit dans le domaine des Abbasides. Ni l'Espagne ni le nord du continent africain ne frappent beaucoup l'or à ce moment. Au contraire, utilisant les ressources locales, les Umayyades d'Espagne<sup>151</sup> et les Idrisides, au Maroc actuel, frappent des dirhams d'argent<sup>152</sup>. Pour la frappe de l'argent,

147. Les auteurs musulmans, surtout à partir du X<sup>e</sup> siècle, ont construit des théories de l'emploi de la monnaie. Selon R. Brunschwig (1967, p. 114), qui a étudié cette question de très près, Ibn Miskawayh, l'un des premiers, vers 980, montre que la vie en société et la division du travail ont fait naître le besoin d'objets rémunérateurs qui servent ensuite à payer d'autres travaux et objets et sont acceptés sans contestation; une certaine rareté est indispensable pour ces objets; l'inaltérabilité de l'or et sa fusion facile lui ont valu l'attention. Plus tard (R. Brunschwig, 1967), Ibn Ḳhaldūn a exposé que la fonction de la monnaie est de conserver les richesses et qu'elle doit circuler comme mesure des valeurs et non être conservée comme bien propre. Le Coran donne d'ailleurs l'impulsion, lorsqu'il dit (sourate IX, 34): «Ceux qui amassent l'or et l'argent et ne le dépensent pas dans la voie d'Allah affronteront de durs châtiments.»

148. Certains historiens (G. P. Hennequin, 1972, p. 9) ont tendance à considérer que la monnaie n'existe que par l'intervention de l'autorité publique.

149. Sur ces points, voir P. Grierson, 1975, p. 130 et suiv.

150. Les historiens discutent beaucoup la question de savoir si la frappe apporte une plus-value réelle ou simplement morale (par la confiance qu'inspirent les pièces) au métal utilisé. En tout cas, tout pouvoir, en Occident, à Byzance ou dans le monde musulman, cherche à faire respecter son droit à la frappe d'un métal qu'il a choisi de frapper. Il existe de ce point de vue une rivalité, voire des conflits, entre pouvoirs, qui ont peu à voir directement avec les valeurs réelles des monnayages en présence. Voir G. P. Hennequin, 1972, p. 10.

151. Sur les conditions, les règles et les formes de la frappe, étude très précise dans P. Grierson, 1975.

152. M. Barcelo, 1979, p. 313; pas de frappe de l'or, en Espagne, entre 127/744-745 et 316/928, soit pendant cent quatre-vingt-neuf ans. La frappe des dinars reprend en 316/928 (voir J. Devisse, 1970, p. 148). Fait plus significatif encore, les quelques pièces frappées entre 93/711-712 et 127/744-745 en Espagne l'ont été sur le modèle ifrikiyen; elles n'assurent donc aucune indépendance politique ou économique à al-Andalus.

un autre atelier a pris quelque importance (fig. 14.5) : Sidjilmāsa — dont nous avons vu le rôle économique croissant —, qui reçoit certainement de l'or du Sud, mais ne le frappe pas. Les Fatimides ont, par leur politique de l'or<sup>153</sup>, bouleversé cette situation : le X<sup>e</sup> siècle a vu ouvrir des ateliers de frappe de l'or dans des régions du monde musulman où il n'y en avait pas encore eu, sous l'étroite surveillance des deux dynasties rivales, les Fatimides d'Ifrīkiya et les Umayyades d'Espagne<sup>154</sup> (fig. 14.6). Rivaux des Abbasides d'Orient, proclamant la déchéance califale de ceux-ci et également leur intention de réunifier le monde musulman que les Abbasides laissent tomber en décadence<sup>155</sup>, les Fatimides se doivent, idéologiquement, de frapper l'or. Les premiers dans l'Islam, ils ont osé frapper des pièces califales d'or contre le pouvoir jusque-là reconnu ; les pièces manifestent la puissance et la gloire du nouveau pouvoir<sup>156</sup>. La partie n'est pas simple à jouer. Si le monnayage abbaside est très affaibli, si son aloi est devenu assez médiocre, le monnayage de ceux qui gouvernent l'Égypte au nom des Abbasides demeure d'un fort titrage en or<sup>157</sup> : il faut donc, pour imposer une monnaie d'or fatimide, qu'elle inspire une confiance au moins égale à celle des Égyptiens<sup>158</sup>. On le voit, le besoin d'or des Fatimides est triplement motivé par l'idéologie, le réalisme politique et le réalisme économique<sup>159</sup>. Leur monnayage revêt donc, pour l'histoire des relations économiques africaines, une importance sans précédent. Il inaugure aussi, en Occident musulman, une guerre idéologique par la monnaie qui ne va plus cesser après eux<sup>160</sup>.

L'étude du monnayage fatimide montre que, dès qu'ils ont surmonté les graves difficultés du milieu du X<sup>e</sup> siècle, les califes ont eu le souci de frapper des monnaies d'excellent aloi et de constituer ainsi à la fois une réserve de métal précieux et un capital international de crédibilité : il y a là une politique d'ensemble qui n'a pas encore été étudiée aussi soigneusement qu'elle

153. Voir la figure 14.4. Sources : D. Eustache, 1970-1971 ; B. Rosenberger, 1970*a*. Des datations ont été obtenues pour les mines d'argent marocaines : BASEQUA, 1978, n<sup>os</sup> 52-54, p. 19. Djebel Awam : une datation : + 1020 ± 90 = entre 840 et 1020. Zgunder dans le Tizi Ntest : + 1250 ± 90 = entre 610 et 790.

154. J. Devisse, 1970, 1979*b*. Voir la figure 14.6 ; voir également C. Vanacker, 1973, carte n<sup>o</sup> 7.

155. Voir E. Lévi-Provençal, 1950-1953, vol. 2 et 3 et J. Devisse, 1970.

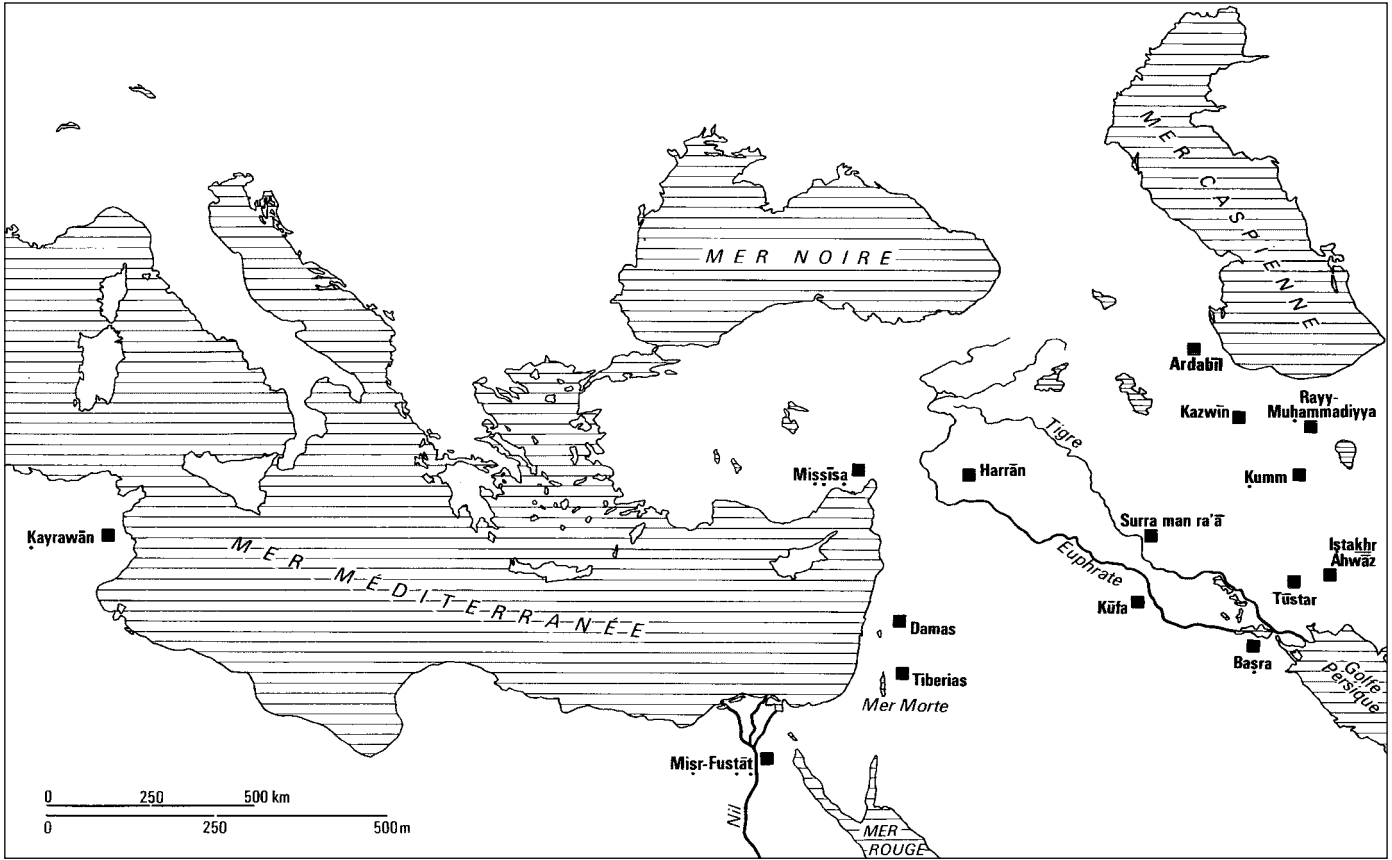
156. M. Canard, 1942-1947.

157. Sur ces points, récemment et très sérieusement étudiés : C. Cahen, 1965 ; A. S. Ehrenkreutz, 1963 (valeur des dinars aghlabides, p. 250 ; valeur des dinars ikhshidides, p. 257-258 ; et importante comparaison globale des alois de pièces orientales et occidentales, p. 264) ; A. S. Ehrenkreutz, 1959, avait déjà montré (p. 139 et suiv.) la relative faiblesse du monnayage abbaside : après le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, les titrages baissent parfois jusqu'à 76 % et il existe peu de pièces entre 95 et 99 % ; au contraire, les dinars ikhshidides étudiés (p. 153) sont excellents : deux possèdent 96 % d'or, quatre en possèdent 97 %, douze 98 % et dix 99 %.

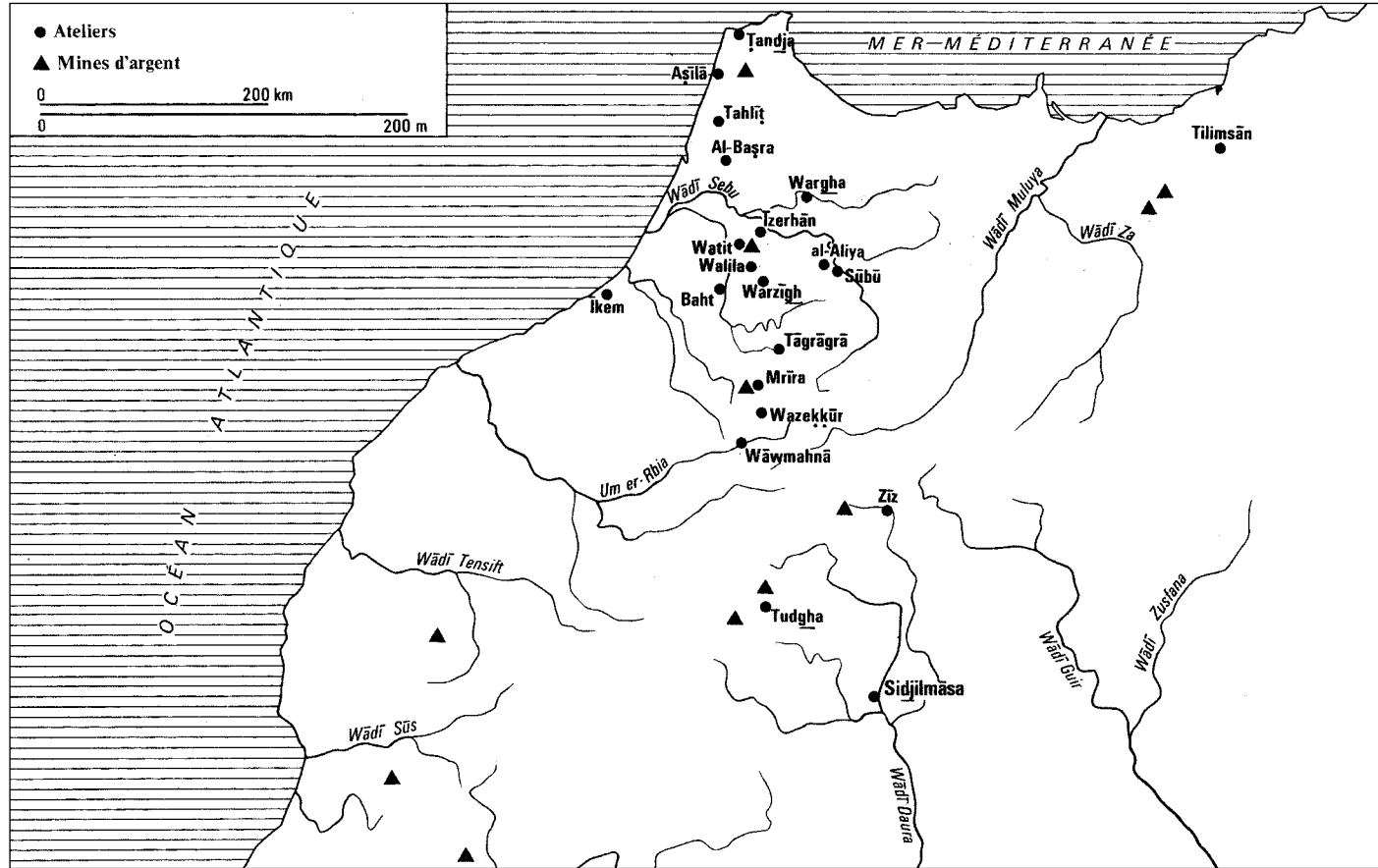
158. L'Égypte est, il ne faut pas l'oublier, la cible politique et stratégique constante des Fatimides jusqu'en 969.

159. Importatrice de blé de Sicile (M. Brett, 1969, p. 348) et de produits orientaux coûteux venus d'Égypte, l'Ifrīkiya, malgré ses exportations, connaît un déficit de la balance des échanges qui rend nécessaire l'exportation de métaux frappés (voir S. D. Goitein, 1973).

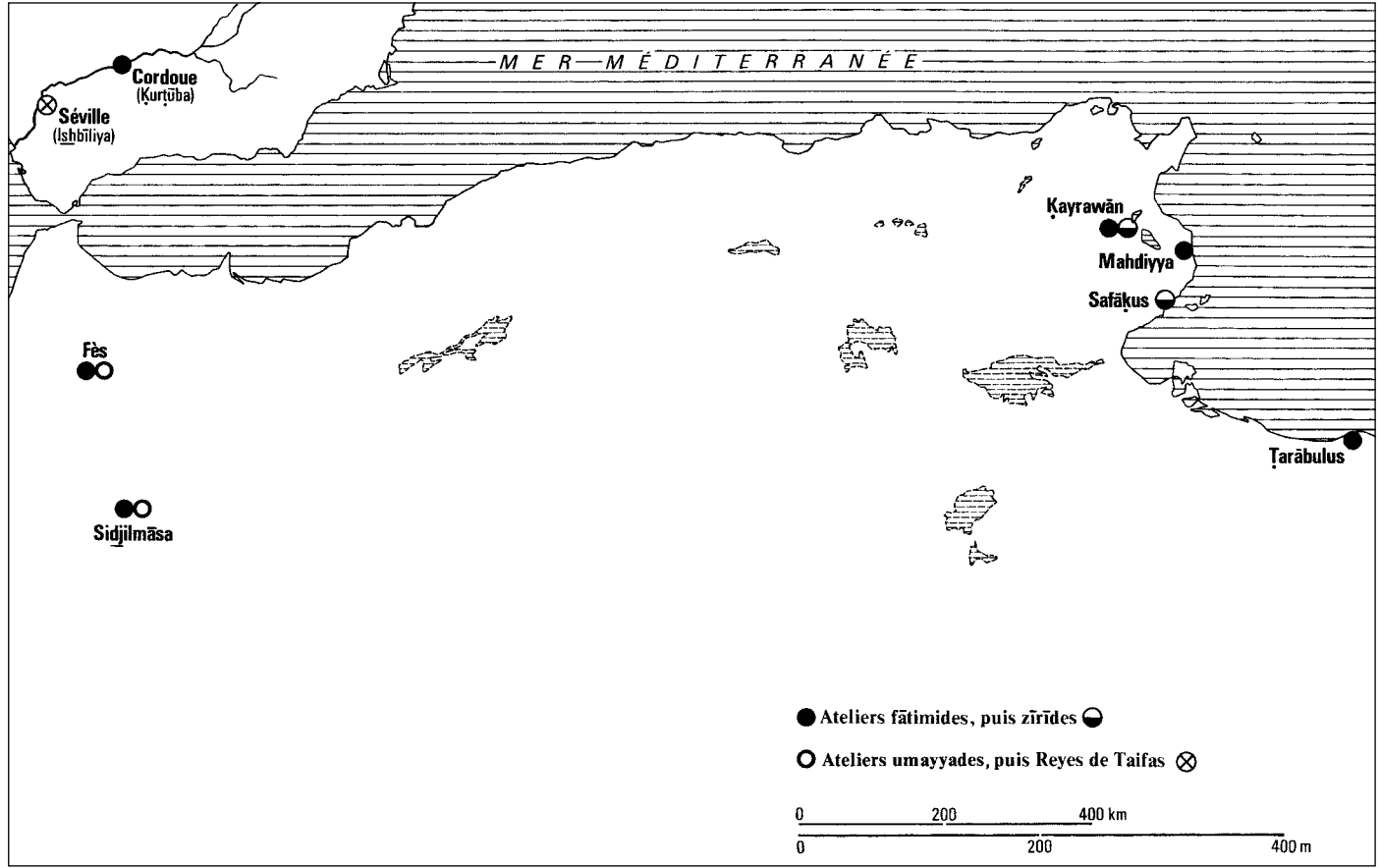
160. Voir A. Launois, 1964, pour l'époque qui va jusqu'aux Almoravides, inclusivement ; puis K. Ben Romdhane, 1978, pour l'époque almohade.



14.4. Ateliers monétaires de frappe de l'or à la veille de la prise du pouvoir par les Fatimides. [Source: J. Devisse.]



14.5. Frappe de dirhams dans le Maghreb occidental pendant la période idriside. [Source: J. Devisse.]



14.6. Frappe de l'or dans le monde musulman occidental après 910. [Source: J. Devisse.]

devrait l'être<sup>161</sup>. Après 953 et surtout 975, les dinars frappés au nom des Fatimides, soit à Sidjilmāsa, soit à Mahdiyya, sont demandés par les commerçants jusqu'en Orient à cause de leur exceptionnelle qualité<sup>162</sup>.

Il n'y a plus lieu aujourd'hui où tant d'informations convergent de s'étonner que les Fatimides aient cherché à assurer une forte offre de monnaies d'or face à une demande qu'ils ont du reste contribué pour une bonne part à créer et qui n'est probablement pas d'abord économique<sup>163</sup>. Il n'y a pas davantage à s'étonner du soin apporté par les Fatimides à organiser le commerce transsaharien annuel de l'or sur des bases incomparables à tout ce qui a précédé. J'étais déjà persuadé qu'il en était ainsi en 1970<sup>164</sup>; les résultats des recherches effectuées à Tegdaoust ont plus que confirmé mes conclusions d'alors. Des poids de verre, tous fatimides (fig. 14.7), ont été découverts, dont un certain nombre en position stratigraphique telle qu'ils contribuent à la datation du site<sup>165</sup>; leur venue coïncide avec les moments de plus grande activité importatrice de l'agglomération, avec son développement urbain le plus spectaculaire. Rien d'étonnant pour nous, aujourd'hui, à lire ce qu'écrivait al-Muhallabī dans le dernier quart du X<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à un moment où la suprématie fatimide n'était pas encore visiblement mise en cause: les habitants d'Awḍāghust sont devenus musulmans au temps du mahdi 'Ubayd Allāh<sup>166</sup>. Nous n'avons aucune hésitation aujourd'hui à affirmer que, même s'ils ont eu en permanence quelque peine à se frayer un chemin par Wargla et Tādmekka, voie ibadite vers les Sūdān, les Fatimides ont fait de l'axe Sidjilmāsa-Ghana la principale voie d'accès à l'or du Soudan pour au moins deux siècles et l'artère d'irrigation de leur monnayage or et de la constitution de leur trésor de guerre<sup>167</sup>. Et tant qu'ils sont demeurés en Ifrīkiya, après l'échec d'Abū Yazīd, ils ont frappé des pièces qui ont inspiré confiance aux marchands<sup>168</sup>.

161. A. S. Ehrenkretz (1963) montre la valeur des dinars frappés, surtout après 953 (p. 256-257). Le tableau que donne cet auteur pour les dinars frappés en Égypte après 969 est aussi très éclairant: beaucoup de pièces contiennent entre 97 et 100 % d'or (p. 259); la comparaison avec le monnayage aghlabide (p. 257) montre le souci de faire au moins aussi bien que les prédécesseurs. Voir aussi J. Devisse, 1970. Quelques pages trop brèves ont été consacrées au monnayage pur; voir F. Dachraoui, 1981.

162. S. D. Goitein, 1967, p. 234; 1973, p. 30. Voir aussi J. Devisse, 1970, p. 144.

163. Il faut penser à leur « diplomatie de l'or », ostentatoire comme dans le « voyage » d'Égypte en 969 ou à destination de leurs agents et clients, à la proclamation de la gloire de la dynastie à laquelle ils sont si sensibles qu'ils ont leurs propagandistes attirés, au moins autant qu'au sens naturel de l'économie. Mais, à son tour, leur politique monétaire a probablement renforcé beaucoup l'activité économique en Ifrīkiya dans la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle et au début du XI<sup>e</sup>. Voir là-dessus S. D. Goitein, 1967, 1973; M. Brett, 1969.

164. J. Devisse, 1970, p. 141 et suiv.

165. Sur ces jetons de verre, voir le chapitre de Launois et Devisse, dans J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983. Il existe, sur ces poids de verre, une grande controverse, qui ne concerne pas ceux de notre période, mais ceux qui ont été fabriqués par les Fatimides d'Égypte; voir P. Balog, 1981 et M. L. Bates, 1981.

166. J. M. Cuoq, 1975, p. 76.

167. C'est à partir d'eux que l'axe qui va de Sidjilmāsa ou de Tāmdūlt au « pays des Noirs », par différents itinéraires, devient de très loin le mieux décrit par Ibn Ḥawqal et al-Bakrī. On aura l'occasion d'y revenir plus loin.

168. S. D. Goitein (1967, p. 237 et suiv.) donne des exemples très précis de ce succès.



14.7. Tegdaoust/Awdāghust : poids de verre fatimide, X<sup>e</sup> siècle.  
[Source: IMRS, Nouakchott.]

Mais la lutte acharnée que mène le troisième califat depuis Cordoue contre l'hégémonie fatimide, les succès remportés, après le départ des Fatimides en Égypte, par des agents cordouans, le détournement de l'or vers l'Espagne ou au moins le Maghreb occidental, le passage de l'atelier de Sidjilmāsa aux Umayyades, montrent que dans la dernière décennie du X<sup>e</sup> siècle au plus tard, sans que rien ne change à la demande annuelle de l'or, les bénéficiaires de cet afflux ont cessé d'être les Fatimides. Ici encore, il faut être attentif aux informations venues des fouilles et du laboratoire<sup>169</sup>. Les derniers poids fatimides découverts jusqu'à présent à Tegdaoust sont au

169. Il faut rappeler ici que moins du cinquième de la superficie construite de manière homogène (12 hectares) a été fouillé et certainement moins des deux tiers de l'ensemble des ruines de forte signification historique qui existent autour de Noudacke.

maximum un peu postérieurs à l'an 1000; il n'est pas impossible qu'ils soient antérieurs à cette date. R. Messier indique que les dinars fatimides frappés en Ifrīkiya lui paraissent bien contenir de « l'or du Soudan », mais qu'il n'en est plus de même s'agissant des dinars de ces mêmes Fatimides frappés en Égypte<sup>170</sup>; l'auteur fixe l'époque du changement en 1047, au moment de la rupture entre Zirides et Fatimides; pour lui, 47 % des dinars antérieurement frappés contiennent de l'or occidental, contre 24 % seulement pour l'époque suivante<sup>171</sup>: nous pensons que les résultats seraient probablement encore plus significatifs, même pour les Zirides, si la barre chronologique se situait aux environs de 1000. Tout, en effet, nous conduit à penser que l'irrigation de l'Ifrīkiya par l'or occidental a cessé après 990 et que cette transformation profonde des circuits de l'or a eu des conséquences sur l'Ifrīkiya dont on perçoit l'écho dans toutes les publications de S. D. Goitein<sup>172</sup>.

Les dix dernières années du X<sup>e</sup> siècle marquent un profond changement du monnayage or musulman d'Occident, avec l'essor du monnayage espagnol<sup>173</sup> et le début d'un éveil sans précédent des régions de l'Afrique occidentale les plus proches de l'Atlantique à la circulation internationale.

Lorsqu'après avoir relevé le titre califal, l'Espagne umayyade a aussi décidé de frapper l'or, après 929, le monnayage n'a guère été brillant; il ne le devient réellement qu'après 987-988; en 988-989 apparaissent des dinars frappés pour le compte des Umayyades à Sidjilmāsa<sup>174</sup>. La frappe demeure cependant pour l'essentiel concentrée dans les ateliers cordouans, sous les yeux du pouvoir.

Il convient, pour apprécier l'importance « mondiale » de ces phénomènes, de faire un bref détour dans l'Europe chrétienne. Si l'on n'a pas, jusqu'à présent, retrouvé un grand nombre de pièces d'or venues du monde musulman en Occident, les études permettent aujourd'hui d'apprécier un peu mieux le rapport qu'a eu cet Occident au monnayage or d'Islam. C. Cahen a montré quelle importance a eue, dans tout l'Occident, la pièce gravée et sans effigie à laquelle les Occidentaux ont donné, à partir d'une racine arabe *nakasha* dont le participe passé est *mankušh* [gravé], le nom de *mancus*<sup>175</sup>

On pensait naguère que l'Espagne chrétienne s'était intéressée aux dinars assez tard, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles<sup>176</sup>, mais on notait déjà alors que la Galice souhaitait disposer de pièces d'or dès le début du IX<sup>e</sup> siècle et les

170. R. A. K. Messier, 1974, p. 38-39; en Égypte, ils contiennent davantage de cuivre qu'il ne conviendrait, s'agissant « d'or du Soudan ».

171. *Ibid.*, 1974, p. 39.

172. S. D. Goitein, 1962, p. 570; l'exportation de l'or et de l'argent est forte vers l'Égypte; des lettres de marchands juifs installés en Tunisie parlent du déclin du commerce entre 1030 et 1040, alors que les lettres du début du siècle parlaient encore de prospérité. Vers 1040, une lettre dit que l'« Occident tout entier ne vaut désormais plus rien » (S. D. Goitein, 1966, p. 308-328). Sur ces points, nous ne pouvons être d'accord avec M. Brett, qui continue d'accorder à l'invasion « Malienne » une importance « catastrophique » pour la vie économique de la Tunisie (M. Brett, 1969, p. 348). Contre cette opinion également, R. A. K. Messier, 1974, p. 35.

173. J. Devisse, 1970, p. 146 et suiv.

174. *Ibid.*, p. 148.

175. C. Cahen, 1965, p. 417-419; 1980.

176. J. Gautier-Dalché, 1962.



Asturies dans le dernier quart du même siècle ; il s'agissait, pour les chrétiens, de se procurer des monnaies leur permettant d'acheter au Sud musulman, seul fournisseur possible, des marchandises de luxe. Le très beau travail récent de P. Bonnassie<sup>177</sup> nous a permis d'aller bien plus loin. La Catalogne connaît les pièces d'or du Sud dès 972 ; après 996, les mentions vont en quantité croissante et, entre 1010 et 1020, il s'agit d'un véritable afflux de métal ; entre 1011 et 1020, 53 % des transactions foncières sont soldées à l'aide de monnaie d'or, contre 1 % entre 971 et 980<sup>178</sup> ; les mentions de *mancus* relevées par Bonnassie se répartissent comme suit : 981-990 : 78 ; 991-1000 : 1 071 ; 1001-1010 : 1 220 ; 1011-1020 : 3 153. L'auteur note que la brutalité du phénomène a surpris les contemporains<sup>179</sup>. Bonnassie conclut pour la période finale des Umayyades à la circulation de pièces d'or réelles dans la Catalogne chrétienne<sup>180</sup> et pense, lui aussi, à une forte venue d'or du Soudan pour alimenter ce monnayage. En 1018, les Catalans sont, grâce à cet afflux d'or, en mesure de frapper leurs pièces d'or pour la première fois depuis le IX<sup>e</sup> siècle. Après 1020, la décrue est rapide<sup>181</sup>.

Il suffit de confronter ces résultats avec ceux que nous proposons en 1970 pour constater une coïncidence chronologique très claire. Ceci conduit l'historien de l'économie à deux conclusions importantes. La première est que, aussi faible qu'elles aient été, les quantités d'or importées étaient immédiatement absorbées par le monnayage et que cette monnaie circulait très vite<sup>182</sup> : il y a donc quelques raisons de penser qu'une partie de l'or africain a pu passer, au XII<sup>e</sup> siècle au moins, dans des monnaies d'or occidentales. La deuxième conclusion est que les « frontières » sont alors d'une déconcertante perméabilité, tant est grand le besoin d'or. Tout cela éclaire encore mieux les raisons de l'âpre concurrence entre pays musulmans d'Occident pour obtenir l'or africain.

L'épisode umayyade a été encore plus bref que le fatimide, mais il a évidemment maintenu la pression d'une forte demande sur la production de l'or africain et sur la circulation transsaharienne. Les *reyes de taifas* ont aussi frappé, mal et difficilement, un peu d'or. Mais la vraie relève apparaît plus tard avec les Almoravides. Il nous suffit évidemment ici de retenir ce qui concerne le monnayage et l'économie almoravides pour montrer que cette dernière étape de notre période est probablement la plus brillante et la plus importante pour l'histoire des relations transsahariennes ; mais par bien des côtés encore la plus mal connue.

L'examen de la carte des lieux de frappe de l'or (fig. 14.8) par les Almoravides montre immédiatement de grandes nouveautés. La moitié orientale du Maghreb est totalement démunie ; Tlemcen elle-même n'est qu'un atelier marginal. Au contraire, le territoire de l'actuel Maroc, à l'exception

177. P. Bonnassie, 1975, p. 372 et suiv.

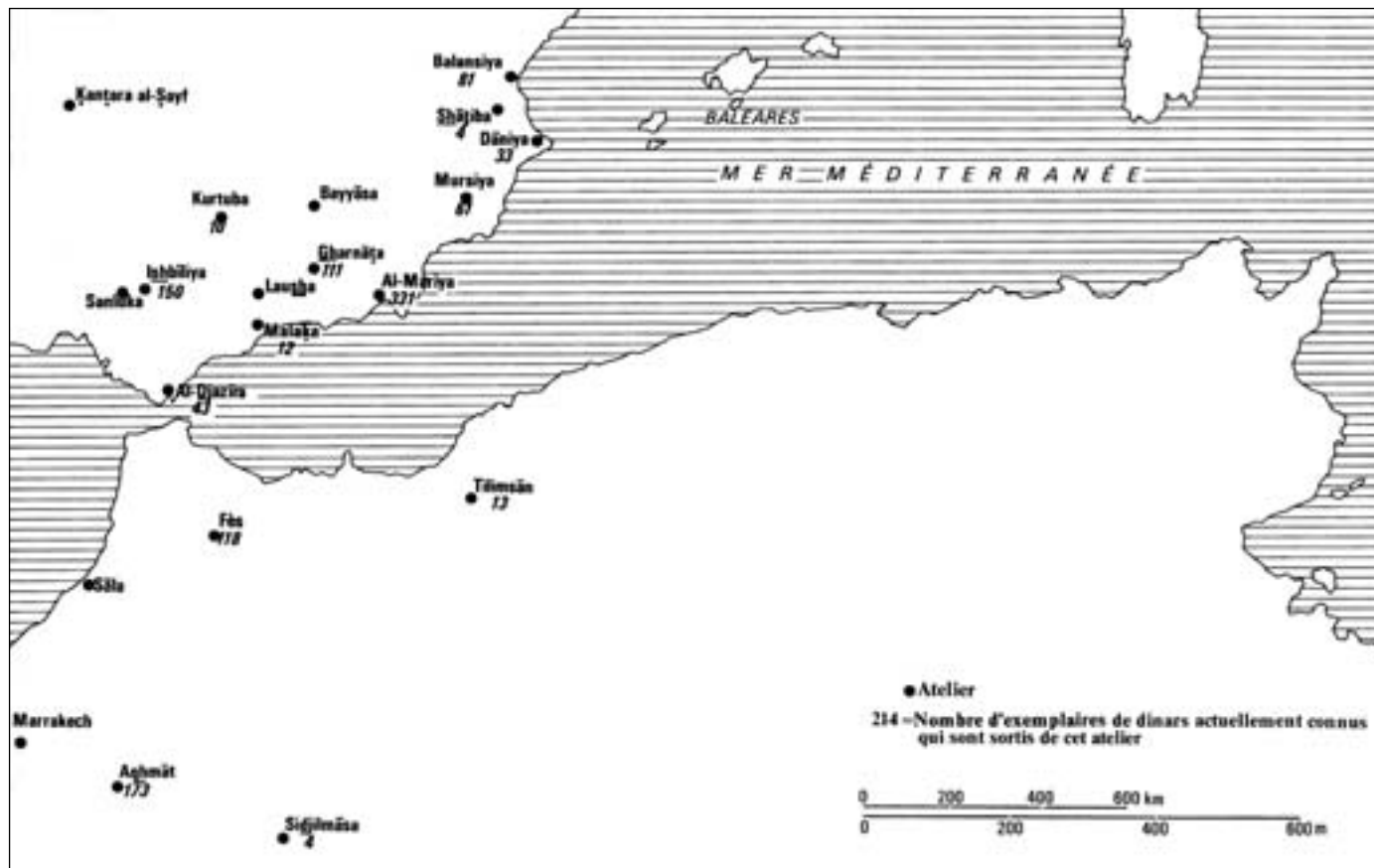
178. *Ibid.*, p. 373.

179. *Ibid.*, p. 374. Il fournit un grand luxe de détails. On parle de *mancus* d'or ; dès 1010 on s'est procuré un contrepoids (*pensum*) hispanique pour les peser (p. 376). On sait identifier les frappes successives des maîtres de Cordoue (p. 378) et distinguer leurs valeurs respectives.

180. *Ibid.*, p. 378 et suiv.

181. *Ibid.*, p. 388.

182. P. Bonnassie (1975) n'exclut pas que cet or, dont il montre par quels procédés les Catalans se le procuraient, soit pour une part retourné vers le Sud pour payer leurs achats.



14.8. Monnayage or des Almoravides. Ateliers de frappe. [Source: J. Devisse.]

des plaines atlantiques au sud du Sebū, est largement doté. Les terminus du commerce transsaharien (Sidjilmāsa, Aghmāt, Nūl Lamṭa) frappent l'or, mais aussi Fès et Marrakech, les capitales, et Salā, ville stratégique (fig. 14.8). Sept ateliers maghrébins occidentaux, quatorze espagnols<sup>183</sup> : nous sommes loin de la concentration et de la surveillance des époques antérieures, à moins qu'il faille admettre que l'autorité, mieux obéie, peut laisser disperser les ateliers.

La valeur de la frappe est incontestable, tous les auteurs qui l'ont étudiée le disent. Le dernier, R. Messier<sup>184</sup> note que de 451/1059 à 488/1095, les frappes ont eu lieu en Afrique avant la conquête d'al-Andalus, les plus anciens dinars étant frappés à Sidjilmāsa, en 448/1056-1057. Il convient d'ajouter aux séries publiées par cet auteur six dinars découverts en Mauritanie<sup>185</sup>. Au total, la frappe est surtout importante après 1100.

Si l'on passe du quantitatif au qualitatif, toujours avec R. Messier<sup>186</sup>, on voit d'abord que la qualité du titrage en or est moins bonne qu'à l'époque fatimide, les pièces contenant une certaine quantité d'argent (parfois plus de 10 %) et de cuivre. Les variations sont assez fortes d'une frappe à l'autre, mais la rencontre or-argent-cuivre conduit Messier à penser qu'il s'agit d'or du Soudan, en particulier pour les frappes réalisées à Sidjilmāsa<sup>187</sup> et dans les autres ateliers maghrébins, les dinars espagnols étant, dans 51 % des cas, de composition différente.

L'abondance et la régularité des frappes pratiquement sans rivales jusqu'à l'Égypte fatimide, laquelle est alors assurément privée d'or du Soudan, font des dinars almoravides, et pour la première fois dans l'Islam occidental, une monnaie de grande valeur économique, même si elle n'atteint plus les titrages prestigieux des pièces fatimides<sup>188</sup>. L'Occident a demandé les *marabotins* avec insistance<sup>189</sup>; le monde fatimide lui-même, après 1070, souhaite recevoir les dinars almoravides<sup>190</sup>.

Reste, pour en finir avec ces problèmes de monnayage, à se poser de très difficiles questions, pour lesquelles il n'existe actuellement aucune réponse sûre.

183. R. A. K. Messier, 1980 : sur 1 503 dinars étudiés, 663 proviennent des ateliers maghrébins, 214 de Sidjilmāsa, 173 d'Aghmāt, 118 de Fès, 78 de Nūl, 67 de Marrakech, 13 de Tlemcen; 840 proviennent des ateliers espagnols. Il s'agit, bien entendu, des exemplaires actuellement trouvés et conservés et en aucun cas du nombre total des exemplaires frappés à l'époque.

184. *Ibid.*,

185. G. S. Colin, A. O. Babakar, N. Ghali et J. Devisse, 1983. Il faut aussi ajouter un dinar en *nashī* (écriture cursive), publié dans A. Launois, 1967.

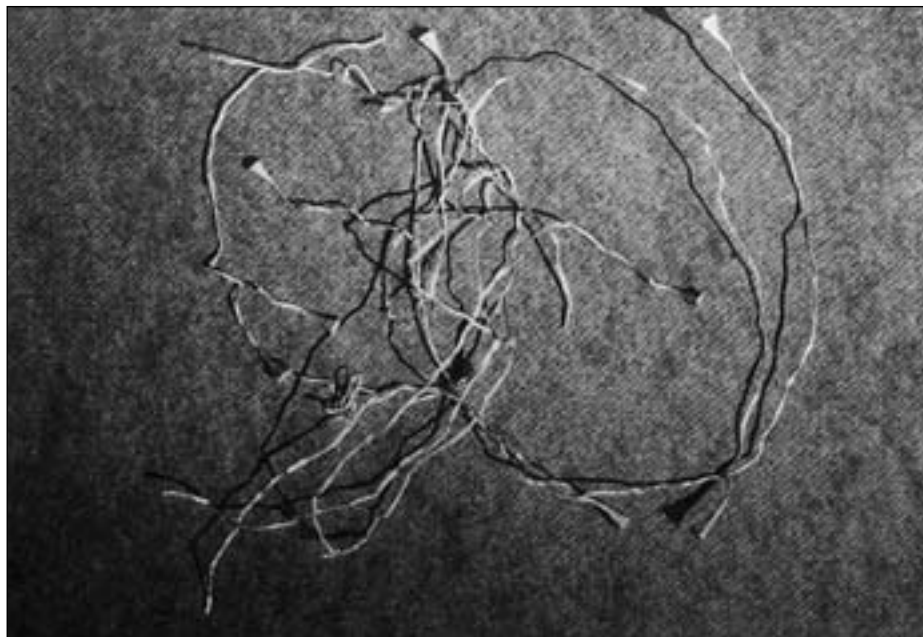
186. R. A. K. Messier, 1974.

187. Non sans quelques problèmes : voir A. Huici-Miranda, 1959a, sur une crise en 469-1076/1077.

188. Les dinars d'Égypte, dans des conditions qu'il n'est pas question d'évoquer ici, demeurent d'excellente qualité jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle (A. S. Ehrenkreutz, 1963, p. 259). A partir de ce moment, ils perdent de leur valeur, contribuant probablement ainsi à valoriser les frappes almoravides.

189. J. Devisse, 1972.

190. S. D. Goitein, 1967. Une lettre écrite en 1100 de Mahdiyya fait état de grandes difficultés pour obtenir de l'or et parle de l'envoi de 100 dinars frappés à Aghmāt en 1088 (p. 235). Les banquiers juifs de Fustāt calculent plus volontiers en dinars almoravides qu'en dinars fatimides (p. 236). Voir aussi d'autres témoignages intéressants dans S. D. Goitein, 1973.



14.9. *Tegdaoust/Awdāghust*: fils d'or étirés sur une pierre à fileter.  
[Source: IMRS, Nouakchott.]



14.10. *Tegdaoust/Awdāghust*: demi-lingots d'or trouvés en fouille.  
[Source: © Bernard Nantet.]

L'or de l'Afrique occidentale était-il traité avant son exportation vers le Nord ? Al-Bakrī parle de raffinage de l'or mais il lie cette particularité à l'exportation de fils pour le filigrane<sup>191</sup>. Nous inclinons, on l'a vu plus haut, à penser que le *tibr* ne subissait aucun raffinage — ce qui éclairerait les analyses de R. Messier — et qu'il était utilisé tel quel dans les ateliers monétaires. Tout au plus peut-être était-il fondu au Sud pour être transporté plus aisément. Nous avons trouvé, à Tegdaoust, de l'or préparé en fils, étirés sur des pierres à fileter qui ont aussi été retrouvées (fig. 14.9); ils étaient visiblement préparés pour le filigranage<sup>192</sup>, ce qui paraît confirmer l'information d'al-Bakrī. Si l'or était fondu au sud du Sahara, sous quelle forme était-il finalement exporté ? Sous celle de petits lingots que l'on divisait à leur arrivée pour en faire des flans destinés à la frappe<sup>193</sup>, ou bien ces flans pouvaient-ils être découpés avant l'exportation vers le Nord ? L'idée de l'exportation de lingots, voire de flans préparés pour la frappe, est d'autant plus tentante qu'il ne se pose guère de problème de raffinage et que l'or peut être employé sans raffinage ni alliage, sans trop de préoccupation quant à son titrage en or. Nous avons découvert à Tegdaoust cinq demi-lingots d'or, avec d'autres éléments en or et en argent (fig. 14.10 et 14.11)<sup>194</sup>. Les cinq demi-lingots coupés au ciseau à peu près en leur milieu ont été coulés soit dans une rigole aménagée dans le sable, soit dans une lingotière. L'un d'eux comporte une petite inclusion cuivreuse. Ces objets étaient-ils destinés à l'orfèvrerie sur place<sup>195</sup>, ou fragmentés en flans à la frappe<sup>196</sup> ? Il faut enfin ajouter à ces découvertes le cas, curieux, d'un disque d'or de 1,75 gramme à la surface martelée et irrégulière<sup>197</sup>.

Ces questions demeurent aujourd'hui sans réponse. D'autres trouvailles, les travaux de laboratoire et la réflexion historique future, nous n'en doutons pas, régleront cette question après tant d'autres.

## Routes de commerce, routes de l'or, contacts commerciaux au sud du désert

En dehors des informations archéologiques, nous disposons au Nord, pour travailler sur les traversées sahariennes, de sources écrites en arabe, en particulier

191. J. Devisse, 1970, p. 118.

192. Non publié. Sera publié ultérieurement. Références TEG 66 MIV 43 et 44. L'un de ces fils a 15,5 cm de longueur.

193. Sur les techniques de la frappe, voir P. Grierson (1975, p. 139 et suiv.), qui nous permet justement de poser ces questions. G. P. Hennequin (1972, p. 13) décrit ainsi l'opération de frappe : « On taillait seulement un nombre donné de pièces dans un poids de métal donné. »

194. TEG 66 MIV 26, 27, 28, 47 et 48.

195. Deux bagues, une boucle d'oreille, un collier de perles d'or se trouvaient dans ce trésor.

196. Divers types de mesures (par rapport au *mithkāl*, par rapport aux dinars fatimides de la fin du X<sup>e</sup> siècle, par rapport à des poids en verre trouvés à Tegdaoust) montrent que ces lingots pouvaient en moyenne donner de 21 dinars minimum à 36 dinars maximum. Bien entendu, il s'agit là d'une mesure tout à fait hypothétique. Au total, les cinq demi-lingots auraient fourni de 100 à 150 dinars, selon les cas.

197. Le poids ne correspond pas à une subdivision connue du dinar. S'agit-il d'un plateau préparé pour l'orfèvrerie ?

du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. On a déjà montré combien est encore sommaire la géographie du *Bilād al-Sūdān* dont disposait Ibn Ḥawqal. Il faut maintenant réfléchir aux apports majeurs d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī. Il ne convient *a priori* de choisir ni pour l'un ni contre l'autre, mais de comprendre en vertu de quelles préoccupations et en fonction de quelles informations ils ont écrit.

Al-Bakrī a fourni une liste de ses informateurs qui, déjà, comporte sa logique<sup>198</sup>. Nous avons organisé, sur la figure 14.12, sept itinéraires principaux entre le *Bilād al-Sūdān* et le monde septentrional; chacun, ou presque, correspond à un informateur différent. Pour l'itinéraire n° 1, deux sources sont citées: un des maîtres d'al-Bakrī, Aḥmad ibn ʿUmar al-ʿUdhri<sup>199</sup> mort à Alméria en 1085, et l'écrivain Muḥammad ibn Yūsuf al-Warrāk (904-905/973-974), originaire d'Espagne, qui connaît l'Afrique, depuis l'Ifriqiya, et qui est lié aux milieux ibadites. Al-Bakrī avoue avoir emprunté au second sa première notice sur Awdāghust<sup>200</sup>. L'ont aussi nourri d'informations, pour Awdāghust à travers al-Warrāk: Abū Bakr Aḥmad ibn Kḥallūf al-Fāsī et Abū Rustam, ce dernier étant originaire du Djabal Nafūsa<sup>201</sup>. Il est dès lors évident que l'apport d'al-Bakrī sur Awdāghust est très documenté.

De fait, lorsqu'on compare les précisions relatives à l'itinéraire n° 1 à ce que dit al-Bakrī à propos de l'itinéraire n° 2, on mesure que les grandes différences sont probablement dues à de fortes inégalités dans l'information dont il a disposé. Pour l'itinéraire n° 7, les renseignements relatifs à Tīraḳkā, situé à six jours de Rās al-Maʿ, ont été fournis par ʿAbd al-Malik ibn Naḳḳhās al-Gharfa, qui a également apporté les éléments de la notice consacrée à Bughrāt sur le Niger, près de Tīraḳkā, sur la route menant de Ghana à Tādmekka<sup>202</sup>. Un autre personnage, ʿAlī ʿAbd Allah al-Makkī<sup>203</sup>, a donné l'information sur Sāma, à quatre jours de Ghana. Enfin, Muʿmin ibn Yūmar al-Hawwārī fournit des informations sur la route qui va d'un point imprécis de la côte de Mauritanie où hivernent les bateaux jusqu'à Nūl; le même a parlé du trajet d'Aghmāt à Nūl<sup>204</sup>.

La méthode de travail d'al-Bakrī apparaît bien. Il n'a eu aucun moyen de vérifier directement les informations auxquelles il se fie. Il les monte donc, les unes après les autres, sans possibilité de les recouper, en fonction de ses informateurs.

Nous négligeons ici les itinéraires plus orientaux que décrit al-Bakrī. L'un va de Djāddū ou d'Adjadābīya au Kānem<sup>205</sup>, par Zawīla — importante plaque tournante des relations sahariennes —, en cinquante-quatre jours<sup>206</sup>;

198. T. Lewicki, 1965*b*.

199. E. Lévi-Provençal, 1960*b*, p. 157.

200. J. Devisse, 1970, p. 110 et suiv.

201. T. Lewicki, 1965*b*, p. 11. Sur les conditions de circulation sur cet axe, voir ci-dessus, chapitre 11. La paix n'y aurait été établie par la force qu'en 306/919.

202. T. Lewicki, 1965*b*, p. 11-12.

203. *Ibid.*, p. 12.

204. *Ibid.*

205. Al-Bakrī, 1913.

206. *Ibid.*, p. 27 et suiv. A. Zawīla, dit al-Bakrī, commence le « pays des Noirs ».



14.11. *Gourmette d'argent découverte à la fouille à Tegdaoustl Awdāghust. Cet objet a malheureusement été perdu dans un laboratoire (date probable : XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle). [Source: J. Devisse.]*

al-Bakrī ne lui accorde pas beaucoup d'importance, ce qui ne signifie nullement qu'il n'en a pas; cet itinéraire n'est pas « connecté » avec les autres, pas même avec celui qui va de Ghadāmes à Tripoli par le Djabal Nafūsa en dix jours<sup>207</sup> et qui, lui, est rattaché à Tādmekka, Gao et Ghana. Un autre conduit en vingt jours d'Awdāghust aux oasis du Nil par Sīwa; on rejoint par là un système nilotique bien décrit.

Si nous revenons à l'Occident, nous constatons, graphique à l'appui, que les descriptions d'al-Bakrī s'éclairent. L'itinéraire n° 1 concerne l'axe « royal », pour lequel les détails foisonnent, de Tāmdūlt à Awdāghust<sup>208</sup>. Les relations d'Awdāghust sont, finalement, peu nombreuses: quinze jours pour se rendre à Ghana<sup>209</sup>, cent dix pour aller à Kayrawān<sup>210</sup>, ce dernier détail étant probablement calqué sur l'évaluation, plus réaliste, du trajet en cent dix jours de Gao à Wargla par Tādmekka<sup>211</sup>. Vers le sud, Awdāghust apparaît comme un cul-de-sac. Quant aux routes qui viennent de Sidjilmāsa, et sur lesquelles al-Bakrī est beaucoup moins précisément informé (itinéraire n° 2 de notre graphique), qui passent plus à l'est, à la recherche du sel de Tatintāl<sup>212</sup> en particulier, elles n'aboutissent pas à Awdāghust mais à Ghana<sup>213</sup>. Curieusement, Awdāghust n'est reliée ni aux agglomérations du fleuve Sénégal ni à Awlīl; dans les deux cas, la chose est invraisemblable; elle a une importance particulière dans le premier, si l'on sait qu'al-Bakrī lui-même donne déjà, ailleurs, Sillā comme une concurrente de Ghana dans le commerce de l'or<sup>214</sup>. Quant au trajet qui va d'Awlīl à Nūl, il doit son autonomie à celle de l'informateur (itinéraire n° 6).

Le système de Ghana est beaucoup plus complexe et complet. Il implique que les relations avec cette ville sont très importantes et qu'al-Bakrī a bénéficié de beaucoup de renseignements. Mais une fois encore, la construction se moule sur les informateurs. Au sud, un itinéraire conduit à Ghīyārū. La localisation des noms cités dans notre itinéraire n° 4 oppose les historiens<sup>215</sup>. De même, l'itinéraire n° 5 alimente les controverses: Kūgha est situé pour les uns à l'ouest, pour d'autres beaucoup plus à l'est<sup>216</sup>.

207. *Ibid.*, p. 340 et suiv.

208. *Ibid.*, p. 296 et suiv. Sur cet axe, interprétation géographique complète de S. Daveau (1970), avec carte. Il faut passer par Tāmdūlt pour gagner Sidjilmāsa depuis Awdāghust; al-Bakrī, 1913. S. D. Goitein (1967, p. 212) insiste sur le fait que, la situation étant analysée depuis Le Caire, au XI<sup>e</sup> siècle, les caravanes qui viennent d'Afrique occidentale passent par Sidjilmāsa et Kayrawān; de même, S. D. Goitein (1973, p. 30, 50 et 151) fournit trois textes des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles qui montrent que l'on vient d'Occident en passant par Sidjilmāsa.

209. Al-Bakrī, 1913, p. 317. Et, signe fondamental, il donne cette information dans un passage qui date incontestablement du XI<sup>e</sup> siècle et n'a pas été fourni par al-Warraḡ.

210. *Ibid.*, p. 303.

211. *Ibid.*, p. 338 et suiv.

212. Al-Bakrī est seul à donner ce nom.

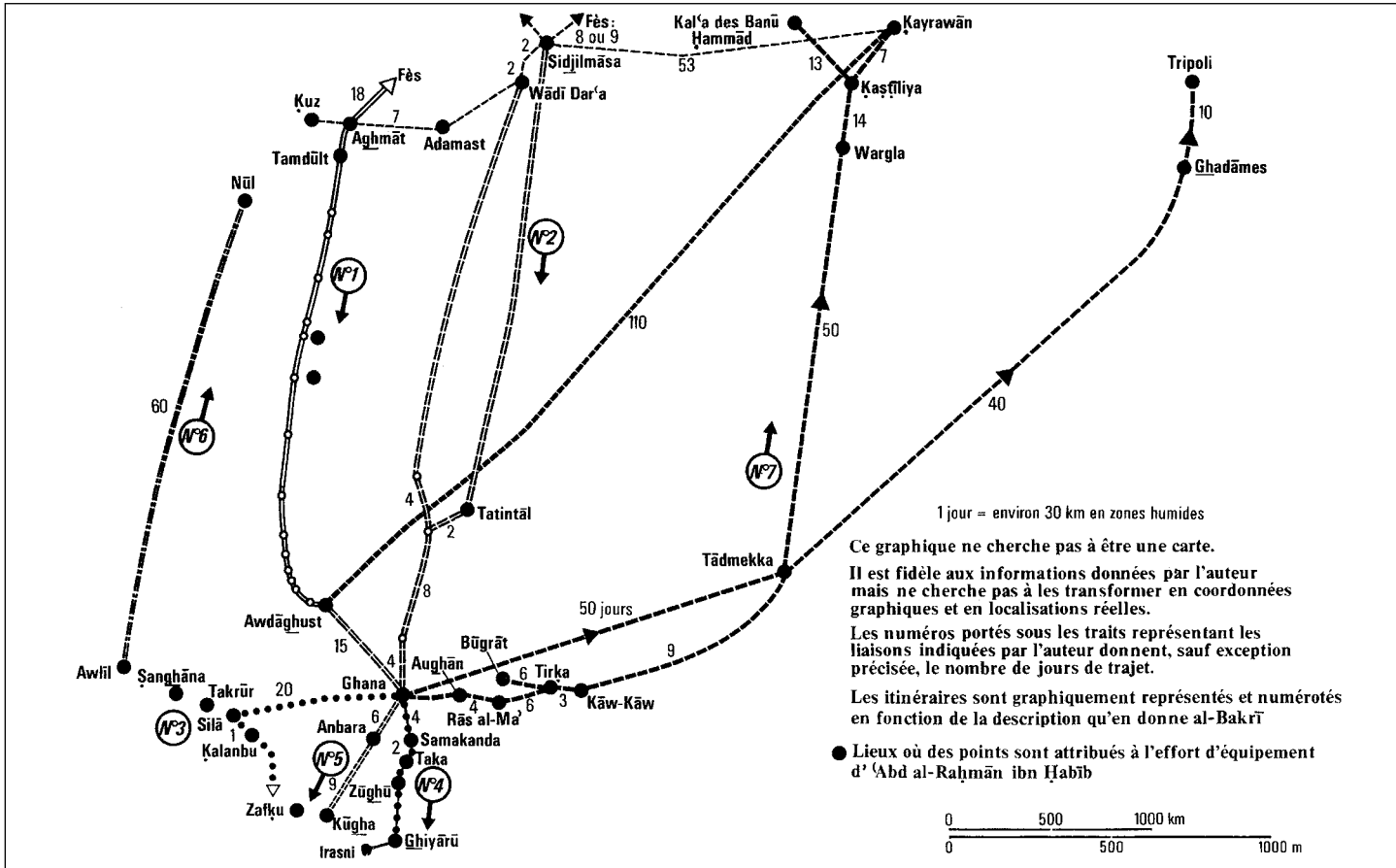
213. Al-Bakrī, 1913, p. 322.

214. *Ibid.*, p. 324-325.

215. Sur Samakanda (*ibid.*, p. 334; le peuple: les Bakam qui sont nus), voir R. Mauny, 1961, p. 126. Le pays de Gharantal, sur cet itinéraire, demeure inconnu (al-Bakrī, 1913, p. 332: ville non musulmane où les musulmans sont bien accueillis).

216. Al-Bakrī, 1913, p. 324 et suiv.; al-Bakrī montre que Kūgha importe des cauris, du sel, du cuivre.





14.12. Itinéraires d'al-Bakrī; partie occidentale. [Source: J. Devisse.]

La région du Sénégal est décrite dans l'itinéraire n° 3 : mais, une fois encore, localisations et identifications de distances sont imprécises. De Kalanbu, dernière ville nommée, on gagne le « Sud ». Là résident les Zafkū, dans lesquels T. Lewicki propose de reconnaître ceux que, plus tard, Yāḳūt nomme les Zāfūn et qu'il situe sur la Kolombine, à l'ouest de l'actuelle Diara, donc à l'est des villes dont parle al-Bakrī<sup>217</sup>. Lewicki pense même qu'au XI<sup>e</sup> siècle, ce peuple a joué un rôle important dans le commerce de l'or en direction du nord<sup>218</sup>. Plus « au sud » apparaissent d'autres peuples « païens ». Dans les trois cas des itinéraires 3, 4 et 5 apparaît bien, pour notre connaissance, l'inconvénient à peu près insurmontable que représente, pour le travail critique, l'hétérogénéité des informations de base qu'a utilisées al-Bakrī. Hélas, il n'est ni le premier ni le dernier à agir ainsi et c'est déjà miracle que, sans avoir quitté l'Espagne, il nous ait laissé tant de détails à évaluer et à critiquer ; encore faut-il prendre, face à ces sources, la distance critique que leur montage même rend indispensable.

Si l'on quitte Ghana par le faisceau des itinéraires n° 7, on n'évite pas, plus d'une fois encore, de rencontrer de grandes difficultés d'interprétation (on remarque, par exemple, que les villes au nord, à l'est et au sud sont toujours à quatre jours de distance de Ghana). Ce qui est intéressant ici, c'est la trop grande brièveté du trajet — morcelé — de Ghana à Gao (dix-sept jours), comme si l'auteur avait été peu et mal renseigné ; il convient également de signaler l'orientation « retour vers le Nord » donnée à la description des trajets vers Wargla et le Djarīd, l'Ifrikiya, Ghadāmes et Tripoli. Ici, pas de nom d'informateur direct, mais les témoignages reproduits montrent qu'en effet on circulait sur ces routes<sup>219</sup>, et pas seulement du sud au nord, au moins jusqu'à la domination almoravide du trajet occidental. Ce réseau oriental « depuis Ghana » est cohérent de son terminus méridional à la Ḳal'a des Banū Ḥammād<sup>220</sup> — donc l'information date du XI<sup>e</sup> siècle — et à son terminus oriental, à Tripoli<sup>221</sup> ; nous avons toute chance de tenir là une information de bonne qualité pour le XI<sup>e</sup> siècle, avant les Almoravides. Al-Bakrī fait mention d'un double de l'itinéraire entre Tādmekka et Ghadāmes pour chercher des pierres semi-précieuses, qui, nous le verrons plus loin, a toutes les chances d'être parfaitement repéré<sup>222</sup>.

Il se passe d'ailleurs à Tādmekka, à en croire al-Bakrī, quelque chose qui mérite de retenir l'attention. Les dinars dont se servent les habitants, dit al-Bakrī, sont « d'or pur »<sup>223</sup> ; et ils ont la particularité d'être « chauves » : ainsi de Slane traduit-il littéralement le mot arabe *ṣulāʿ*. Al-Bakrī s'exprime de façon telle qu'on peut sans aucun excès penser qu'il s'agit là de flans préparés

217. T. Lewicki, 1971a. Les arguments de T. Lewicki, sont solides.

218. *Ibid.*, p. 506.

219. T. Lewicki, 1979, p. 164-166 et J. M. Cuoq, 1975, p. 172.

220. Al-Bakrī, 1913, p. 105 et suiv.

221. Définition de l'espace ifrikiyen tout à fait concordante par al-Bakrī (1913, p. 49).

222. Rien d'étonnant à ce que le faisceau d'informations relatif aux relations vers le nord depuis Gao s'insère dans une notice autonome : voir al-Bakrī, 1913, p. 324 et suiv. Al-Bakrī nomme les spécialistes du commerce à Gao les Buzurghāniyyūn.

223. Al-Bakrī, 1913, p. 339.

pour l'exportation vers le nord et qui n'ont pas encore reçu d'empreinte; *ṣulā'*, dans ce cas, s'opposerait à *manḳūsh* que nous avons rencontré plus tôt. Il ne s'agit donc pas de frappe monétaire mais de l'étape qui la prépare: les ateliers sont au nord.

Ainsi, et sans diminuer, loin de là, l'intérêt des textes en cause, sommes-nous conduit à une attitude de critique différentielle et sélective, à une plus grande attention à la qualité sémiologique des informations fournies, bref à considérer que ces sources, comme toutes les autres, méritent d'être confrontées aux résultats obtenus par enquêtes orales ou archéologiques. Les méthodes, les motivations, les informations dans le cas d'al-Idrīsī, l'opposent fortement à son prédécesseur<sup>224</sup>. Al-Idrīsī ne se contente pas de décrire, assez empiriquement et en fonction de ses «fiches», un ensemble d'itinéraires non cohérents entre eux. Il a voulu donner un cadre rigide, celui des climats (*iklīm*) et de leurs subdivisions, à une description de l'Afrique. S'il indique, comme son prédécesseur, parfois d'après lui, parfois d'après des sources communes, la durée des trajets en journées, il traite tout autrement l'information (fig. 14.13)<sup>225</sup>.

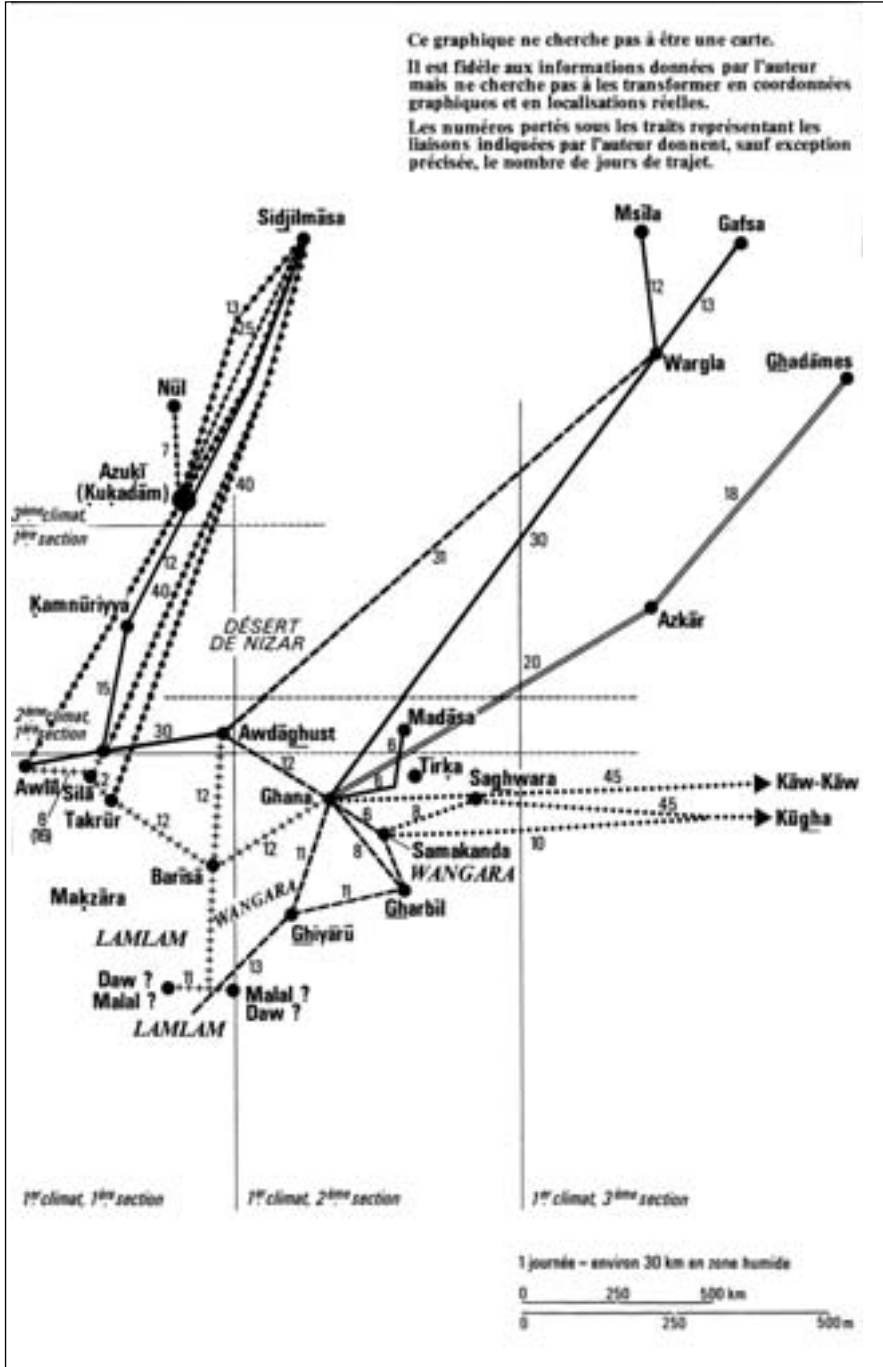
Comme précédemment, on peut mentionner très vite les itinéraires orientaux. Le premier et avec de grandes exagérations dans les distances, al-Idrīsī étudie, dans la troisième section du premier climat, un ensemble de liaisons terrestres, du Niger au Nil, qui traverse au passage le Kawār. Il y a là des informations neuves qui demandent une attentive étude critique. La troisième section du deuxième climat est de même consacrée à la description, toujours avec de forts excès dans les distances, de pistes du Sahara central, qui est un débouché au nord par *Ghadāmes*; ce système paraît beaucoup plus autonome par rapport à l'axe Tadmekka-Wargla que dans les descriptions d'al-Bakrī. La description de la quatrième section du deuxième climat, consacrée au désert nilotique et au Nil, paraît de médiocre intérêt. Ce qui nous frappe donc, c'est, au XII<sup>e</sup> siècle, l'attention prêtée aux relations Niger-Nil et Niger-Tchad et le retour à une plus grande autonomie de l'axe «libyen» qui aboutit à *Ghadāmes* et à la Tripolitaine. Ce seraient là de grandes nouveautés si la recherche future confirmait le bien fondé de ces remarques.

Si l'on revient à la première et à la deuxième section — exceptionnellement à la troisième — des premier, deuxième et troisième climats, les comparaisons avec al-Bakrī deviennent très intéressantes. Le grand axe méridien privilégié par al-Bakrī a disparu. Au nord, *Sidjilmāsa* a remplacé *Tāmdūl*<sup>226</sup>: ce fait est peut-être explicable par le maintien de l'obstacle aux relations que représentent les *Barghawāta*. En allant vers le sud, on évite désormais *Awdāghust* et même Ghana. La grande nouveauté est que l'on gagne directement les villes du fleuve Sénégal, malgré de grandes difficultés dues à la traversée de la *Ḳamnūriyya* ou du désert de *Nisar*. On gagne ces

224. Sur les méthodes, voir l'importante étude de T. Lewicki, 1966.

225. Voir la figure 14.13.

226. Les sources confirment bien la grande prédominance de *Sidjilmāsa* au XI<sup>e</sup> siècle. Voir S. D. Goitein, 1973, p.30-151.



14.13. Itinéraires d'al-Idrīsī; partie occidentale.  
[Source: J. Devisse.]

villes sur le fleuve, où l'on trouve de l'or, en une quarantaine de jours. De Sillā ou de Takrūr, il faut quarante jours pour atteindre Sidjilmāsa; de même d'Awlīl à Sidjilmāsa; de même du fleuve Sénégal à Sidjilmāsa, en passant par la Ḳamnūriyya et Azuḳī. Il est vrai qu'une fois — erreur de copiste ou erreur tout court — le passage par Azuḳī est plus long et qu'il nécessite, au total, cinquante-deux jours depuis le Sénégal vers le Nord: on se rapproche des évaluations anciennes d'Ibn Ḥawḳal. Tout se passe donc comme s'il existait désormais un axe allant de Sidjilmāsa au fleuve Sénégal en passant par Azuḳī.

Awdāghust est rejetée par al-Idrīsī, loin vers l'est: à un mois d'Awlīl. Ses relations sont beaucoup moins importantes qu'un siècle ou deux plus tôt. La ville — visiblement de moindre importance économique par rapport aux villes marchandes du Sénégal — garde des liaisons sur lesquelles il faut insister. Awdāghust est, dit al-Idrīsī, à douze jours de Ghana; et aussi de Barīsā, qui donne accès, elle aussi, au commerce du Sud.

Il faut un instant s'interroger sur la transcription de ce nom: Barīsā est une restitution; on peut en proposer d'autres, par exemple Bur.y.sī; et il devient intéressant de noter que graphiquement, peu de choses, en arabe, séparent cette autre transcription de l'Y.r.s.nī qui figure chez al-Bakrī. Il faut du reste noter qu'il en est exactement de même pour Gh.r.n.t.l (al-Bakrī) et pour Gh.rbīl (al-Idrīsī). Un problème se trouve simplifié pour nous, dans la mesure où il est légitime d'assimiler, les deux fois, à des nuances graphiques près, les localités citées par les deux auteurs deux par deux.

Pour al-Idrīsī, Barīsā — ou Bur.y.sī — joue, comme Y.r.s.nī pour al-Bakrī, un rôle important vers le Sud: c'est la pointe avancée du contact avec les «Lamlam» et le Malal. Mais al-Idrīsī est plus précis que son prédécesseur. Barīsā est reliée aussi, toujours en douze jours — on pressent quelque artifice<sup>227</sup> —, au système du fleuve Sénégal, par Takrūr. Barīsā devient ainsi un correspondant de deux systèmes plus septentrionaux, par les villes du fleuve et par Awdāghust et Ghana; al-Bakrī était moins précis s'agissant du rôle joué par Y.r.s.nī<sup>228</sup>. Mais aussi, à prendre les choses du sud au nord, depuis Barīsā, la domination du Takrūr sur la moyenne vallée du Sénégal et sa maîtrise du commerce de l'or prennent un relief neuf et soulignent les modifications d'équilibre survenues en un siècle dans l'organisation des réseaux d'exportation de l'or.

Le système de Ghana, entièrement rejeté dans la deuxième section du premier climat, est à la fois plus confus dans le détail — comme si des informations très contradictoires étaient venues grossir les «fichiers» de préparation — et plus réaliste dans les distances. Mais il faut noter l'inexactitude des données pour les relations vers l'est, jusqu'à Gao et même jusqu'à la

227. Le goût des cartographes arabes pour de telles constructions est connu. Cela doit mettre en situation de défiance critique ou de refus. On peut noter d'autres exemples: Ghana, Ghīyārū et Ghārībīl sont en relation sur une base de onze jours, Tīraḳḳā, Samakanda et Ghana, sur une base de six jours. Il y a certainement d'autres exemples à relever et ce sont probablement là des sources d'erreur importantes.

228. Il dit tout de même (J. M. Cuoq, 1975, p. 103): «Du pays de Y.r.s.nā, des *Sūdān 'adjam* appelés Banu Naḡmarata tirent du *tībr* dont ils font commerce.»

boucle du Niger: de Ghana on gagne le Nord-Est — et l'on en vient — vers Wargla en trente jours, sans qu'il soit question de l'étape de Tādmekka, et vers Ghadāmes en trente-huit jours.

Pour al-Idrīsī, toute cette deuxième section du premier climat, y compris les Wanḳāra et les villes de la boucle jusqu'à Tīraḳḳā, se trouve sous la domination de Ghana<sup>229</sup>. On peut donc risquer l'hypothèse qu'il y a maintenant deux grands systèmes concurrents de recherche de l'or. L'un, axé sur les villes du Sénégal, aboutit, par Azuḳī<sup>230</sup>, à Sidjilmāsa: il n'est pas besoin de beaucoup d'effort pour voir là le reflet direct de l'emprise almoravide et même de la politique des Almoravides alliés au Takrūr. L'autre, maître des pays du Niger, est dominé par Ghana et plus étroitement lié à Wargla que naguère<sup>231</sup>.

Est-ce là une image réelle et durable de ce qui s'est produit depuis le Xe siècle ou la « photographie » éphémère d'un moment? Ne s'agit-il pas tout compte fait d'une géographie plus idéologique qu'économique et à laquelle il serait imprudent de se fier aveuglément<sup>232</sup>?

Les itinéraires d'al-Idrīsī, différents de ceux de son prédécesseur pour toute la zone saharienne et de manière certainement significative, n'apportent pas les éléments neufs et décisifs qu'on attendrait, après deux siècles de relations pour les régions au sud du Sénégal et du Niger. On peut trouver bien des explications à cela, dont la plus probable est que les Noirs laissent peu circuler les marchands du Nord<sup>233</sup> et que la conversion à l'islam, réelle et ample dans la boucle du Sénégal ou à Gao à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, était encore vacillante plus au sud. En tout cas il ne faut pas compter sur al-Idrīsī, pas plus d'ailleurs que sur ses prédécesseurs, pour connaître en détail la vie des Noirs au sud des fleuves<sup>234</sup>. Une fois de plus la sémiologie a son importance et il ne faut pas accorder le même crédit aux informations neuves concernant les traversées du Sahara et aux répétitions, même enrichies, pour les régions plus méridionales.

229. Al-Idrīsī note l'opulence de la ville musulmane où vivent de riches commerçants (J. M. Cuoq, 1975, p. 133).

230. On peut s'étonner qu'Asuḳī figure, à juste titre étant donné l'importance prise par cette ville après la conquête almoravide, et que rien ne soit dit, par exemple, de Tabalbala, oasis probablement équipée à cette époque pour les relations avec le Nord (D. Champault, 1969, p. 23 et suiv.). Il est vrai aussi qu'Asuḳī est décrit par al-Idrīsī comme une ville prospère mais petite (J. M. Cuoq, 1975, p. 164).

231. Comparer cette étude des itinéraires avec J. O. Hunwick, C. Meillassoux et J. L. Triaud, 1981.

232. Un exemple incite déjà à la prudence. Il n'existe pas d'appréciation du trajet Sidjilmāsa-Ghana, mais al-Idrīsī (J. M. Cuoq, 1975, p. 129, 149) décrit longuement la Maḍjāba de Nīsar, que l'on traverse en quatorze jours sans trouver d'eau: c'est un pays où le vent soulève les sables. De même, lorsqu'il décrit Asuḳī, al-Idrīsī (J. M. Cuoq, 1975, p. 164) dit que c'est une étape vers Sillā, Takrūr ou Ghana.

233. Le soin qu'apporte al-Idrīsī, comme d'ailleurs al-Bakrī déjà, à noter quelles sont les villes où les marchands du Nord sont bien reçus laisse à penser que cette information était d'importance capitale.

234. Cependant, on le verra plus loin, certaines informations neuves sur les États du Takrūr, par exemple, ont traversé le Sahara. Et même quelques notes nouvelles apparaissent sur les villes encore « païennes » comme Mallal.

La localisation des lieux de l'échange, nous l'avons vu dès le départ, est largement liée à la situation des isohyètes; il faut assez d'eau pour les montures et pour l'ensemble des activités de plusieurs milliers d'hommes. Malheureusement, notre connaissance de l'évolution de l'environnement en zone sahélienne est encore très embryonnaire. Pourtant, l'archéologie fait surgir les questions en masse (fig. 14.14). Nous aimerions tout connaître de Sidjilmāsa; malheureusement, dans l'état actuel des choses, il faut se contenter de sources écrites qui, sur le trafic transsaharien, n'apportent presque rien. Il n'en va pas autrement d'Aghmāt. Tāmdūlt est un peu mieux placé, grâce à B. Rosenberger<sup>235</sup>. T. Lewicki nous a fourni une notice très scientifique sur les relations de Wargla avec toutes les régions de l'Afrique occidentale et centrale<sup>236</sup>; il en ressort que nous ne connaissons pas grand chose de l'activité de la ville avant le XI<sup>e</sup> siècle; à cette époque, la ville est en relation avec Sidjilmāsa<sup>237</sup>, Tādmekka, Ghana et le « pays de l'or »<sup>238</sup>. Au nord, elle a des contacts commerciaux avec le Djarīd, avec la Ḳal'a des Banū Hammād; probablement aussi Wargla a-t-elle des liens par caravanes avec le Tchad. Nous ne savons, pour le moment, rien de plus sur Ghadāmes que ce qu'en disent les textes et c'est peu de chose<sup>239</sup>. Hélas, le bilan de la recherche archéologique dans la partie septentrionale de l'Afrique est, en matière de relations transsahariennes, aussi peu riche pour les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles que pour les deux siècles précédents.

Les choses ont heureusement meilleure tournure une fois le désert franchi. Pour Azukī, nous savons maintenant que le site comporte deux grandes occupations dans le temps: l'une entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, l'autre entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>240</sup>; les travaux en cours permettent de penser que la capitale almoravide dont parlent les textes va livrer d'intéressantes informations.

Pour Awdāghust, les résultats obtenus mettent en relief l'importance urbaine du site pour les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Les activités industrielles y ont commencé dans un cadre non urbain, dès les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, plus ou moins rapidement mais sans modification culturelle fondamentale — la constance de la production de céramique locale l'atteste —, la cité a pris une allure urbaine, avec rues, places, mosquée, appropriation privée de l'espace construit et développement du luxe, au moins dans les sections où vivaient les commerçants venus du Maghreb. Tous les fouilleurs ont noté une cassure dans l'existence de la ville au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, mais la cité a retrouvé, sur d'autres bases, une vie propre après cette date<sup>241</sup>. Les datations au carbone 14, les poids de verre retrouvés, l'analyse des objets

235. B. Rosenberger, 1970a, p. 79.

236. T. Lewicki, 1976.

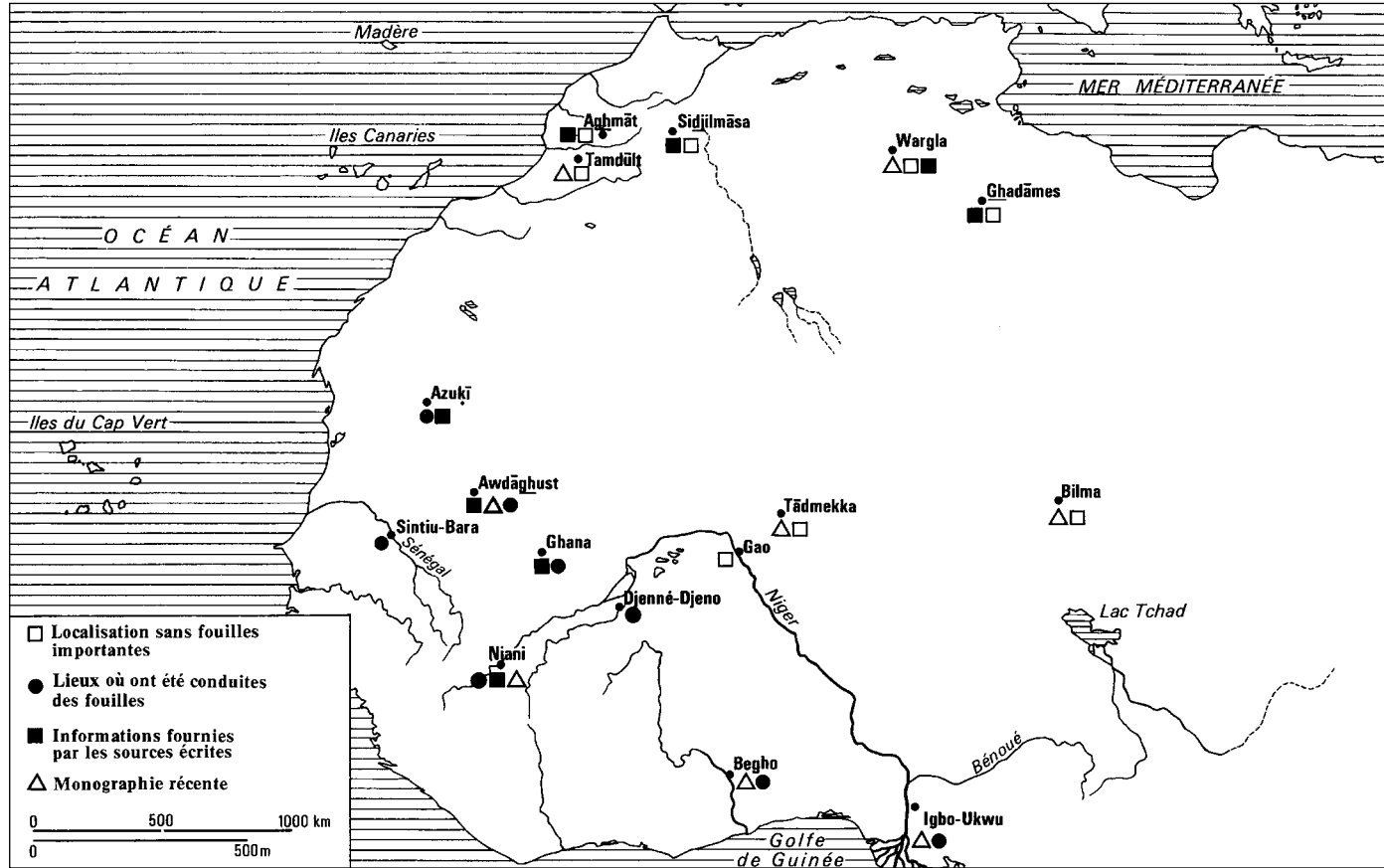
237. *Ibid.*, p. 16.

238. *Ibid.*, p. 42-43: au X<sup>e</sup> siècle, un ibadite du Djarīd se rend à Ghana et de là à Guyāra (on reconnaît Ghīyārū); il trouve les habitants de ce lieu nus et il meurt dans cette ville (p. 51-52: discussion sur la localisation de Ghīyārū).

239. Travaux en préparation de N. Ghali sur ce sujet à l'Université de Paris I.

240. B. Saison, 1981.

241. Les informations sont rassemblées et développées dans C. Vanacker, 1979; J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983; J. Polet, 1985; D. Robert-Chaleix, à paraître; B. Saison, à paraître.



14.14. Les lieux du trafic transsaharien, IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. [Source: J. Devisse.]



importés confirment les datations qui précèdent. Awdāghust a été une ville de plusieurs milliers d'habitants, très active aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles et sans aucun doute affectée par une catastrophe au milieu de ce siècle. Les causes les plus fortes de sa décadence dépassent le cadre chronologique et le terrain actuel de discussion<sup>242</sup>.

Les fouilles conduites à Ghana (Kumbi Saleh) ont permis de mesurer, là encore, la longue durée de vie de ce site: sur plus de 7 mètres d'épaisseur s'étagent des occupations qui vont du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle<sup>243</sup>; une très importante mosquée est peu à peu dégagée et conservée. La capitale royale dont parle al-Bakrī n'a pas encore été retrouvée. Jusqu'à présent, un très petit nombre d'objets importés du Nord a été retrouvé; mais les signes de relations avec Awdāghust sont incontestables.

Sintiu-Bara se trouve dans une zone historique d'intérêt considérable<sup>244</sup> où les traces d'existence ancienne des agglomérations sont découvertes en grand nombre<sup>245</sup>. Les travaux accomplis jusqu'à présent ne permettent pas de rattacher ce site à ceux dont parlent al-Bakrī ou al-Idrīsī. Des vestiges de métallurgie locale remontant aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles y ont été découverts et aussi des traces nombreuses d'une production céramique de belle qualité<sup>246</sup>. Il convient dès lors de ne pas oublier ce que dit al-Idrīsī de Takrūr et de Barīsā où les contacts sont assurés avec les marchands du Nord: nous savons par l'expérience de Tegdaoust ce que cela veut dire, et la découverte de fragments de céramique vernissée à Sintiu-Bara montre que l'attente n'est pas vaine<sup>247</sup>.

Niani a une vie brillante pour l'époque suivante; pour celle qui nous intéresse, on n'y note aucune trace certaine de relations avec les circuits transsahariens<sup>248</sup>. Pourtant, le fait que l'agglomération existe bel et bien, qu'elle échange probablement des productions avec des régions voisines, conduit à s'interroger sur son identification éventuelle avec le Mallal dont parle al-Bakrī.

L'enquête menée à Jenné-Jeno, fondée sur une stratigraphie minutieuse et des datations sûres, conduit à des résultats très neufs. Entre 400 et 900, déjà, une ville existe sur ce site proche de l'actuelle Jenné<sup>249</sup>; et elle se développe beaucoup pendant l'époque suivante, de 900 à 1400<sup>250</sup>. Malheureusement, pour le moment, les résultats obtenus, d'importance essentielle pour le commerce régional, ne concernent presque pas les relations transsahariennes.

242. Voir en particulier J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983.

243. D. Robert, S. Robert et B. Saison, 1976. Voir aussi: rapports de fouille annuels déposés à l'Institut mauritanien de la recherche scientifique, et S. Berthier, 1983.

244. Voir ci-dessus la description des itinéraires et la carte des sites.

245. B. Chavane, 1980.

246. A. Ravisé et G. Thilmans, 1978, p.57. Dates au carbone 14: 587 ± 120, 1 050 ± 120. G. Thilmans et A. Ravisé, 1980.

247. G. Thilmans, D. Robert et A. Ravisé, 1978.

248. Ce n'est pas l'avis de W. Filipowiak (1979, p.189), qui pense à l'arrivée, au X<sup>e</sup> siècle, de commerçants arabes introduisant à Niani des constructions en banco et la culture de certains légumes. Nous faisons quelques réserves sur ces interprétations, en particulier sur le lien établi entre l'architecture de banco et l'arrivée de commerçants arabes.

249. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*, p.190: c'est la phase III de l'occupation du site.

250. C'est la quatrième et dernière phase de vie urbaine en ce lieu (*ibid.*, p.191-192).

Begho n'a pas encore fourni autant d'indices et permis autant d'hypothèses. Le simple fait, cependant, que les traces les plus anciennes d'activité y remontent au II<sup>e</sup> siècle montre que l'on n'échappera plus longtemps à la question de savoir s'il n'existait pas une circulation des biens en zone de savane proche de la forêt beaucoup plus tôt qu'on ne l'a dit jusqu'à présent<sup>251</sup>.

C'est à une interrogation comparable que conduisent les résultats, si contestés, des recherches fructueuses et spectaculaires menées à Igbo-Ukwu<sup>252</sup>. T. Shaw, combattu par beaucoup de collègues, s'est posé la question de savoir si, dès le IX<sup>e</sup> siècle, n'existaient pas des relations entre cette région si proche du delta du Niger et le monde septentrional.

Toutes les recherches récentes rééquilibrent profondément l'histoire des échanges techniques et commerciaux: on a cessé de faire de l'Afrique de l'Ouest, grâce à elles, une dépendance du Nord par l'intermédiaire des relations transsahariennes. Ramené ici à ses justes proportions chronologiques et quantitatives, le commerce transsaharien n'en garde pas moins un considérable intérêt. Les transformations qu'il a introduites, dans tous les domaines au sud et au nord du désert, pourront être désormais mesurées avec plus de sagesse que naguère.

Les résultats obtenus ici ou là par l'archéologie concernent l'histoire économique et celle des échanges transsahariens, et on regrette amèrement que si peu d'informations soient encore disponibles sur Gao<sup>253</sup>, Tādmekka<sup>254</sup>, Bilma<sup>255</sup> et même l'Aïr<sup>256</sup>; pour ne plus parler des villes situées au nord du Sahara. Il semble en tout cas que la démonstration soit faite de l'utilité historique des fouilles conduites sur les sites urbains liés aux relations transsahariennes, même indirectement; chacun en tirera les enseignements de son choix.

L'image que nous avons aujourd'hui du commerce transsaharien au XI<sup>e</sup> siècle est peu réaliste et probablement schématique à l'excès tant il existe de questions, d'ordre économique surtout, auxquelles aucune réponse n'a encore été apportée; tant aussi les premiers résultats connus des recherches archéologiques révèlent que tout est beaucoup plus complexe et plus divers qu'on ne le pensait naguère dans le domaine des échanges de produits, de techniques et même de modes ou d'influences.

Cependant les sources écrites et l'archéologie permettent dès maintenant de dresser un tableau provisoire des produits qui traversaient le Sahara. Il n'y a malheureusement pas toujours — pas souvent même — coïncidence entre

251. M. Posnansky, 1976. Dans le quartier de Dwinfuor, le travail du fer est attesté dès le II<sup>e</sup> siècle.

252. T. Shaw, 1970, 1975a; O. Ikime (dir. publ.), 1980; voir les chapitres 16 et 18 ci-après.

253. Malgré les remarquables recherches conduites par C. Flight (Université de Birmingham).

254. T. Lewicki, 1979: peu ou pas d'informations avant le X<sup>e</sup> siècle. Dès cette époque, un marchand ibadite envoie, de Tādmekka vers le Djarīd, 16 bourses contenant chacune 500 dinars, soit 8 000 dinars. La ville, pour Lewicki (p. 165-166), serait, à cette époque, aux mains des Zanāta.

255. L'article souvent cité de D. Lange et S. Berthoud (1977) montre de quel profit serait une recherche archéologique au Kawār.

256. S. Bernus et P. Gouletquer, 1974. Alors que les résultats sont spectaculaires pour la métallurgie ancienne du cuivre.



14.15. *Tegdaoust/Awdāghust*: lampe à huile à réservoir décoré d'impressions pivotantes. Céramique à vernis vert. L'extrémité du bec a été restituée.  
[Source: IMRS, Nouakchott.]

les informations fournies par les sources arabes — elles reflètent les préoccupations d'exportateurs septentrionaux — et l'archéologie — qui rend compte de l'achat par les consommateurs du Sud. Al-Bakrī explique qu'à Awdāghust on importait, à très fort coût, pour une clientèle d'expatriés venus du Nord, du blé, des dattes, des raisins secs<sup>257</sup>; l'archéologie n'a rien donné pour le moment qui le confirme. Al-Bakrī ouvre cependant la porte à une recherche importante sur le commerce des dattes, qui paraissent avoir traversé le Sahara très tôt, peut-être même avec la manière de les cultiver. Aucun texte ne parle, pour cette même Awdāghust, d'autres importations de luxe pour une clientèle exigeante — la même qui consommait le blé et les dattes. Les fouilles, elles, parlent. L'importation des objets d'usage semi-luxueux (lames à huile vernissées) (fig. 14.15) ou luxueux (coupes, vases, brûle-parfums vernissés, verres décorés) s'accroît fortement, tous les points de fouille l'ont montré<sup>258</sup> pour cette période même: il s'agit de la découverte de milliers de témoins d'un trafic de grand prix. Pour le moment, rien de comparable n'a été retrouvé pour la même époque dans les sites plus méridionaux: ni Gao<sup>259</sup>, ni Sintiu-Bara<sup>260</sup>, ni Niani<sup>261</sup>, ni Jenné-Jeno<sup>262</sup> ne se comparent aux richesses de Tegdaoust. Il en est de même pour le verre, importé sous formes très

257. J. M. Cuoq, 1975, p. 83-84. Sur ce trafic, les bénéfiques étaient certainement très forts, même si les consommateurs et clients étaient des musulmans comme ceux qui vendaient ces produits rares.

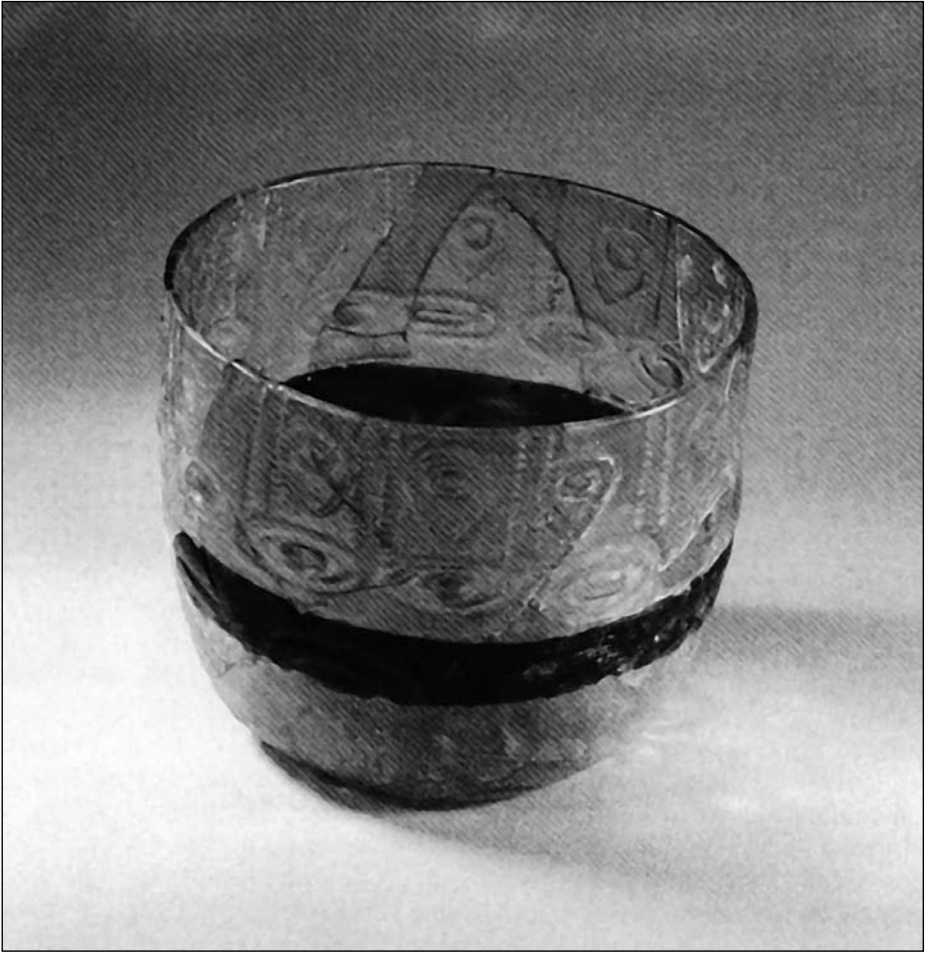
258. C. Vanacker, 1979, p. 155; B. Saison, 1979; J. Polet, 1980; D. Robert, 1980, p. 209; accroissement de 17 % au X<sup>e</sup> siècle; J. Devisse, 1982: 55 % des importations concernent l'époque qui va du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle.

259. R. Mauny, 1952.

260. G. Thilmans, D. Robert et A. Ravisé, 1978.

261. W. Filipowiak, 1979.

262. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*h*.



14.16. *Tegdaoust/Awdāghust*: gobelet de verre importé, peut-être d'Ifrīkiya ou d'Égypte (?)  
(restauration : Institut du Verre à Mayence, République fédérale d'Allemagne).  
[Source: IMRS, Nouakchott.]

diverses (flacons, vases, coupes, gobelets [fig. 14.16]) pour la même période à Tegdaoust<sup>263</sup> et très rare sur les autres sites travaillés jusqu'à présent; B. Saison a soutenu avec beaucoup de vraisemblance qu'il existait même une importation systématique de débris d'objets de verre, destinés, par refonte locale, à la fabrication de perles, si largement demandées par les élégantes, à côté des autres éléments de parure<sup>264</sup>.

263. C. Vanacker, 1979: découvertes d'objets entiers ou reconstituables; voir le chapitre de C. Vanacker, dans J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983; J. Devisse, 1982: 42 % des découvertes faites pour le verre concernent la période du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle.

264. B. Saison, 1979, p. 659 et suiv. De nombreux moules à perles ont été retrouvés au cours des fouilles (par exemple, B. Saison, p. 510).

Il faut certainement, pour avoir une idée complète de ce commerce de luxe transsaharien destiné à satisfaire une clientèle nord-africaine installée au Sahel ajouter au blé, aux dattes, aux raisins secs, aux céramiques, aux verres, l'argent, dont le travail était aussi assuré à Tegdaoust<sup>265</sup> et probablement aussi les pierres précieuses ou semi-précieuses, qui, elles, circulaient au-delà d'Awdāghust. La circulation des pierres précieuses ou semi-précieuses a commencé avant 900; elle s'amplifie ensuite à la mesure des besoins d'un marché de consommation important et les lieux de découverte en disent beaucoup sur ce point.

L'agate, vraie, qui vient de Haute-Égypte est rare<sup>266</sup>. Le cas de l'amazonite est plus important; elle n'est pas retenue par Lewicki dans son catalogue des pierres nommées par les auteurs arabes<sup>267</sup>; cependant l'archéologie, pour les siècles dont nous nous occupons, en fournit des fragments nombreux et de grand intérêt<sup>268</sup>; les seules mines identifiées jusqu'à présent se trouvent très éloignées de l'Afrique occidentale: au nord-est du Tibesti<sup>269</sup> et au Fezzān<sup>270</sup>. Dans les deux cas, l'apport, et en nombre non négligeable, de tels fragments de cette belle roche verte en Afrique occidentale suppose, sous une forme quelconque, un long transfert du Nord-Est vers l'Ouest; un travail très récent nous a, il est vrai, appris qu'il existe de petits gisements d'amazonite en Mauritanie, dans la région de Tidjikdja<sup>271</sup>. Le grenat<sup>272</sup> vient du Maghreb; Lewicki montre qu'il en était importé en Égypte à l'époque fatimide; un grenat de belle taille a été retrouvé à Tegdaoust<sup>273</sup>. Dans le cas de la pierre qu'al-Bakrī appelle *tāsi-n-samī*<sup>274</sup>, Lewicki a refusé la traduction que proposait R. Mauny, «agate», et il a eu raison<sup>275</sup>, mais sa propre traduction par «cornaline» pose problème elle aussi. Il faut d'abord le souligner pour en finir avec les légendaires importations de cornaline indienne! Il y a de la

265. B. Saison, 1979. Bijoux d'argent: planche VI, p. 595; D. Robert, 1980, p. 209: perle d'argent et, dans le trésor dont il a été question plus haut, bracelet d'argent et trois boucles d'oreille. Il faut rappeler ici que, selon al-Bakrī (1913, p. 319), les chiens de la cour du Ghana portent des colliers d'or et d'argent garnis de grelots fabriqués dans les mêmes métaux.

266. T. Lewicki, 1967a, p. 59 et suiv. On en a retrouvé, sans datation ni stratigraphie, dans les tumuli de Killi et d'El-Waladji, au Mali, fouillés par Desplagnes (voir A. M. D. Lebeuf et V. Paques, 1970, p. 14).

267. T. Lewicki, 1967a.

268. A. M. D. Lebeuf et V. Paques, 1970, p. 14: objets découverts dans le tumulus de Killi, il est vrai non daté; C. Vanacker, 1979; B. Saison, 1979; J. Polet, 1980, p. 91; D. Robert, 1980, p. 209, en général pour les périodes les plus anciennes de la vie urbaine d'Awdāghust.

269. P. Huard, 1966, p. 381.

270. T. Monod, 1948, p. 151 et suiv.

271. S. Amblard, 1984, p. 216.

272. T. Lewicki, 1967a, p. 56-57; *bidjādī* en arabe.

273. TEG 1963, MIV 409. On peut du reste, à la limite, se demander s'il ne s'agit pas d'une autre pierre. Signalée par T. Lewicki (1967a, d'après Yāḳūt), une sorte de zircon dont une variété est rouge — c'est un corindon ou une alumine cristallisée —, qui est très dur et que l'on confond parfois avec le rubis. Al-Bakrī, dit Lewicki, signale l'existence d'une mine où cette pierre était abondante, sur la route entre Sidjilmāsa et Aghmāt.

274. J. Devisse, 1970, p. 119, note 2: «une espèce de pierre qui ressemble à l'agate et qui offre parfois un mélange de rouge, de jaune et de blanc».

275. T. Lewicki, 1967a, p. 53-54.

cornaline en abondance dans la moyenne vallée du Nil en particulier<sup>276</sup>, il n'est donc pas étonnant que nous en trouvions des traces, pour notre époque, en Afrique occidentale, distance mise à part<sup>277</sup>; cependant, la définition que donne al-Bakrī s'adapte beaucoup mieux à la calcédoine qu'à la cornaline; et l'on trouve, à Tegdaoust, de nombreux échantillons de calcédoine pour la période considérée<sup>278</sup>. Si l'on se souvient que la localisation que propose Lewicki lui-même dans le Hoggar<sup>279</sup> correspond bien à un lieu d'extraction de calcédoine, on peut probablement conclure. A quoi servent ces pierres pour lesquelles le goût est très vif en Afrique de l'Ouest aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles<sup>280</sup>? B. Saison a, le premier, pour Tegdaoust, apporté les preuves de l'importance du travail de bijouterie, associant métaux, pierres et coquillages<sup>281</sup>. Peut-être enfin faudrait-il mentionner l'importation des cauris, sur l'histoire transsaharienne desquels nous savons encore si peu de choses. Ils apparaissent à Awdāghust à peu près aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles<sup>282</sup> et l'on commence à avoir des traces de leur commercialisation au Nord au XI<sup>e</sup> siècle<sup>283</sup>.

Bien entendu, s'agissant d'Awdāghust, ces produits importés le sont, répétons-le, pour une clientèle riche venue du Nord; lorsqu'elle disparaît, après 1100 au plus tard, le luxe disparaît rapidement. De ce point de vue, Awdāghust n'apparaît pas comme un comptoir redistributeur de ces produits importés vers le Sud — ou très exceptionnellement — mais comme le lieu d'échange de haute valeur entre l'or travaillé, les cuirs tannés<sup>284</sup> et décorés, l'ambre venu de la côte atlantique<sup>285</sup>, la gomme peut-être<sup>286</sup>, et les produits du Nord, dont seul le sel constitue une matière largement réexportable.

L'image de ce commerce, on le voit, devient beaucoup plus complexe au fur et à mesure que nos connaissances s'affinent. On peut dès maintenant

276. S. D. Goitein, 1973, p.283: en 1046, envoi d'Alexandre à Tunis de deux paquets de cornaline.

277. A. M. D. Lebeuf et V. Paques, 1970, p.14: abondante à Killi et Walađji, non datés. A Tegdaoust, trouvailles non exceptionnelles: B. Saison, 1979; J. Polet, 1980; D. Robert, 1980; J. Devisse, 1982. A Jenné-Jeno, une perle de cornaline est signalée (S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b, p.190) pour la période qui va de - 400 à - 900.

278. C. Vanacker, 1979: quinze exemplaires; B. Saison, 1979: nombreux exemplaires; J. Polet, 1980, et D. Robert, 1980; J. Devisse, 1982.

279. T. Lewicki, 1967a, p.54: entre In Ouzzal et Timmisao, sur une route secondaire entre Ghadāmes et Tādmekka.

280. J. Devisse, 1970, p.119, note 1, pleinement confirmée par les recherches archéologiques.

281. B. Saison, 1979, p.385 et suiv.: perles taillées remarquablement en calcédoine et cornaline, bijoux cylindriques d'amazonite, déchets de taille, etc.

282. C. Vanacker, 1979: plutôt X<sup>e</sup> siècle; D. Robert, 1980, p.209: X<sup>e</sup> siècle; J. Devisse, 1981: plutôt IX<sup>e</sup> siècle.

283. S. D. Goitein, 1967, p.154: ils font partie des marchandises qui arrivent couramment dans les ports d'Ifrīkiya; p.275: il arrive, en hiver, des cauris au port de Tripoli; le réceptionnaire se plaint que cette marchandise se vende mal à cette saison; p.373: en 1055-1056, la demi-balle de cauris est vendue depuis Ḳayrawān pour une somme équivalant à 55 dinars.

284. Awdāghust participe certainement à la chasse à l'oryx (les textes le suggèrent et les fouilles l'ont prouvé) et à l'exportation de cuirs, peut-être même des fameux boucliers lamṭa dont parle Ibn Ḥawḳal (1964, p.91). Voir al-Bakrī, 1913, p.301.

285. Le trafic avec la côte, attesté par l'importance des coquillages, tel l'*Anadara senilis* ou le *Cymbium*, n'a jamais cessé.

286. Al-Bakrī, 1913, p.299.

poser une question à laquelle les chercheurs devront être attentifs : existe-t-il ou non, dans l'ensemble des villes du Sahel, une « bourgeoisie » assez riche et de goûts assez comparables à ceux des Maghrébins pour qu'un marché d'appel se crée pour les objets de luxe dont il vient d'être question ? Dans l'instant notre réponse est réservée et plutôt négative pour cette époque. Awdāghust constitue une exception. Cette ville a probablement aussi constitué un pôle important de métallurgie du cuivre. Importatrice de matière première, elle paraît en constituer des alliages assez recherchés et fabriquer des objets de luxe, localement consommés — bijouterie et médailles<sup>287</sup> — ou réexportés : D. Robert pense que d'Awdāghust pouvaient partir vers Ghana les fils de cuivre qui servaient de « monnaie » à Ghana<sup>288</sup>.

Les résultats actuellement atteints pour Awdghust le seront, la chose est sûre, pour tous les sites sur lesquels un travail comparable sera effectué à l'avenir. C'est dire combien ne peuvent être que provisoires les conclusions actuelles sur le trafic transsaharien, plus mouvant, plus complexe, plus contradictoire qu'on ne le pensait naguère. A l'autre extrémité du désert, D. Lange et S. Berthoud montraient récemment qu'une même complexité apparaîtrait, pour la même période, dans le commerce du Kawār, exportateur de dattes et de sel vers le sud mais aussi d'alun vers le nord, jusqu'à Wargla<sup>289</sup>.

On est dès lors en droit de se demander si ces commerces ne sont pas, sous le couvert du « prestigieux » échange sel-or, variables, changeants, soumis aux modes et aux rapports de force, moins stables que ne le font penser les textes et la fixité des itinéraires. Et aussi s'ils ont réellement modifié, de part et d'autre du Sahara, les genres de vie et les goûts.

Il est temps d'en revenir au commerce de l'or lui-même. Al-Bakrī y fait trois allusions explicites : l'une concerne Awdāghust, les deux autres s'inscrivent dans la description de deux itinéraires totalement séparés des autres (n° 4 et n° 5 de la fig. 14.12). Par le premier, on va de Ghana à Ghīyārū<sup>290</sup> ; on passe, après quatre jours, à Samakanda, puis, après deux jours, à Tāḡa, puis on gagne en un jour un bras du « Nil » que les dromadaires traversent à gué ; de là, on arrive au pays de Gharntīl<sup>291</sup>, où les musulmans ne résident pas ; alors qu'ils sont, dit al-Bakrī, installés un peu plus dans l'ouest à Yarasna, où l'on s'arrête. Par le deuxième itinéraire, plus imprécis encore<sup>292</sup>, qui va de Ghana à Kūgha, situé au sud-ouest et où se trouvent les plus belles mines (*ma'ādin*) d'or. Que penser des « percées vers l'or » de marchands musulmans que laisse supposer le texte d'al-Bakrī et qui conduiraient ces marchands fort avant vers le sud, au contact presque direct des zones de production, poussée apparemment beaucoup plus forte que celle qu'on trouvera chez al-Idrīsī, un

287. C. Vanacker, 1979, p. 110 et suiv. ; B. Saison, 1979.

288. D. Robert, 1980, p. 209, 259, 284.

289. D. Lange et S. Berthoud, 1977, p. 32-35.

290. Graphies de ce nom chez Ibn Ḥawḳal : Gh.r.yū (ou Gh.r.y.wā) ; chez al-Bakrī : Gh.yārū ; et chez al-Idrīsī : Gh.yara. Voir J. M. Cuoq, 1975, p. 101-102.

291. Graphies de ce nom chez al-Bakrī : Gh.r.n.t.l ; chez al-Idrīsī : Gh.rbil ou Gh.rbil.

292. J. M. Cuoq, 1975, p. 104.

siècle plus tard (fig. 14.17)? Pour ce dernier, les deux grands axes de commercialisation de l'or sont plus clairement organisés.

Le premier met en contact, dans des villes assez septentrionales comme Takrūr et ses dépendances, Barīsā ou Sillā, des commerçants venus du Nord et des marchands noirs qui dépendent du Takrūr et circulent entre les agglomérations que contrôle celui-ci<sup>293</sup>. Ainsi se trouve constitué un système noir — le Takrūr — de contrôle du commerce dans une région où rien de tel n'existait un siècle plus tôt, même si déjà al-Bakrī suggérait que Sillā cherchait alors à rivaliser avec Ghana<sup>294</sup>. Barīsā, pointe méridionale de ce système, à douze jours<sup>295</sup> de Ghana, d'Awdāghust et de Takrūr, se localise assez bien sur le Haut-Sénégal, mais en-dehors des zones de production de l'or.

Si l'on compare les localisations, d'après les indications fournies par les deux auteurs, de Ghīyārū, d'Irasna, de Ghīyārā et de Barīsā, on constate que les informations d'al-Idrīsī ramènent fortement vers le nord les lieux de l'échange de l'or et diminuent, du même coup, le champ de prospection des commerçants musulmans venus du Nord dans le monde noir. Il peut exister beaucoup d'interprétations d'un tel changement. On peut dès maintenant retenir que l'organisation du Takrūr, après 1050 évidemment, a modifié profondément la géographie de la circulation de l'or. Pour apprécier totalement le changement intervenu, il faut ici se souvenir du fait que de Takrūr, vers le nord, on gagne, selon al-Idrīsī, directement Azūkī et Sidjilmāsa.

Al-Idrīsī décrit ensuite un deuxième système de commercialisation de l'or, dominé par le Ghana<sup>296</sup>. Les points les plus méridionaux de ce système sont Gharbīl et Ghīyārā<sup>297</sup>, cette dernière, distante de onze jours de marche de Ghana, se place, à partir de cette indication, sur un arc de cercle qui recoupe le Baule, affluent du Sénégal et le delta intérieur du Niger; il paraît raisonnable de penser plutôt au Baule, en notant du reste — nouveau problème — que cette localisation rapprocherait dangereusement Ghīyārā de Barīsā et, dès lors, les systèmes concurrents du Takrūr et du Ghana. Constatons aussi que Barīsā et Ghīyārā constitueraient les points avancés des deux systèmes vers les champs de production du Galam et du Bambuk<sup>298</sup>. Plus à l'est, les Wangara occupent un vaste pays où l'or abonde. Les dimensions mêmes qu'en donne al-Idrīsī (480 km × 240 km), la distance qu'il indique entre Ghana et le pays des Wangara (huit jours), la localisation qu'il fournit de Tiraḳḳā, ville des Wangara qui dépend de Ghana, le fait que les Wangara exportent leur or vers

293. *Ibid.*, p. 130.

294. *Ibid.*, p. 96: « [Le roi de Silla] a un vaste royaume, très peuplé, il peut presque rivaliser avec celui de Ghana ».

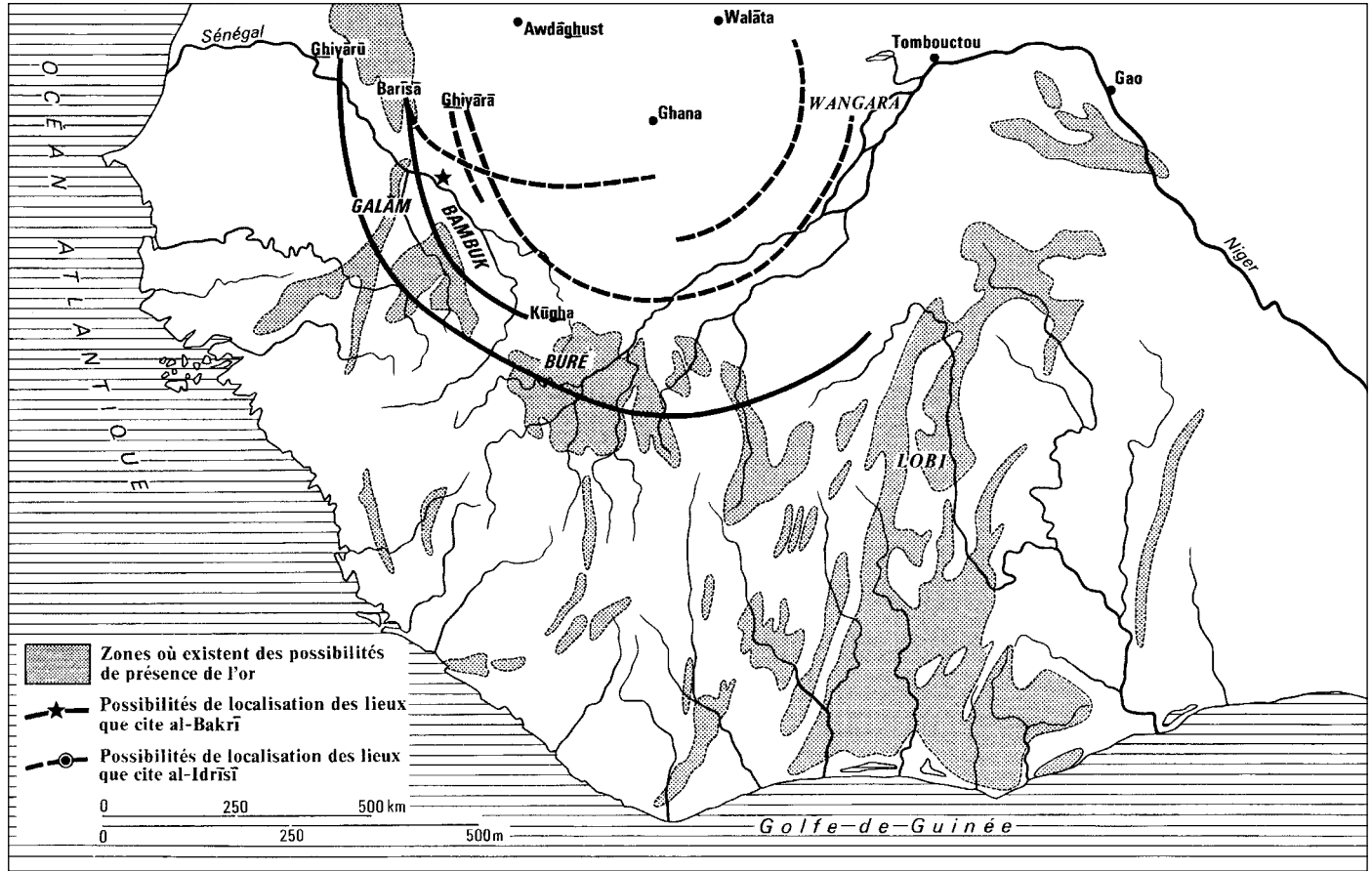
295. Et non point onze jours comme le dit J. M. Cuoq (1975) par erreur, dans ce cas, p. 130.

296. *Ibid.*, p. 137: « L'ensemble des pays que nous venons de signaler est sous la dépendance du souverain du Ghana: [ils] lui procurent tout le nécessaire et lui, en retour, les assure de sa protection ».

297. Rappelons que la première de ces localités est appelée Gh-r.n.t.l. par al-Bakrī et la deuxième Gh.yārū.

298. Il n'est pas sans intérêt de constater que, interprétant les données d'al-Bakrī, J. L. Triaud arrive à des conclusions voisines, pour Gh.yārū, de celles que nous proposons ici pour l'interprétation d'al-Idrīsī (voir J. O. Hunwick, C. Meillassoux et J. L. Triaud, 1981; voir aussi R. Mauny, 1961, p. 124).





14.17. Zones de production de l'or en Afrique occidentale. [Source: J. Devisse.]

le Maghreb et Wargla, tout conduit à considérer que cette région correspond exactement au delta intérieur du Niger entre sa pointe sud, proche du Bure et les environs de Tiraḳḳā. Il s'agit d'une définition très extensive du delta intérieur, mais elle correspond bien au texte. Cependant, une fois encore, nous ne sommes pas dans la zone de production de l'or<sup>299</sup>.

Un mot encore pour souligner qu'il faut enquêter, beaucoup plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, sur les marchands noirs dont parlent les sources à partir d'al-Bakrī. On peut discuter la traduction retenue par Cuoq<sup>300</sup> du passage où al-Bakrī parle des commerçants *ʿadīam* (non arabes): l'important est que ces commerçants, nommés les Banū n.gh.m.ran ou Namghmarāna<sup>301</sup>, sont, une fois, assimilés par un copiste<sup>302</sup> aux Wangh.m.rāta, et que ceci ouvre une discussion importante. D'autant plus que, tous les traducteurs sont d'accord sur ce point, ces commerçants vendent de l'or<sup>303</sup>. Bien entendu, il faudra un jour reprendre totalement la question des Wangara<sup>304</sup> de leur localisation et de leur rôle économique. Il faut, enfin, se souvenir du fait que, même non nommés, des commerçants noirs sont signalés par al-Bakrī et al-Idrīsī à Gharbīl, à Ghīyārā, à Barīsā, au Takrūr, à Ghana et à Gao.

Il serait présomptueux de prétendre apporter à ces débats si difficiles des solutions définitives. Tout au plus est-il nécessaire d'attirer encore l'attention sur quelques constatations. Pour l'époque d'Ibn Ḥawḳal, les zones où les Noirs vivent et trouvent de l'or, très indistinctes et lointaines, sont données pour distantes d'un mois de trajet depuis Ghana. Ensuite, on assiste au raccourcissement de cette distance et l'on arrive, avec al-Idrīsī, à une solution qui a les apparences du raisonnable. En même temps, plus on approche de ce raisonnable, plus on a l'impression que les marchands du Nord, informateurs des auteurs que nous utilisons, n'ont pas eu accès directement aux zones de production de l'or, mais ont été en contact avec des commerçants noirs que nous commençons seulement à connaître; encore faut-il tenir compte de l'hypothèse, suggérée par les différences entre les évaluations de distances chez al-Bakrī et chez al-Idrīsī, d'un repli de ces marchands vers le Nord entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, au fur et à mesure que s'organisent les réponses des Sūdān, musulmans ou non, aux pressions exercées depuis le X<sup>e</sup> siècle sur la zone sahélienne par les marchands venus du Nord. A moins que ne soit plus exacte l'hypothèse opposée: Ibn Ḥawḳal n'a qu'une connaissance extrêmement imprécise du «pays des Noirs», la zone sahélienne une fois franchie; al-Bakrī, mieux informé, exagère encore les distances des marchands au sud; al-Idrīsī est plus près des réalités, qui n'ont pas changé depuis le début et qui

299. Nous nous sentons, dans ce domaine aussi, totalement d'accord avec les conclusions de S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1981.

300. J. M. Cuoq, 1975, p. 102; al-Bakrī, 1913, p. 333.

301. Je dois ces deux lectures à M. Ghali, d'après les manuscrits connus.

302. Bibliothèque nationale, Paris, ms. 2218, p. 240; information fournie par M. Ghali.

303. M. Ghali propose la traduction suivante: «les Nunghamarāta [ou W.n.gh.m.rāt ou W.n.gh.m.rān], qui sont commerçants [variante: ils sont commerçants], apportent l'or au pays et à ce qui est limitrophe».

304. Ce nom apparaît pour la première fois avec al-Idrīsī. M. Ghali propose de l'écrire en transcription: Wan.ḳāra.

marquent la ferme volonté des souverains noirs de ne pas laisser libre accès aux mines d'or ni même libre marché à la vente de l'or. Il reste encore trop à travailler pour savoir laquelle de ces deux hypothèses se rapproche le plus de ce qui s'est produit.

### Conséquences culturelles de l'augmentation du trafic transsaharien

En matière de goûts et de bases alimentaires, presque rien n'a changé. Le Nord, limité par les possibilités d'exporter au Sud la culture de ses plantes vivrières, le blé et les dattes, et de ses modes alimentaires, exporte vers les « expatriés », marchands installés au sud du désert, à hauts prix, les produits du Nord qu'ils demandent. Les dattes ont connu, dans le domaine des transferts, un plus durable succès que le blé<sup>305</sup>.

La zone saharienne vit sans agriculture à l'exception d'un jardinage d'oasis. Elle s'élargit, à en croire al-Idrīsī, parce que le désert progresse, en particulier vers le sud<sup>306</sup>. Dans cette zone, la viande de chameau séchée et découpée, le lait de chamelle, les graminées de cueillette<sup>307</sup> constituent les bases alimentaires de peuples qui ne connaissent pas le pain et économisent l'eau; la chair des serpents s'y ajoute, dans les régions où ils abondent et où l'eau est encore plus rare, comme la Madjābat de Nīsar<sup>308</sup> ou la région située au nord de Gao<sup>309</sup>; les sources ne disent presque rien de la chasse, qui doit cependant constituer une autre base alimentaire importante<sup>310</sup>.

Intégrée à cette région désertique ou très aride, mais constituant, à cause de sa nappe, une exception locale, Awdāghust voit, au X<sup>e</sup> siècle, se superposer deux alimentations « de classe »: celle des riches<sup>311</sup>, venus du Nord pour la plupart, qui consomment du blé, des fruits secs ou des fruits cultivés localement (figues et raisins), de la viande de bœuf ou de mouton, abondante et pas très coûteuse; celle des moins riches, essentiellement des Noirs en l'occurrence, qui usent de la durra<sup>312</sup> cultivée localement et transformée

305. J. M. Cuoq, 1975, p. 131; selon al-Idrīsī, Sidjilmāsa, le Tuwāt et Wargla sont le plus souvent donnés pour les zones exportatrices.

306. J. M. Cuoq, 1975, p. 146 et suiv.

307. Sur la place de la cueillette, voir R. Mauny, 1961, p. 228 et suiv.

308. J. M. Cuoq, 1975, p. 148-149.

309. Al-Idrīsī, dans J. M. Cuoq, 1975, p. 151-152. Là habitent les Saghāwa (Zaghāwa?), qui utilisent le lait, le beurre et la viande qu'ils tirent des dromadaires, ont peu de légumes, pas de blé, cultivent un peu de durra (mil).

310. Al-Bakrī (1913, p. 321) n'évoque la chasse que pour les produits exportables qu'elle procure, la peau du *lamf* (oryx) et la fourrure du fenec. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh ont retrouvé, à Jenné-Jeno, pour l'époque la plus ancienne, les traces de consommation de crocodile, de tortue et d'oiseaux (1980*b*, p. 188). Voir R. Mauny, 1961, p. 257-258.

311. On a déjà eu l'occasion, plus haut, de souligner leur goût du luxe, visible dans la quantité et la qualité des objets importés, dans le luxe de la maison. Un détail, jamais signalé sur d'autres chantiers archéologiques sahéliens, peut achever d'en convaincre: plusieurs bâtons à kohl, destinés au maquillage des yeux, ont été retrouvés à Tegdaoust; ils sont taillés et sculptés dans un bois imputrescible.

312. J. M. Cuoq, 1975, p. 149. Le produit — durra — dont il est ici question est le petit mil (*pennisetum*), non le sorgho (voir R. Mauny, 1961, p. 238 et suiv.). Le sorgho est plus rare; la seule attestation archéologique jusqu'à présent concerne Niani (W. Filipowiak, 1979, p. 107), pour les

en pâte ou en galettes qu'enrichit le miel importé du Sud<sup>313</sup>; l'archéologie, une fois de plus, supplée aux textes: nous avons retrouvé des plats à petites alvéoles, d'une dizaine de centimètres de diamètre, qui sont encore utilisés, dans le Sud, pour la cuisson des galettes de mil. Au XII<sup>e</sup> siècle, les marchands du Nord partis, probablement, après le raid almoravide, la ville se nourrit pour l'essentiel, à en croire al-Idrīsī<sup>314</sup>, de viande de dromadaire séchée, agrémentée épisodiquement de truffes que l'on trouve quelques semaines chaque année dans la région; la ville, dans la mesure où elle subsiste, paraît avoir rejoint le genre de vie alimentaire des pays qui l'environnent.

Lorsque à l'ouest on a traversé le Sénégal et le Niger, lorsqu'à l'est on parvient au Kawār, on entre dans un autre monde quant à l'alimentation. La durra, largement cultivée<sup>315</sup>, le riz<sup>316</sup>, le poisson frais ou salé<sup>317</sup> ou fumé<sup>318</sup>, la viande et le lait des bovins et, plus rarement, des ovins et caprins<sup>319</sup> constituent les bases du bol alimentaire. Rien n'a vraiment changé en trois ou quatre siècles si ce n'est peut-être l'adjonction des dattes aux ressources habituelles; et aussi de la viande séchée de dromadaire. L'héritage, en matière d'alimentation, est ici trop ancien, dans cette zone du mil, trop équilibré par l'usage, trop adapté à l'environnement<sup>320</sup> pour changer. Souvent, aussi, est signalé, dans cette troisième zone alimentaire, l'usage de la bière de mil<sup>321</sup>; il nous semble en avoir retrouvé des traces à Tegdaoust, mais le laboratoire devra le confirmer ou l'infirmer.

Trois domaines alimentaires très distincts, très séparés, et qui le sont demeurés au moins jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, malgré les contacts<sup>322</sup>. Il n'est donc guère surprenant que rien de ce qui se passait dans le Nord en matière de techniques agricoles, et qui a beaucoup d'importance<sup>323</sup>, n'ait gagné le Sud où les façonnements agricoles, bien adaptés à l'environnement, étaient depuis longtemps stabilisés.

VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Il faut, pour Awdāghust, signaler la relative abondance des « greniers » de conservation des graines découverts à la fouille, mais hélas, toujours vides de toute graine, pour les siècles qui nous intéressent ici. L'abondance du matériel de broyage (moules et broyeurs), pour ces mêmes époques, ne laisse aucun doute sur la consommation des céréales.

313. Sur le miel, voir R. Mauny, 1961, p. 292.

314. J. M. Cuoq, 1975, p. 149.

315. Al-Bakrī, 1913, p. 324-325.

316. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b, p. 188; R. M. A. Bedaux *et al.*, 1978.

317. Al-Idrīsī (J. M. Cuoq, 1975, p. 131): les poissons, abondants, « constituent la nourriture de la plupart des *Sūdān* qui les pêchent et les salent ».

318. Sur la possibilité qu'aient existé des installations de fumage dès le IV<sup>e</sup> ou le V<sup>e</sup> siècle, voir S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b.

319. Curieusement, al-Bakrī note l'absence de chèvres et de moutons à Sillā, sur le Sénégal, alors que les bovins abondent (al-Bakrī, 1913, p. 324-325). Entre 50 et 400, le bœuf et le poisson sont importants dans l'alimentation des habitants de Jenné-Jeno (S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b, p. 189), les ovins et caprins n'apparaissent qu'après 900 (p. 191). R. Mauny (1961, p. 280) soulignait déjà que l'introduction du mouton à poils (*Ovis longipes*) semble assez récent au Sahel.

320. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b.

321. Par exemple: al-Idrīsī, dans J. M. Cuoq, 1975, p. 132.

322. L'insistance avec laquelle al-Bakrī, plus encore al-Idrīsī et beaucoup plus tard Ibn Baṭṭūta, notent les caractéristiques de l'alimentation des *Sūdān* montre, à elle seule, qu'une frontière est franchie, au Sahel, entre genres d'alimentation.

323. L. Bolens, 1974.

De même l'introduction de certaines techniques et de certains objets n'a pas conduit à leur intégration aux cultures du Sud. On a retrouvé à Tegdaoust des fours capables d'atteindre et probablement de dépasser 1 000 °C<sup>324</sup>; leur morphologie est proche de celle de fours retrouvés à Sabra Manşūriyya, en Tunisie, d'époque fatimide semble-t-il, et qui étaient liés à la préparation du verre; peut-être étaient-ils en rapport avec la fabrication de perles ou la fusion d'alliages de cuivre; sans doute ont-ils servi pour l'essai, cent fois répété, de production de vernis colorés sur des céramiques. Les fours n'ont pas survécu à la tempête almoravide. On ne les a pas reconstruits après coup; et apparemment, aucun four comparable n'a été fabriqué ailleurs. Il ne s'agit évidemment pas d'incapacité technique, pas davantage dans ce cas que pour la production des céramiques<sup>325</sup>: ces fours ne correspondaient à rien qui fut globalement et définitivement indispensable à la vie des Sahéliens et de leurs voisins du Sud.

L'abondante importation de lampes à huile de grande qualité n'a été suivie que d'une faible imitation locale<sup>326</sup>. Comment s'éclairait-on dans le Sud?

L'arrivée d'objets de céramique tournés et vernissés a eu une influence souvent évidente sur les formes produites localement, encore que des freins techniques très identifiables s'opposent à l'imitation pure et simple des formes tournées en formes modelées et réciproquement. Mais ces objets importés n'ont pas substantiellement modifié la production des poteries locales, millénaire dans ses techniques, ses décors et ses formes. Tout au plus, la demande, considérable, d'une population à forte capacité d'achat a-t-elle surexcité la production là où existaient des colonies de marchands venus du Nord; pour le moment, au vu des tonnes de débris de céramiques retrouvés à Tegdaoust, nous avons tendance à penser qu'un tel coup de fouet a bien été donné aux productions locales; ceci a créé, sûrement, de grands problèmes par rapport au biotope; mais la stabilité des formes, des décors et des techniques montre la stabilité culturelle des Noirs qui produisaient ces céramiques, même pour une clientèle musulmane venue du Nord. A l'imitation près de quelques formes et de quelques décors importés, la zone de production de céramique de l'Afrique noire garde son autonomie par rapport à celle du Nord<sup>327</sup>. Ce n'est pas celui-ci non plus qui a donné au Sud le goût si vif — qui nous vaut aujourd'hui des découvertes de plus en plus étonnantes — pour la fabrication de statuettes anthropomorphes (fig. 14.18) ou animales en terre cuite<sup>328</sup> dans ce domaine; des sites anciens apportent une belle moisson sur

324. C. Vanacker, 1979, p. 124 et suiv.

325. J. Devisse, 1981*a*.

326. B. Saison, 1979, p. 505.

327. Il y a beaucoup à travailler sur les deux zones en question; trop souvent, les chercheurs se hâtent trop de figer leurs raisonnements dans des domaines où les techniques de laboratoire nous font considérablement progresser. Il demeure peu contestable que les formes d'Afrique noire sont locales, que les décors peints, si remarquables à Jenné-Jeno (S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*, p. 230, 261, 453) ne sont pas des imitations d'objets venus du Nord, que les coupes tripodes ou quadripodes de Niani ou des Tellem ont probablement des origines connues sur lesquelles il faut travailler. Tout ou à peu près reste à faire dans ce domaine.

328. Nombreuses découvertes à Tegdaoust, à paraître dans les publications. Voir déjà: D. Robert, 1966 et photos jointes à cet article. Voir également S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*, figure 14.18 planche IX et p. 189. Des découvertes récentes au Niger incitent à penser que nous ne sommes pas au bout des surprises.



14.18. *Tegdaoust/Awdāghust*: un exemple inédit de statuette anthropomorphe (vue de profil) datant de l'époque préislamique. La coiffure, les yeux et la bouche sont indiqués par l'impression d'une tige creuse. La terre cuite est revêtue d'un engobe ocre.  
[Source:© Bernard Nantet.]

laquelle il y a lieu de réfléchir, avant même les somptueuses productions des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

L'accroissement des relations transsahariennes, la forte demande d'or ou de cuir vers le Nord, la demande plus restreinte de produits du Nord, au Sud, à l'exception du sel, n'ont probablement pas entraîné, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, de profondes modifications dans les modes de vie culturels des peuples du Nord ni du Sud.

On peut estimer aujourd'hui qu'elles ne sont pas non plus responsables de grands transferts essentiels de technologies pour les métaux par exemple, soit que ceux-ci soient très antérieurs, soit que le Sud ait trouvé ses propres voies dans la production des métaux depuis longtemps. Pour le cuivre, travaillé depuis un millénaire au moins au sud du Sahara, lorsque s'accélérent les relations dont nous nous occupons ici, on sait aussi aujourd'hui par les fouilles qu'entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle, on été mises au point, au sud du désert, des techniques de fabrication — moules à la cire perdue, bronzes au plomb<sup>329</sup>, soudures — sans qu'on puisse encore dire si ces inventions sont autochtones. Dans trois domaines cependant, des transferts — et pas

329. A. Ravisé et G. Thilmans, 1978. Il y a toute une enquête à conduire sur les bronzes au plomb; des jalons existent déjà, pour Sintiu-Bara, Tegdaoust, Igbo-Ukwu; mais le sens éventuel de circulation de cette technique est pour le moment inconnu. Au Néolithique, en Espagne et au Maroc, on a fabriqué aussi des bronzes au plomb, mais on ne peut en tirer un argument diffusionniste décisif.

uniquement du Nord au Sud — ont probablement une profondeur et une « durabilité » réelles.

L'article célèbre de J. Schacht<sup>330</sup> a depuis longtemps montré pour l'architecture ce que les travaux de T. Lewicki révélaient pour les échanges humains et économiques: le poids des modèles ibadites et leur traversée du désert. Il s'agit là de faits qui, bien évidemment, ne concernent pas que l'architecture. Il serait cependant dangereux de conclure de la partie au tout que l'introduction de plans de mosquées signifie l'introduction depuis le Nord de tout art de construire.

On insiste cependant encore souvent sur l'idée née d'une lecture naïve des sources que l'architecture a été introduite comme science au Soudan par le *mansa* Kankū Mūsā après son pèlerinage: c'est confondre la construction de certains monuments, mosquées ou palais, l'urbanisme propre à l'Islam, avec l'art d'aménager les espaces de vie, où commence toute architecture. Longtemps occultée par la prétentieuse architecture de pierre<sup>331</sup> puis celle du parpaing et de la tôle ondulée, l'architecture de terre redevient objet d'attention et d'études sérieuses<sup>332</sup>. Les constructions les plus anciennes de Tegdaoust font une large place à la brique moulée et les murs qu'elle a permis de construire y avaient un ample développement. L'art de construire en banco modelé<sup>333</sup> et probablement en brique<sup>334</sup> est antérieur aux relations transsahariennes intenses. Comment s'en étonner lorsqu'on sait l'importance de l'architecture en brique moulée dans la culture de Nagada et en Nubie antique et médiévale<sup>335</sup>: il y a fort à parier que le continent africain a maîtrisé très tôt cette technique de préparation d'un matériau souple et commode.

L'islamisation, les marchands musulmans ont probablement apporté au sud du désert leurs propres perceptions de la maison, en tout cas l'urbanisme propre à la ville musulmane. La transformation est tout à fait visible à Tegdaoust: rues et maisons fermées apparaissent, en très peu de temps, à la place de plans beaucoup plus simples, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle et au X<sup>e</sup> siècle. On peut d'ailleurs se demander si certaines techniques n'ont pas traversé le Sahara du sud au nord... On s'est interrogé, lors des fouilles du palais almoravide de Marrakech, sur la découverte d'un mur de pierre dont les deux parties

330. J. Schacht, 1954. Bien entendu ce travail mériterait d'être revu, mais il a fourni une solide matière à réflexion.

331. Même à ce simple titre, il y a lieu de réviser totalement les idées reçues à propos du rôle de Kankū Mūsā. L'architecture de Tegdaoust et celle de Kumbi Saleh font appel à la pierre et datent des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. Les mosquées retrouvées dans ces deux sites et qui datent d'avant le XIV<sup>e</sup> siècle sont construites en pierre.

332. L. Prussin, 1981; modèle de beau travail dans ce domaine: R. J. McIntosh, 1976.

333. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh (1980*b*, p. 189 et suiv.): entre 50 et 900, les traces de constructions en banco modèle ont été retrouvées. R. M. A. Bedaux *et al.* (1978): les Tolloy ont construit leurs greniers en colombins d'argile. L. Prussin (1981) pense que la maison ronde construite par colombins modelés selon des techniques proches de celles de la céramique est celle qui convient le mieux aux besoins africains.

334. J. Polet, 1980, p. 330. L'apparition des briques libère les lignes et permet l'apparition des angles. Sur le travail remarquable des briques, voir L. Prussin, 1981; R. M. A. Bedaux *et al.*, 1978, p. 113.

335. *Dictionnaire archéologique des techniques*, vol. I, p. 167.

construites étaient séparées par un blocage de terre<sup>336</sup>; nous avons retrouvé, à Tegdaoust, des murs qui présentent quelque parenté avec celui dont il vient d'être question; on peut se demander si les Almoravides n'ont pas utilisé, à Marrakech, une technique saharienne ou sahélienne<sup>337</sup>. La question ne mériterait pas d'être soulevée s'il n'en apparaissait pas immédiatement une seconde: celle de la décoration peinte des murs. A Tegdaoust, pour les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, une décoration — sans motifs jusqu'à présent — peinte en rouge et blanc est courante; elle est effectuée sur un lit de banco très fin; est-on en droit d'effectuer le rapprochement avec les décors à motifs rouges et blancs découverts à Marrakech ou à Chichāwa et qui sont d'époque almoravide, de s'interroger sur l'origine des décors, si célèbres jusqu'à nos jours, de Walāta<sup>338</sup> ou de Ghadāmes<sup>339</sup>?

Le débat est, de même, très ouvert et depuis longtemps sur la pénétration du tissage et sur celle du coton au sud du Sahara. Bornons-nous à relever ce qui se rapporte à notre période. Que la nudité des Sūdān soit constamment signalée par les textes dérive davantage des structures socio-mentales des rédacteurs que d'une connaissance objective du vêtement des Noirs. Il n'y a pas à s'étonner qu'un certain degré de « non civilisation » soit lié à la nudité et à l'absence des monothéismes. L'archéologie pour le moment ne répond pas avec une clarté décisive. Les fusaïoles sont présentes à Tegdaoust dès les origines, mais elles ne sont abondantes que pour les périodes postérieures au XII<sup>e</sup> siècle<sup>340</sup>. Le port des vêtements de coton est probable à Tegdaoust pour la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle<sup>341</sup>; à peu près au même moment, semble-t-il, correspondent les pollens de cotonnier trouvés à Ogo<sup>342</sup>, au Sénégal. Lorsqu'il décrit la zone des villes du Sénégal, al-Bakrī dit qu'à Sillā on utilise comme monnaie de petits pagnes de coton fabriqués à Tiranca où le coton n'est pas très abondant<sup>343</sup>.

Si l'on rassemble maintenant les informations qu'apportent les textes, on n'échappe pas à l'idée que le vêtement de coton est encore, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, un objet de luxe et un signe de classe<sup>344</sup>. Pour R. Bedaux, au contraire, la boucle du Niger serait déjà, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, un grand foyer

336. J. Meunié et H. Terrasse, 1952, p. 10-11. Ce château de pierre, *Ḳaṣr al-Ḥaḍī*, a été construit en trois mois (A. Huici-Miranda, 1959a).

337. De ce point de vue, les fouilles d'Azuḳī sont d'une grande importance.

338. G. J. Duchemin, 1950.

339. A. M. Ramadan, 1975, p. 135-137.

340. Une enquête consacrée à 155 fusaïoles décorées découvertes à Tegdaoust est intégrée à J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983; cette enquête a été conduite par D. Robert-Chaleix.

341. D. Robert, 1980, p. 209.

342. B. Chavane, 1980, p. 139.

343. Al-Bakrī, 1913, p. 325-326.

344. Al-Idrīsī (J. M. Cuoq, 1975, p. 129): à Sillā et Takrūr, les gens du commun portent de la laine, les gens plus riches du coton; à Gao (al-Idrīsī, dans J. M. Cuoq, 1975, p. 139), les gens du commun sont vêtus de peaux d'animaux, les commerçants portent des vêtements tissés et les nobles (?) des vêtements spéciaux (*izār*); à Azuḳī (al-Idrīsī, dans J. M. Cuoq, 1975, p. 164), on porte des vêtements de laine (*kadawir*; c'est le nom des vêtements des commerçants de Gao). Conclusions essentielles et très différentes de ce qui précède dans R. M. A. Bedaux et R. Bolland, 1980.



d'activité<sup>345</sup>. Ce dossier difficile et important a beaucoup de signification pour l'histoire des relations transsahariennes ; il peut signifier, pour la période ici en cause, que les importations de tissus depuis le Nord sont demeurées importantes jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle ; mais le débat est très ouvert<sup>346</sup>.

Le troisième dossier est encore plus difficile et plus léger, dans l'état actuel des choses, que les deux précédents. Il s'agit de savoir si la brusque apparition d'une demande d'or n'a pas provoqué le transfert, au sud du Sahara, dès le X<sup>e</sup> siècle, d'un système pondéral musulman<sup>347</sup>. La présence de balances capables de pesées de faible ampleur, (fig. 14.19) à Tegdaoust, dès les origines<sup>348</sup>, la venue de poids de verre à Tegdaoust, à Gao et Kumbi Saleh<sup>349</sup> et probablement en d'autres lieux, sous d'autres formes<sup>350</sup> conduisent à une réponse prudente mais assez positive : les bases d'un système pondéral, dès le X<sup>e</sup> siècle, auraient bien suivi la demande d'or du Nord. Mais de quel système s'agit-il ? L'influence fatimide est rendue évidente et éclatante par les poids de verre découverts à Tegdaoust. N'y-a-t-il pas eu d'autres systèmes, ensuite, depuis l'Espagne, dans le monde almoravide<sup>351</sup> ?

Quelles ont-été, enfin, les conséquences de l'amélioration des échanges transsahariens pour les États ?

Au sud, d'évidence, soit par la conversion à l'islam, soit par la nécessité économique d'une construction d'État, quelque chose a pris corps, avec plus

345. R. M. A. Bedaux et R. Bolland, 1980, p.15. Il est vrai que leur raisonnement porte sur les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles et que durant deux siècles, bien des changements se sont vraisemblablement produits.

346. A Jenné-Jeno, pas de traces de coton ; les fusaïoles découvertes appartiennent aux dernières étapes de l'évolution du site.

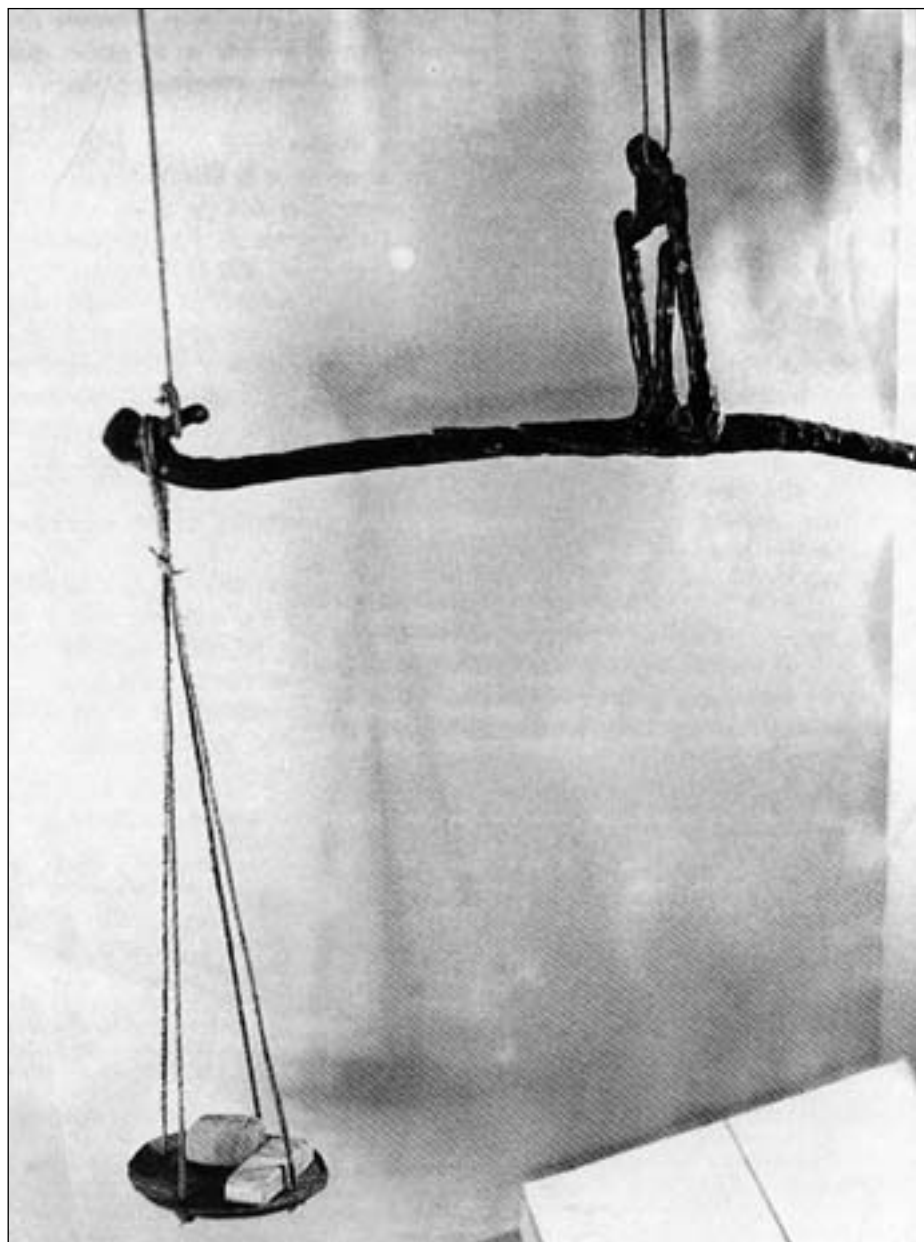
347. On trouvera dans J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.* (1983) un essai sur ce sujet, rédigé par J. Devisse, à partir d'une étude de A. Launois. Il convient de suivre tout particulièrement les travaux très sérieux de Garrard ; voir T. F. Garrard, 1975, 1982.

348. B. Saison, 1979, p.688.

349. R. Mauny, 1961, p.415. Premières observations : les poids de Kumbi Saleh ont été trouvés dans la partie du tell archéologique dont nous savons aujourd'hui qu'elle correspond aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles probablement, au plus tôt au XIII<sup>e</sup>. Il s'agirait donc de poids plus récents que ceux de Tegdaoust. Leurs poids sont de 0,65 g et 2,43 g pour les deux exemplaires entiers, et vraisemblablement, de 4,10, 6,54, 7,8 g pour les trois autres. Aucun n'est épigraphié. Les poids ont aujourd'hui disparu. Pour Gao, deux exemplaires : 5,77 et 10,12 g environ. Ce sont là des poids très difficiles à classer dans des systèmes connus.

350. R. Mauny, 1961, p.416 : Kumbi Saleh, toujours dans les mêmes conditions stratigraphiques : poids de 14,85 g (pierre), de 14,4 g (cuivre), de 20,42 g (fer), de 20,24 g (fer). Pour Gao : poids de 14,9 g (cuivre) et 9,37 g (cuivre), que R. Mauny attribue au XII<sup>e</sup> siècle. Un poids (?) découvert à Jenné-Jeno (S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980<sup>b</sup>) et qui pèse environ 7 g, pose beaucoup de problèmes et je serai, pour le moment, assez réservé sur son rattachement au système musulman.

351. La diversité des systèmes musulmans est bien connue, qu'il s'agisse de systèmes faibles liés aux monnaies, ou de systèmes plus forts. Par exemple (S. D. Goitein, 1967), le système de référence de la Geniza du Caire est le suivant : dirham = 3,125 g ; raṭl = 450 g ; ūḳiyya = 37,5 g ; kintār = 45 kg ; le système califal espagnol (E. Lévy-Provençal, 1950-1953, vol. 3, p. 143 et suiv.) : ūḳiyya = 31,48 g ; raṭl = 504 g, ces mesures étant elles-mêmes variables selon la nature des marchandises à peser ; le ḳinṭār était, en Espagne, en gros de 50 kg et son quart constituait une arrobe, poids de grande importance ; le dirham poids valait ici 3,148 g. Il faut donc, chaque fois que la chose est possible, reconstituer le système auquel se rattachent les poids trouvés. C'est ce que nous avons essayé de faire pour Tegdaoust III, à partir des poids découverts.



14.19. *Tegdaoust/Awdāghust*: une des balances découvertes, restaurée par le Musée du fer à Nancy. Fer martelé, fabrication locale (date probable : XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles).  
[Source: IMRS, Nouakchott.]

de force, au Takrūr, au Ghana, probablement à Gao, peut-être ailleurs, qui renforce les pouvoirs et leur donne relief, force et nouvelle légitimité.

Au nord, l'or a, ce n'est pas douteux, permis la construction d'appareils d'État beaucoup plus forts qu'auparavant. Les Fatimides, les Umayyades, les Almoravides surtout ont tiré de cet or une puissance qui a fondé leur indépendance et leur rayonnement. On peut, plus encore, attribuer à l'enrichissement par l'or de ces dynasties, spécialement de la dernière, au Maroc en particulier, l'épanouissement d'un art exceptionnellement brillant et original. L'Occident musulman a pris, en deux siècles, un visage d'une importance considérable, même pour l'histoire interne du monde musulman.

L'histoire des relations transsahariennes est un bon révélateur, parmi d'autres, des constants renouvellements de la recherche sur l'Afrique. Chaque découverte oblige à recomposer les lignes du tableau. Le cuivre vient bouleverser, en deux décennies, par la Mauritanie et l'Aïr, toute une série de schémas anciens. Qu'en sera-t-il, le jour où l'on s'occupera sérieusement des possibilités d'exportation ancienne de l'étain du Bauchi, le jour où, explorant sérieusement les repères entre Tchad et Nil, on verra qu'on a assurément trop négligé les relations Est-Ouest au profit des relations Nord-Sud.

Aussi nous sommes-nous efforcé d'ouvrir des dossiers, de faire le point, de proposer des directions de recherche et des thèmes de réflexion, non de donner une satisfaisante image arrêtée, « définitive », de cette question. Pour des décennies encore, le film de cette histoire sera à démonter et à remonter régulièrement, en fonction d'une recherche qui n'en est qu'à l'aurore des révélations qu'elle doit apporter. Rien ne peut mieux montrer l'importance de l'archéologie que ce sujet; rien ne peut rendre plus prudent et plus modeste dans l'énoncé des résultats atteints.